

HISTOIRE DE SAINT CESAIRE D'ARLES

1

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Césaire, sa Charité, Il demande la tonsure à saint Sylvestre.



Saint Césaire naquit à Châlons-sur-Saône, l'an 469. Ses parents étaient nobles. Ils jouissaient auprès de leurs concitoyens d'une éminente et juste réputation de sainteté. Les pauvres étaient leurs enfants. Pas une famille affligée dont ils n'eussent tari les larmes par une charitable largesse; toutes les désolations avaient également part à leur pitié consolante. La haute influence de leur origine fut souvent une protection puissante pour le malheur. La veuve et l'orphelin trouvèrent en elle l'inviolable garantie de leurs droits en litige.

Aussi, les témoignages de félicitation furent nombreux le jour où Dieu leur accorda un fils. Les pauvres, surtout, accoururent en foule, afin d'exprimer par leur présence la vive part

¹ par J.M. Trichaud 1853

d'allégresse qu'inspirait à leur coeur la naissance de cet enfant. Ah ! s'écriaient-ils, qu'il grandisse en sagesse, et qu'il suive la trace de ses proches.

A toutes ces démonstrations spontanées d'une profonde estime, les parents de Césaire répondirent avec attendrissement : «Oui, plaise au ciel d'exaucer les élans de votre amour; qu'il grandisse, cet enfant, qu'il s'élève dans la crainte de Dieu, et qu'il devienne son fidèle serviteur.»

Arrivé à cet âge où la raison paraît à peine, des instincts d'une rare tendresse pour les malheureux se révélèrent dans saint Césaire. La charité avait établi son ardent foyer au coeur de ce jeune enfant. Façonné par de pieuses mains, il s'exerçait déjà aux oeuvres de l'amour, qui font l'accomplissement de toute la loi. Et à l'exemple des femmes de Jérusalem, qui poussaient des cris d'admiration à la vue de notre Sauveur, et appelaient heureux le sein qui le porta, les compatriotes de saint Césaire, ravis de sa vertu naissante, s'écrièrent aussi : «quel bonheur pour la mère qui l'a mis au jour.»

«On ne peut s'empêcher de remarquer, dit l'abbé Théodore Boulanger, que la plupart des héros et des grands écrivains du christianisme ont puisé dans le sein maternel le feu sacré où s'est allumé leur génie ou leur vertu. Il semble que la piété et l'onction aient coulé pour eux avec le lait. Faut-il s'en étonner ? Il y a, dans le regard qui, le premier, s'est reposé sur nous, dans la voix qui, la première, a murmuré à notre oreille des mots d'amour, une sorte de puissance à laquelle les âmes bien nées ne résistent guère.»

C'est par cette puissance maternelle que Césaire fut initié à la compassion envers les membres souffrants de Jésus Christ. Il entendit de la bouche de sa bienheureuse mère, de touchantes leçons. «Dieu, lui disait cette femme chrétienne, Dieu seul est l'auteur de tout bien; c'est de sa main libérale que nous viennent nos joies et nos plaisirs. Et ce Dieu, le meilleur de tous les pères, ne veut, pour prix de ses bienfaits, que l'obéissance à sa loi.» Ensuite, joignant la pratique à la théorie de ces enseignements sublimes, elle conduisait son fils jusque dans les plus obscurs réduits où se cache la misère, pour lui apprendre à calmer la souffrance et à soulager l'infortune. Ainsi, elle l'accoutumait au spectacle déchirant des infirmités humaines.

En vérité, la charité est belle dans un homme d'âge mûr; elle est ravissante dans un petit enfant. Nos yeux aiment à contempler un être faible et innocent pourvoyant aux besoins du pauvre : «Mon enfant, lui disait souvent son vertueux père, je te répéterai sans cesse ces paroles de Tobie; fais la charité autant que tu pourras; si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu, mais toujours de bon coeur.

Césaire se rendait à l'assemblée des fidèles. C'était un jour de fête. Un mendiant d'une voix lamentable implorait la pitié des passants; quelques haillons déchirés recouvraient son corps pâle et amaigri. Césaire est ému de douleur; tenez, dit-il à l'infortuné, voilà mon manteau. A l'instant, il disparaît, laissant le pauvre étonné d'une pareille abnégation. A la vue de leur fils à-demi nu, les parents de saint Césaire veulent savoir la cause de cet état. «Cher enfant, que sont devenus tes vêtements ?» La rougeur colore son visage; il répond en tremblant, honteux presque de la bonne action qu'il a faite. Cette scène attendrissante n'eut pas lieu une fois seulement; chaque jour la voyait se renouveler, accompagnée de circonstances de plus en plus émouvantes.

Hors l'enceinte des murailles, dans une vieille mesure ouverte à tous les vents, gisait un lépreux. Loin de la société de ses semblables, ce reclus involontaire subsistait, on ignorait avec quelles ressources. La croyance populaire était qu'un ange venait lui apporter sa nourriture. Voyez-vous ce jeune enfant, tenant un vase de baume et un pain frais. Où porte-t-il ses pas ? Il est près de la mesure interdite. Va-t-il s'approcher de celui dont on redoute la présence même ? Oui, le voilà penché sur cette chair infecte; sa main délicate et pure ne craint pas de toucher ces membres douloureusement affectés. L'âme aussi participe au bienfait de la charité. Mon frère, s'écrie l'intrépide visiteur, vous souffrez beaucoup, sans doute; mais votre mal, si vous l'offrez à Dieu, deviendra pour vous un moyen de salut. Les hommes vous ont tous abandonné, ils vous repoussent avec dédain. Ne craignez pas, là haut est le Consolateur par excellence, et l'ami véritable, qui jamais n'a délaissé personne. Confiez-vous en lui, et vous vivrez éternellement. La paix du Seigneur soit avec vous.

Quelques mois plus tard, la mort mettait un terme aux souffrances du lépreux; la charité de Césaire perdait un point d'exercice, mais ne s'éteignait pas.

Cette vie de zèle activement laborieux, Césaire la continua toujours. Plus tard, le religieux, l'évêque se posera avec ce caractère de courage qui brave le danger pour accomplir une bonne oeuvre. Sous la tunique de moine comme sous le manteau de pasteur, cette âme, fortement trempée n'a jamais connu la crainte de se blesser quand il s'agissait de faire le bien. «C'est vous, s'écrie saint Augustin dans ses Méditations, c'est vous, Seigneur, qui avez couvert d'airain le coeur de votre serviteur fidèle; mais c'est vous aussi qui, sous cette dure surface, avez versé le parfum de la charité.»

Ces expressions idéalisent parfaitement le type du chrétien et du juste. Plus d'une fois, nous en verrons la réalité dans notre Saint.

A l'âge de 15 ans, Césaire sent naître en lui un violent désir de se donner à Dieu sans partage. Son intelligence est vivifiée par l'esprit du christianisme; elle est soumise, elle est dévouée. Eh bien ! cette soumission, il la veut plus révérencielle, ce dévouement, il le désire plus étendu. Saint père, dit-il à saint Sylvestre, évêque de Châlons, me voici prosterné à vos pieds pour vous demander une grâce. Ah ! ne soyez pas sourd à ma prière, recevez-moi au nombre de vos clercs; et le saint vieillard l'interrompant : mais mon fils, vous êtes bien jeune. La qualité de clerc impose des sacrifices au-dessus de vos forces.

Ô vénérable père ! je suis prêt à tout souffrir pour Jésus Christ. Ce divin Sauveur m'a inspiré la pensée de le servir, il ne me refusera pas les moyens de le satisfaire.

A ces mots, le saint évêque se lève de son siège, son front rayonne d'une douce joie, les mains étendues vers les cieux : Dieu de bonté, s'écrie-t-il, daignez agréer les vœux de votre humble disciple; je vous remercie d'avoir laissé à ma vieillesse un si digne exemple. Puis, abaissant ses mains sacrées sur la tête du jeune suppliant : cher fils, recevez le saint Esprit, vous n'êtes plus de ce monde, mais à Jésus Christ.

Dès ce moment, une existence nouvelle commence pour Césaire. Sous les yeux de ses parents, il était pieux et charitable, près du pontife vénérable qu'il a choisi pour père, il ne faillira pas à sa noble vocation.

La cléricature était, en ces siècles primitifs, ce qu'elle n'est pas de notre temps; les obligations des clercs ont encore, il est vrai, une puissance formidable. Aujourd'hui comme alors, le Pasteur leur dit : «Mes très chers fils, sachez que vous appartenez désormais à l'église; vous jouissez des privilèges ecclésiastiques; prenez garde donc de ne pas les perdre par votre faute; étudiez-vous sans cesse à plaire à Dieu par de sages démarches, par des moeurs irréprochables et par de bonnes oeuvres.»

Cependant, ces devoirs si graves se trouvaient fortifiés par des règlements conçus en des termes sévères.

«Les clercs, proclament les Conciles, assisteront aux offices de l'église à laquelle ils sont attachés. Ils vivront ensemble dans le palais épiscopal.» (Concile d'Epone)

«Défense est faite aux clercs catholiques de manger avec des clercs hérétiques, sous peine d'un an d'excommunication pour les ecclésiastiques des ordres supérieurs, et pour ceux des ordres inférieurs, sous peine d'être fustigés.

Les clercs se souviendront qu'ils ne peuvent voyager sans le consentement de l'évêque. Malheur au clerc qui oserait en route s'arrêter dans une hôtellerie publique. Ils doivent humblement demander l'hospitalité dans les monastères.» (Concile d'Orléans)

Quand saint Césaire reçut la tonsure saint Sylvestre, son évêque, mettait les clercs en communauté. Lui-même il les soutenait par son exemple. Sa tête blanchie par les ans dominait, et se montrait toujours au milieu des élèves du sanctuaire. Le lévite voyait dans le pontife la règle vivante de ses mouvements. Césaire, le premier, sentit qu'il n'y avait rien de mieux pour lui que de marcher à la suite de son pasteur. Il se livra donc aux exercices de la vie ecclésiastique avec la naïveté de l'enfant, et la pieuse ardeur de l'adolescence. Il sentait, comme on sent à l'âge de 18 ans, la vigueur et le courage qui font l'homme, germer en son sein. Cet effervescence intime, son âme la mettait entièrement à la disposition de son Dieu.

Dans le service de ce maître adorable, plus que partout ailleurs, la constance est une grande qualité. Souvent il advient que des accidents extraordinaires, la perte imprévue d'un parent ou d'un ami, un exemple frappant et choses semblables, enfantent en nous je ne sais quel instinct qui, soudain, nous enlève et nous enflamme pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône. Des obstacles se présentent, nous les franchissons; mais bientôt nos membres faiblissent; l'imagination se crée de chimériques oppositions; le coeur croit que les aliments font défaut à son ardeur, et nous nous retrouvons comme avant, lâches et indolents. Ce courage languissant, ces étincelles qui s'éteignent à mesure qu'elles naissent, ce n'est pas là la ferveur. Césaire le comprit. Son esprit droit et intelligent distingua cette flamme errante et volage qu'éteint le moindre souffle du démon, et cette autre flamme qui s'agrandit et renaît avec activité jusqu'à notre consommation en Dieu. Durant ses trois ans de cléricature, sa piété fut toujours ferme, toujours égale. Jamais, au rapport de ses collègues, la plus légère imperfection ne ternit sa conduite. Il fallait le voir à l'office divin, dit saint Cyprien, sa voix était vibrante, son visage radieux.

On se sentait touché à l'aspect de ce jeune homme chantant les louanges divins avec tant de recueillement et d'onction. Comme transporté dans le ciel, Césaire ignorait ce qui se passait autour de lui. Cette attention fortement saisissante le rendait insensible aux changements des psaumes. Il lui arriva de poursuivre seul sans attendre l'intonation. D'autrefois, l'heure

achevée, les clercs s'étaient retirés, et Césaire prolongeait la méditation des cantiques prophétiques que son coeur et sa bouche offraient naguère au Seigneur.

Mais au chœur comme à l'étude, Césaire n'était pas moins fervent et plein de zèle. Le maître du palais épiscopal l'avait nommé copiste des saintes lettres. Cette charge requérait, outre le talent manuel, une intelligence scrupuleusement attentive. Césaire, doué de ces deux qualités, se montra digne de l'emploi qui lui fut confié. Avant de s'appliquer à ce minutieux travail, il demandait au saint Esprit d'éclairer son âme et de guider sa main. Cela fait, il n'oubliait rien pour rendre son ouvrage parfait. Tantôt on le voyait, parcourant des yeux les pages d'une bible embellie, tantôt déroulant les énormes commentaires des livres saints, les abandonnant un moment après pour les reprendre encore. Ces recherches infatigables, cette application constamment soutenue, rendirent Césaire riche de science. Cette science attira vers lui les regards des savants aussi bien que des déclamateurs.

L'investigation sérieuse et profonde de l'écriture sainte est l'apanage des grandes capacités. Commenter la parole de Dieu superficiellement, en des termes indécis, ambigus et vagues est chose facile. Ces hommes qui couvrent leur misérable ignorance du manteau de l'orgueil; ces hommes, qui n'ont pas même le talent de se connaître bien petits, font toujours le désespoir des vrais savants. Continuellement à côté de la question, ils ne la débattent qu'à demi-mots. Lorsque leur esprit, poussé à bout, a épuisé ce qu'il pouvait avoir d'arguments raisonnables, il ne leur reste plus qu'un retranchement contre lequel la vertu, le savoir et la bonne foi se défendent en vain. Ce retranchement, c'est le mensonge. Eh bien ! à toutes les époques, la science fut aux prises avec ces génies malfaisants et obstinés. Césaire eut à combattre, une de ces convictions que la saine logique persuade, avec peine. Il eut à faire à un dialecticien emporté qu'un monceau d'écrits en tout genre réputait habile. On le nommait Lépidorius. Sa loquacité sentencieuse le faisait prêt à parler ou à saisir la plume pour ou contre le premier venu. Cette étonnante facilité à manier sa langue le perdit. Sa diction l'entraîna loin. Pour sauver sa réputation de sage, il se crut obligé de soutenir des erreurs qu'il avait énoncées sans examen. Il tomba dans le prédestinatianisme. Cette hérésie, née de la non intelligence des doctrines de l'illustre évêque

d'Hippone, avait donné lieu au 5e Concile d'Arles, en 475.² Lépidorius était prêtre de l'église de Châlons. Il vivait avec Césaire. Son titre d'archiviste le rendait même son supérieur. En surveillant la rédaction des ouvrages confiés aux clercs, il avait plusieurs fois engagé Césaire en des discussions scientifiques. Sans en sortir vainqueur, le jeune clerc le confondait par ses réparties fermes et intelligentes. Sa jeunesse, son humilité, son respect pour un prêtre lui causaient de l'embarras. Enfin, la vive foi qui éclairait son âme ne put cacher plus long-temps ses ardeurs. Lépidorius le presse sur le libre-arbitre et la grâce.

«Non, s'écria-t-il avec énergie, non frère, à la chute du premier homme, le libre arbitre ne nous a pas été enlevé. Quand Jésus Christ notre Maître, est monté sur le Calvaire, c'est pour nous tous qu'il y a répandu son sang adorable. Anathème donc à celui qui, entre plusieurs impiétés de Pélage, croit que l'homme naît sans péché; et qui, par une damnable présomption,

² Les Pères du Concile déclarèrent d'abord fausses et erronées les doctrines des Prédestinations. Ils allaient procéder contre Lucide, prêtre de la province d'Arles, qui les soutenait. Alors, Fauste de Riez se lève : «Vénérables pères, dit-il, veuillez suspendre la procédure. J'écrirai moi-même à Lucide, et j'espère qu'il ne sera pas sourd à mes sollicitations pressantes.» Les pères du Concile consentirent à tout. – La réponse de Lucide ne trompa pas les espérances de Fauste. Cette rétractation résume parfaitement la question du prédestinatianisme.

«Votre réprimande, dit-il aux pères du Concile, est le salut du public, et votre sentence est un remède qui guérit ceux qu'elle frappe; c'est pourquoi je crois que le meilleur moyen d'excuser mes erreurs passées, c'est de m'en accuser, et ce n'est que par un aveu salutaire que je prétends m'en justifier. Ainsi, me conformant aux nouveaux décrets du Concile, je condamne avec vous les opinions exprimées dans les propositions suivantes, savoir : Qu'il ne faut pas joindre à la grâce divine le travail de l'obéissance humaine. Qu'après la chute du premier homme, le libre arbitre a été entièrement éteint.

Que Jésus Christ notre Seigneur et Sauveur n'a pas souffert la mort pour le salut de tous.

Que la prescience de Dieu fait violence à l'homme, pour le précipiter dans la mort, ou que ceux qui périssent, périssent par la volonté de Dieu.

Que quiconque pêche après avoir reçu le baptême encourt la mort (éternelle), à cause du péché d'Adam.

Que les uns sont prédestinés à la mort, et les autres à la vie.

Que depuis Adam jusqu'à Jésus Christ, nul des hommes n'a été sauvé par la foi en la venue de Jésus Christ, avec le secours de la première grâce, qui est la naturelle, parce qu'ils avaient perdu le libre arbitre en Adam.

Que les patriarches, les prophètes et les plus grands saints ont été reçus dans le paradis avant le temps de la Rédemption.

Je condamne tous ces sentiments comme impies et sacrilèges. J'admets tellement la grâce de Dieu que j'y joins les efforts de l'homme, et je dis que le libre arbitre n'a pas été éteint, mais affaibli; que celui qui est sauvé a été en péril, et que celui qui est damné a pu être sauvé; que Jésus Christ, Dieu et Sauveur, a offert le prix de sa mort pour tous les hommes, selon les richesses de sa bonté; qu'il ne veut point que personne périsse (2 Pier 39) – lui qui est le Sauveur de tous les hommes, principalement des fidèles, et qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent. (Tim 4,10 – Rom 40,12)

Et afin de décharger entièrement ma conscience dans une affaire si importante, je me souviens d'avoir dit auparavant que Jésus Christ n'était venu que pour ceux qu'il avait prévu a devoir croire en lui m'autorisant de ces paroles du Seigneur : *le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour plusieurs* (Mt 10,31) et de ces autres : *c'est le calice de mon sang qui fait le Testament nouveau, et qui sera répandu pour le salut de plusieurs.* (Mt 26,28) Mais a présent que je suis mieux instruit par l'autorité des témoignages que l'on trouve en grand nombre dans les divines Écritures, selon l'interprétation et la doctrine des anciens, je reconnais volontiers que Jésus Christ est venu aussi pour ceux qui se sont perdus malgré lui, n'étant pas permis de restreindre à ceux qui s'étaient sauvés les bienfaits de Dieu et les richesses de son immense bonté, car si nous disons que Jésus Christ n'a apporté le remède que pour ceux qui ont été sauvés, nous paraîtrons absoudre ceux qui n'ont point été rachetés, quoiqu'il soit constant qu'ils ont été punis pour avoir méprisé la Rédemption.

Je reconnais aussi que dans le cours des siècles qui se sont écoulés, les uns ont été sauvés par la lui de grâce, les autres sous la loi de Moïse, et d'autres, enfin, sous la loi naturelle, écrite par le Seigneur au fond de tous les coeurs, mais qu'ils l'ont tous été par l'espérance de l'avènement de Jésus Christ. Je confesse pareillement l'éternité des feux de l'enfer, destinés aux crimes capitaux, parce que la justice divine y punit toujours justement les péchés qui subsistent toujours, et je suis persuadé que ceux qui ne croient pas cette vérité de tout leur coeur, encourrent avec justice ces peines éternelles.

Priez pour moi, saints évêques ! Je Lucide, de ma main, souscris cette lettre que j'ai écrite : j'approuve tout ce qui y est approuvé, et je condamne tout ce qui y est condamné.»

(Epist. Fausti. Cône. Gall. II. p. 148)

prétend qu'il peut se sauver par son travail à lui. Anathème à qui dit : la mort de Jésus Christ n'est pas pour tous les hommes; la volonté de ce divin Sauveur n'est pas que tous les hommes soient sauvés.» (Lettre de Fauste) Cette profession de foi, si vigoureusement exprimée, terrifia Lépidorius. A sa réponse tardive, on put s'apercevoir qu'il se passait chez lui un mouvement surnaturel. Comme frappé d'un rude coup, il tombe à genoux, ses bras convulsivement agités, saisissent les pieds de Césaire, ses lèvres s'y collent. Soudain, se relevant, il fuit la présence de son vainqueur.

Un instant après Lépidorius implorait pardon de son évêque, et le suppliait de lui assigner la pénitence méritée. Quelques années plus tard, sous la bure de moine austère et pénitent, il expirait à Lérins. Avant d'aller reposer au sein d'Abraham, il avait jeté un dernier regard de remerciement et d'adieu. Ce regard tombait sur saint Césaire. (chronique monastère de Lerin)

C'était magnifiquement commencer une vie glorieuse que de remporter la victoire au premier de ses combats, et à l'âge de 19 ans. La profonde humilité de Césaire fit qu'il se cacha à lui-même son triomphe. Tenant aux promesses de Jésus Christ par le plus intime sentiment, rien ne lui paraissait plus naturel que de les défendre et de les défendre sans crainte devant qui que ce fût.

Cependant, les partisans de Lépidorius ne se crurent pas vaincus dans leur chef. Ils se replièrent derrière l'obstination astucieuse dont la perfidie a seule le secret. De là, comme d'un rempart impénétrable, ils lançaient l'ironie et le sarcasme. L'ironie envers leur frère abusé, qui, proclamaient-ils, avait plié sous le joug d'un enfant. Le sarcasme sur l'acharnement de cet imberbe contre des banalités. La coalition eut beau se jouer de l'un et de l'autre. Lépidorius lavait sa faute dans les larmes régénératrices de la pénitence. Césaire poursuivait avec assurance sa vie exemplaire de lévite. C'était le plus formel démenti donné à la calomnie.

Saint Sylvestre fut instruit de la position qu'avait prise son cher disciple. Ah ! s'écria-t-il, Dieu a vu ma faiblesse, et c'est pourquoi il m'a réservé un si hardi défenseur de la foi. Venez, mon fils, venez que je vous bénisse.» Le saint vieillard le pressait sur son coeur. Ces témoignages étaient un encouragement. Césaire s'enflamme d'une nouvelle ardeur pour la cause des principes divins. Depuis, il eut à soutenir une foule de petites luttes, et toujours à son avantage. Ainsi, la confiance du bon pasteur ne fut pas trompée.

Au milieu de ces conflits multipliés, sa vertu caractéristique se révélait avec éclat. Il lui répugnait de s'engager en des discussions où l'aménité des formes couvre rarement la chaleur de la conviction; où souvent la pensée éclate à travers une nuée d'expressions passionnées. «Lorsque ses arguments demeuraient inutiles, je vous en supplie, disait-il à son adversaire avec l'accent de la plus douce charité, jetez les yeux sur votre malheur; ah ! voyez l'abîme que votre inflexible rigidité vous a creusé. Quoi ! vous préférez le mensonge à la vérité ? Non, ce n'est pas à moi que vous vous soumettez en reconnaissant votre erreur, c'est à Dieu lui-même. Hélas ! je ne suis qu'un faible roseau que le moindre vent peut briser en mille pièces.»

Profondément convaincu de sa nullité, Césaire méprisait la gloire fugitive qui nous élève au-dessus des autres. Il s'était avoué à lui-même la frivole vanité des honneurs terrestres.

L'évêque de Dubiodunum (Romanus) est accablé d'années et d'affliction. La houlette tremble dans ses mains défaillantes. Autour de lui son regard ne rencontre pas un homme capable de venir en aide à sa vieillesse. Il entend parler de l'intrépidité de Césaire. Dans sa pensée, Césaire est l'appui que Dieu lui réserve. Aussitôt il envoie un de ses clercs à Châlons, avec ordre de se jeter aux pieds de saint Sylvestre, et de lui présenter la lettre suivante :

«Romain à son très cher et bien-aimé, frère Sylvestre, évoque de Châlons, salut.

Vénérable serviteur du Christ.

Je sens le poids des ans m'accabler de plus en plus. Mes souffrances et mes infirmités me laissent à peine la force d'offrir pour mon troupeau l'immolation de la victime sainte. Eh ! comment pourrai-je, étant si débile, combattre les loups ravissants qui se fourvoient, vous ne l'ignorez pas, serviteur de Dieu, parmi les brebis de Jésus Christ. Dans ma douleur, j'ai recours à vous, très heureux frère; ah ! ne m'abandonnez pas, le soutien dont j'ai besoin; vous pouvez me le procurer. Sachez que la renommée de votre cher fils Césaire est parvenue jusqu'à nous. Plusieurs personnes notables m'ont dit avec éloge beaucoup de bien de lui. Ces témoignages, je les ai ouïs d'abord avec modération, croyant qu'on les donnait à la faveur. Mais lorsque j'ai appris que les hérétiques étaient forcés à la rétractation après l'avoir entendu, et que sa foi égalait sa sainteté, j'en ai conclu que c'était un digne ministre de Jésus Christ. Eh bien, vénérable frère, c'est lui que je vous conjure de m'envoyer. Votre Sainteté montrera par là qu'on a pu mettre des bornes à l'église confiée à ses soins, mais que sa charité n'est pas circonscrite ...»³

³ chronique monastère de Lérins

Saint Sylvestre est vivement alarmé en parcourant ces lignes. La critique situation de son frère dans l'épiscopat provoque ses larmes. Il voudrait le soulager et satisfaire ses désirs; mais il lui faudrait abandonner son cher Césaire, et il ne peut se résoudre à un tel sacrifice. Bientôt l'amour du prochain l'entraîne, Césaire est appelé : «cher fils, s'écrie-t-il, Dieu sait quelle est notre tendresse à votre égard; nous voudrions vous garder auprès de notre personne pour faire notre joie et notre consolation. Cependant la vigne du Seigneur a besoin d'un excellent ouvrier. Notre malheureux frère Romain vous appelle; il nous supplie de consentir à votre départ, afin que vous puissiez l'aider à porter la charge pesante de l'épiscopat; cher fils, le souhaitez-vous ?...»

Césaire laisse tomber tristement la tête sur sa poitrine, et se tait. Le saint vieillard a l'intelligence de ce silence respectueux et de peur qu'il ne se traduise en paroles amères pour son cœur : «allez, répliqua-t-il, allez, cher fils, continuer l'oeuvre que nous vous avons prescrite. Dieu pourvoira aux pressantes difficultés de notre frère affligé.»

Le clerc de Dubiodunum avait manqué le but de sa mission. Il retourna inquiet vers son évêque; mais il emportait le souvenir du moment suprême où Césaire, abîmé dans l'humilité, s'était incliné avec tristesse sans proférer un seul mot. Ces expressions que la langue latine rend si énergiques, en marquant à Romain le noble caractère de Césaire, lui dirent la grandeur du refus qui lui était fait. Aussi, les excuses légitimes de saint Sylvestre, ne purent que faiblement calmer ses regrets superflus.

«A son très cher frère Romain, Sylvestre de Châlons, salut.

Le récit de vos infirmités a causé dans notre âme une désolante sensation. Nous aurions souhaité, vénérable frère, apporter un remède à vos maux. Déjà, pour l'amour de Jésus Christ et le vôtre, nous nous sentions pressé, – quoique cela nous fut très pénible – d'accorder à votre Béatitude la grâce qu'elle sollicitait. Vous le savez, vénérable frère, les saints conciles ont défendu d'envoyer les clercs dans un diocèse étranger sans leur consentement. C'est pourquoi, avant de prendre une dernière décision, nous avons voulu consulter notre très-cher fils Césaire... Hélas ! son silence nous a parlé bien haut ... En vérité, c'était un ange que je vous aurais mandé... Consolez-vous, vénérable frère, Dieu ne vous délaissera pas. Le ciel et la terre passeront, et ses paroles demeureront éternellement. Ce divin Maître a promis de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles; il a assuré que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise. Que pouvons-nous craindre ?»⁴

La modeste vertu du saint avait vaincu la science orgueilleuse de l'homme. A ces triomphes de l'esprit venaient se joindre les victoires de la chair. Césaire, il est vrai, s'était préparé de longue date, à contempler sans pâlir les ravages destructeurs des maux les plus repoussants. Jeune encore, nous l'avons vu panser les plaies révoltantes d'un lépreux. Depuis, ce penchant naturel pour les malheureux s'est développé; il a grandi en persévérant. Aujourd'hui, c'est à la léproserie fondée par son évêque que Césaire exerce avec une aimable candeur sa passion du bien: il sert, il console, il souffre avec ceux qui souffrent, il pleure avec ceux qui pleurent. Se faisant tout à tous, il accomplit en lui cet admirable précepte du grand apôtre : *Omnia omnibus factus sum*.

Voici un acte curieux par les incidents qui l'amènèrent. Les peuples de la Germanie, abandonnant leurs sombres forêts pour envahir l'Europe, apportèrent l'usage militaire de décider par le sort des armes une querelle privée. «Les Germains, qui n'avaient jamais été subjugués, dit Montesquieu, jouissaient d'une indépendance extrême; les familles se faisaient la guerre pour des meurtres, des vols, des injures. On modifia cette coutume en mettant les guerres sous des règles. Elles se firent par ordre, et sous les yeux des magistrats, ce qui était préférable à une licence générale de nuire.» De là, les duels judiciaires appelés épreuves. Dans l'enfance du christianisme, ces peuples croyaient fermement que Dieu intervenait dans les disputes des hommes, et qu'il fixait lui-même le sort des armes. Aussi, on nomma jugement de Dieu le résultat du duel judiciaire. Qui que ce fut, avait le droit d'appeler en champ clos l'homme coupable envers lui. Le magistrats lui-même était obligé de descendre dans la lice, pour se défendre contre son condamné. Il y eut exception pour les femmes et les ecclésiastiques. Le choix leur fut permis entre le combat, par procureur, et l'épreuve du fer rouge, de l'eau bouillante, de l'eau fraîche et de la croix. A en juger par la loi Gondeboalde ou Gombelte, publiée par Gondebaud, en 501, cette habitude pernicieuse était très répandue parmi les Bourguignons. Châlons, où résidait Gondebaud était souvent témoin de ces sortes de combats.

Un clerc avait médité d'un homme d'armes; l'insulte valait une réparation. Le lendemain, une agitation extraordinaire règne dans la cité.

⁴ chronique monastère de Lérins

On voit le peuple se précipiter en foule vers le champ-clos. Les spectateurs prennent place; un grand silence s'établit. Les champions sont en présence, mais immobiles; le chef du camp appelle par trois fois la partie dont l'un des combattants est vidame;⁵ personne ne répond.

L'impatience se trahit sur tous les visages. Enfin, le léger frémissement de la crainte mêlée à la joie, circule dans l'assemblée : un clerc s'est montré; il s'avance modestement au milieu de l'arène; ses genoux fléchissent, il tombe devant les deux champions : «arrêtez, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots; arrêtez, vaillants guerriers. Le but qui vous amène ici est bien petit ...» «Oui, je lui pardonne,» interrompit un des chevaliers, et se tournant vers le peuple : «sachez tous, cria-t-il, que je suspends le combat à la seule prière de Césaire.» Les assistants, entendant ce nom vénérable, se regardèrent stupéfaits. On se précipite pour contempler les traits de celui que l'on nomme déjà le saint. Césaire avait disparu. Telle est la coutume de la véritable charité : l'éloge l'épouvante, les félicitations la troublent; elle vient de prêter secours, mais elle se dérobe aux saillies de la louange. Le clerc que Césaire avait sauvé de l'ignominie, et peut-être de la mort, ne s'en tint pas aux vagues félicitations que les masses témoignent en de telles occasions. Pour payer un dévouement aussi sincère, il promit à son libérateur de consacrer entièrement au service de Dieu le reste de ses jours.

Le froid égoïsme du siècle se trouble et se désespère en présence des faits que je viens de rapporter. Il s'étonne de cette charité pratique qui ne réclame pour récompense qu'un souvenir pieux. C'est qu'il y a loin des idées inconstantes du temps aux pensées immuables de l'éternité. La société actuelle avec ces changements incessants ne comprend pas l'ordonnance du divin Maître : «cherchez d'abord le royaume des cieux ... donnez au nom de Jésus Christ et vous trouverez un jour le centuple de vos dons.» La philosophie perturbatrice implantant ses erreurs jusqu'au sein des plus graves assemblées, a fabriqué des lois sur le paupérisme. La pauvreté est devenue un crime. Non, membres du Christ souffrants, il ne vous sera plus permis de montrer vos haillons et d'implorer la pitié des passants. Allez, retirez vous, vous êtes indignes de marcher à côté de ces heureux mortels auxquels la roue de la fortune apporte chaque jour de nouvelles faveurs. Ils ne voient en vous que des êtres abjects et méprisables. Que leur importe votre nudité, pourvu que leur insatiable passion de tout saisir trouve un aliment, cela leur suffit. Ce mépris pour les pauvres, d'où vient-il ? Quelle est la source de cette haine incompréhensible d'homme à homme, ce mépris, cette haine sont nés ensemble de la mauvaise foi honteusement secondée par l'indifférence religieuse. «Eh ! s'écrie Bossuet, Jésus Christ a dit que du pain, c'était son corps, tu le crois, chrétien, et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés, tu le crois et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres, pourquoi refuses-tu de le croire ? lorsqu'il dira : *J'ai été malade et vous ne m'avez pas visité*. L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité, une troupe de misérables s'élèvera; Seigneur, c'est un impitoyable, c'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au ciel. Au contraire, ces pauvres vous recevront dans les demeures éternelles.» (Bossuet – Sermon pour la fête de tous les saints)

⁵ On nommait ainsi les procureurs. Lorsque le duel fut aboli, ces vidames restèrent les conseils des couvents et abbayes, sous la dénomination d'advoués. Les abbayes de Saint-Germain des-Prés et de Saint-Martin, à Paris, avaient dans leur enceinte, un champ clos où se pratiquaient les duels judiciaires. On voyait, au cloître de Saint-Méry, dans un des salles du Chapitre, des champions combattant, représentés au plafond.

CHAPITRE SECOND

490-499

Césaire se fait moine de Lérins. Il y est reçu par le saint abbé Porcaire qui, peu après le nomme cellérier. Sa fermeté dans cette charge, lui attire le mécontentement des religieux immortifiés. L'abbé est obligé de lui enlever cet emploi. – Césaire portant trop loin la mortification, tombe malade. Il est envoyé à Arles pour rétablir sa santé. Cérémonie d'adieu.

Les guerres civiles n'avaient pas mis obstacle au progrès de la religion dans les Gaules. L'église avait vu ses temples abattus, dépouillés de leurs riches parures; mais après le pillage, après la destruction, ces temples étaient réédifiés comme par enchantement. Les ornements des autels reparaissaient. Frappée de la hache du barbare, on croyait que l'Eglise avait disparu. Tout d'un coup elle se relevait de ses humiliations et de son abaissement. Ses enfants devenus plus forts, parce qu'ils avaient été persécutés, s'empressaient d'essuyer les larmes de leur mère commune. Pour la consoler de ses malheurs, ils lui offraient une fidélité incorruptible. La ferveur d'un grand nombre, ne se contenta pas de suivre la voie ordinaire. Aux préceptes de la loi chrétienne, elle ajouta les préceptes de la loi évangélique. L'état monastique commençait. Plusieurs chrétiens saisis d'une sainte émulation travaillèrent à imiter les solitaires orientaux. Quoique moins étonnant, leur genre de vie eut quelque chose d'héroïque. Peut-être fut-il plus difficile eu égard à la diversité des climats et à la différence du tempérament. Les saints habitants de la Thébaïde s'ensevelissaient au fond des déserts sauvages. Les moines d'occident se créèrent des solitudes en des provinces peuplées, et sans s'éloigner du monde, ils eurent le courage de renoncer à ses attraits et de le mépriser.

Saint Martin est le premier père des moines en Gaule. Ce bienheureux évêque fonda des monastères en cent endroits de la Touraine, presque partout où le démon avait fait sa demeure. Poitiers, Tours, Trèves devinrent le sanctuaire de célestes et de ravissants exemples. Mais loin du tumulte, sur une plage déserte, la vertu établissait son empire. A Lérins, sous les yeux de l'Éternel seul, les plaisirs, les honneurs et les appas terrestres étaient foulés aux pieds. Là, pour l'amour de Jésus Christ, on combattait contre soi, on mortifiait ses passions; on y mourait. Cette fondation appartenait à saint Caprais et à saint Honorat.

Rarement, l'étude des lettres humaines est un moyen dont Dieu se sert pour attirer les âmes à son service. Néanmoins, quand par une grâce particulière, il veut qu'on fasse usage de la science pour les intérêts de l'Évangile, on reconnaît bientôt en ceux qu'il dirige ainsi, la divine source et l'utilité de ces talents. Saint Caprais s'appliqua fortement à devenir habile dans la philosophie et l'éloquence. S'il avait voulu s'en prévaloir, et s'élever au-dessus des autres hommes, ses qualités acquises jointes aux avantages naturels, l'eussent fait parvenir sans peine à une éclatante fortune. Il méprisa ces vues ambitieuses. Tous les biens que lui offrait sa position, et dont il pouvait nourrir ses espérances, il les sacrifia de bon cœur à la gloire de Jésus Christ. Pour se délivrer des embarras du siècle, il vendit ses propriétés, en distribua le prix aux pauvres et s'en alla dans une grotte sur les montagnes qui séparaient la Gaule belge de la Germanie. Sa vie était un exercice continuel d'austère pénitence. La providence permit qu'il fut découvert. Tous ceux qui l'approchèrent sentirent leur âme ravie. Cette admiration se changea pour plusieurs en désir de l'imiter.

Un jeune seigneur nommé Honorat, ayant connu le mérite de saint Caprais, résolut de vivre avec ce grand homme. Honorat que pressait une grâce forte et puissante, inspira ses sentiments à son frère Venance. Tous deux, sous l'impulsion de la ferveur, tinrent demander au pieux solitaire de les accompagner dans leurs pèlerinages. Il consentit à remplir cet office de charité pour ces deux riches convertis, encore inexpérimentés dans la vie chrétienne. Il les conduisit partout où la piété devait s'accroître et s'animer. Ils visitèrent les tombeaux des martyrs et les solitudes célèbres. Lorsqu'ils arrivèrent à Marseille, l'évêque Procule, charmé des talents et de la dévotion d'Honorat, voulut l'attacher à son église, mais il ne put l'y déterminer. Pour échapper aux instances du prélat, l'humble pénitent quitta les Gaules et se dirigea vers l'Orient, toujours accompagné de saint Caprais et de son propre frère. Ils allaient passer en Asie, la mort de Venance les arrêta. Ils reprirent le chemin des Gaules et vinrent dans le diocèse de Fréjus, dont saint Léonce était évêque. De là, ils descendirent à l'île de Lérins où saint Honorat voulut établir un monastère. On s'effraya de cette résolution. Ils allaient fixer leur demeure sur un désert rempli de serpents horribles, dont la morsure empoisonnée en interdisait le séjour. C'était là de l'héroïsme. Honorat et son fidèle directeur pénétrèrent dans cette solitude, pleins de confiance en

la protection céleste. Six disciples animés par leur exemple les suivirent sans crainte. À leur approche, les serpents s'enfuirent épouvantés et disparurent presque tous en un moment, en sorte que s'il en resta, dit la chronique de Lérins, ce ne fut que pour montrer le pouvoir de ces courageux solitaires, qui les rendirent impuissants et ôtèrent à leur venin sa funeste malignité. Alors, cette région stérile et inhabitée, devint féconde et peuplée de saints. Honorat en fut reconnu le chef et le père. Saint Caprais lui-même, ne le regardant plus comme son disciple, lui rendit une obséquieuse obéissance.⁶

De toutes parts, on accourait à Lérins se courber sous le joug du Seigneur. Des hommes de tout rang y confondirent leur humilité et leur abnégation. La société qu'ils avaient abandonnée les réclama quelquefois. Malgré eux, ils revenaient au sein des populations, pour les gouverner en les édifiant. Les saintes églises d'Arles, de Vienne, de Lyon, de Metz, de Valence, de Nice, de Carpentras, d'Avignon, de Vence et de Dol conservent précieusement dans leurs annales, les noms de leurs vénérables pasteurs : Honorat, Concorde, Nazaire, Virgile, Juste, Césaire, Germain, Siffred, Magonce, Lambert, Véran, Maxime, Loup, Turian, Arnulphe, Apollinaire, Euchet et Fauste. D'autres, comme Bicombe, Aygulphe, Porcaire, mêlèrent leur sang au sang des martyrs. Tous enfin, ils attirèrent sur eux les regards de l'univers étonné de tant de dévouement, de peines et de privations. Et Lérins fut appelé le paradis terrestre, la porte du ciel et la maison de Dieu.

C'est là que Césaire résolut d'habiter. Depuis longtemps la grâce préparait son cœur à tous les sacrifices. Aussi, les larmes de sa mère désolée ne purent changer sa résolution. Vaines furent les prières, que l'amour maternel seul, sait exprimer avec une tendresse aussi touchante :

«Hélas, mon cher fils, tu veux donc m'abandonner, tu veux donc laisser sans espérance celle qui te donna le jour. Ah ! mon Césaire, je me sens percée d'un glaive de douleur à la pensée de ton éloignement.»

Pour éviter un moment douloureux, Césaire déclare à saint Sylvestre qu'il partira en silence; l'évêque approuve son projet. Cependant, des lèvres indiscrettes l'ébruient; sa mère l'apprend à l'heure même, où le jeune clerc, accompagné d'un seul serviteur, s'échappait des murs de la ville.

Aussitôt, des envoyés sont précipitamment dirigés sur ses traces; mais Dieu voile leurs yeux, et le fugitif passe inaperçu. – Plus loin un démoniaque le poursuit à outrance en criant : *Césaire, ne t'en va pas*. Césaire s'approche, lui offre à boire un verre d'eau bénite de sa main, et le délivre du malin esprit. Enfin, notre saint jeune homme vient frapper à la porte de Lérins. Saint Porcaire, qui dirigeait cette ravissante troupe d'anges terrestres, lui donna le baiser de paix et l'introduisit au noviciat. Dès les premiers jours, le saint abbé s'aperçut qu'il n'avait pas un novice à mener à la perfection. L'accomplissement de la sainteté déjà opéré en lui, se répandait abondamment sur chacune de ses actions. Les règles, les veilles et le travail le trouvaient observateur sévère et infatigable. Mais les observances extérieures ne sont rien au prix des mouvements spirituels. Petit est l'homme que l'oeil d'un supérieur fait ramper à terre, et qui recèle au fond de son être un insondable abîme d'orgueil et d'insoumission. Plier le corps à des travaux onéreux, c'est beaucoup; mais comment qualifier cette guerre perpétuelle contre cet autre soi-même dont parle saint Paul, qui relève la tête à chaque instant ?

«Vous avez dompté des nations barbares, innombrables, répandues dans de vastes contrées, inépuisables en ressources, disait l'orateur romain au grand César. Mais enfin, ces nations que vous avez vaincues, ni la nature, ni leur destinée ne les avaient faites invincibles. Il n'est point de force qui ne puisse être ébranlée et brisée par le fer et les efforts; mais se vaincre soi-même, réprimer sa colère, son orgueil, tendre une main secourable à un malheureux affligé..., c'est faire plus qu'un héros, c'est s'égaliser à la divinité...»⁷

Notre saint n'épargna rien pour arriver à cette belle science qui fait le vrai religieux. Aussi fut-il comblé de ces dons surnaturels que le Seigneur ne communique qu'aux âmes privilégiées. Il était heureux d'être enfin devenu plus spécialement le serviteur de Jésus Christ.

«Oui, écrivait-il à saint Sylvestre, le jour où il revêtit l'habit de moine, c'est une grâce insigne que Jésus Christ m'a faite de me recevoir au nombre de ses enfants. Me voilà destiné à

⁶ Lorsque saint Honorat devint évêque d'Arles saint Caprais continua de demeurer dans la solitude de Lérins où il vécut encore plusieurs années uniquement occupé des biens célestes et assujéti aussi parfaitement que les plus jeunes religieux à toutes les observances de la règle. Saint Maxime successeur de saint Honorat, ne considéra pas moins ce saint que son prédécesseur, quoiqu'il n'en eût pas reçu les mêmes secours. Saint Caprais fut enterré dans l'abbaye de Lérins où ses restes mortels étaient conservés avec beaucoup de vénération. (Chronol. Sanct. - Insulæ Lérinensis)

⁷ Cicéron pro Marcelle

régner éternellement avec Dieu dans le séjour de ses élus. Comment reconnaître un bienfait aussi inestimable. C'est, je le sens, en marchant avec fidélité sur les traces de mon aimable Sauveur, en m'efforçant de pratiquer ces vertus qu'il recommanda avec instance, en guerroyant incessamment contre mes passions. Alors et seulement alors, je serai un vrai disciple. Vénérable père, l'état religieux n'est pas un vain nom. Malheur à moi si jamais je trahissais mes obligations et mes devoirs; si parjurant mes promesses, je redevenais l'esclave de mes penchants auxquels j'ai solennellement renoncé ! Non, bienheureux père, Satan n'aura jamais d'empire sur moi. Je louerai, je bénirai jusqu'à mon dernier soupir, la bonté de Dieu qui m'a délivré des soucis d'ici bas, pour me faire respirer à l'odeur de ces divins parfums cette douce liberté apportée par Jésus Christ.»⁸

Puis tombant à genoux devant l'image de son Sauveur et la pressant avec amour sur ses lèvres, il s'écriait : «Daignez, ô Dieu de miséricorde, confirmer par votre grâce, ce que vous avez commencé dans le coeur de votre serviteur. Qu'il comprenne bien ses devoirs. Oui, tout en lui vous servira, tout en lui vous glorifiera. Il vous consacre et vous abandonne ses facultés; son coeur pour vous aimer, son esprit pour méditer votre loi, sa voix pour chanter vos louanges, tout son être enfin pour vous offrir un sacrifice continuellement agréable.»⁹

Le maître des novices fut vivement frappé de cette constante application. La charge de cellérier devenant vacante, il s'empressa de la remettre à Césaire. Les termes mêmes de la règle suffirent pour donner une idée du religieux sur la tête duquel on assumait toute la responsabilité de ces fonctions.

«Le Cellérier du monastère sera de moeurs irréprochables, sage, prudent, sobre, réservé et craignant Dieu. Il agira activement, mais sans prodigalité; en un mot, qu'il se regarde comme le père de toute la communauté.»

Voilà pour l'intérieur du monastère. Pour l'extérieur : «Les infirmes, les enfants, les hôtes et les pauvres seront soumis à sa sollicitude et dignes de ses soins.»¹⁰

En moine obéissant, Césaire accepta l'emploi que Dieu lui offrait par la bouche de son supérieur. Il ne s'en dissimula pas d'abord les soucis et la fatigue. La charité dont son âme était consumée, anéantit ces pénibles prévisions. On le vit prodiguer ses soins au vieillard courbé sous le poids des ans et des mortifications, et au jeune novice dont les forces étaient naturellement ébranlées par les commencements d'une vie austère. Esprits célestes, combien de fois ne l'avez-vous pas surpris, veillant la nuit près du chevet d'un infirme, refusant à son corps un repos nécessaire ? Souvent, vous l'avez contemplé prosterné devant le Christ présent au saint autel, demandant pardon de sa dureté envers les membres souffrants de l'Eglise. Cependant, au rapport de l'historien de Lérins, jamais religieux n'a pu égaler la tendre charité de Césaire pour les malheureux; jamais ne fut atteint ce suprême degré de bonté et de douceur dont son âme était la source inépuisable.

Le troisième jour des Ides du mois d'août, 492, peu après Matines, la porte du monastère est soudain violemment frappée. Les religieux reposaient paisiblement dans leurs cellules, Césaire seul était debout. Il accourt, ouvre et reçoit trois pauvres marins que l'impétuosité de la tempête avait jetés sur la côte. Ces infortunés implorèrent sa bienveillance. Les vents irrités, lui disent-ils, ont fracassé notre navire; après avoir lutté pendant quatre heures contre la fureur de la mer en courroux, nous avons été précipités sur les rochers de cette île, et notre avoir a disparu sous nos pieds. Oh ! père charitable, ayez pitié de notre misère, ne nous abandonnez pas.

Ne craignez rien, répond Césaire en étendant ses bras; il les presse sur son coeur avec un vif saisissement. Cette marque d'affection les ranime et les console. Ils vont se prosterner aux pieds de la sainte Vierge Marie, l'étoile de la mer, pour la remercier de leur avoir sauvé la vie. Quelques jours après, un vaisseau apparaissait sur le rivage, Césaire demande passage pour ses hôtes. L'ayant obtenu, il les y conduit lui-même, et dépose dans leurs mains le denier de la charité monacale. Les matelots, reconnaissants, tournent leurs yeux baignés de larmes, vers cette plage hospitalière où ils trouvèrent leur salut. Longtemps encore, sur la haute mer, ils levèrent au ciel leurs mains suppliantes, demandant au Seigneur de répandre abondamment ses faveurs sur Césaire et ses collègues.

Une maladie épidémique se déclare dans le monastère de Lérins. Elle atteint presque tous les religieux. Plusieurs succombent, emportés par la violence du terrible fléau. Césaire, suivi d'un

⁸ chronique monastère de Lérins

⁹ Vita Cæsarii ...

¹⁰ Règle de Lérins

frère servant, parcourt les innombrables cellules du cloître, distribuant à chaque malade les remèdes du corps et les consolations de l'âme. Des frères immortifiés élèvent bientôt la voix du blâme contre son excessive prudence. Dans leur sensualité paresseuse, ils se plaignent de la sévérité de ses ordonnances; leurs plaintes parviennent jusqu'au révérendissime abbé : «Césaire nous laisse mourir de faim, lui disent-ils, il nous refuse la nourriture nécessaire; nous ne le voulons plus pour cellérier.» Afin d'apaiser ces injustes murmures et conserver la paix du monastère, le Supérieur se vit obligé de décharger Césaire de l'emploi qu'il gérait trop habilement.

Notre bienheureux, rendu à lui-même, cultiva la perfection avec plus de soin; il redoubla de zèle dans le service de son divin maître. Dégagé des vicissitudes des choses humaines, son cœur ne vivait plus qu'en Dieu et pour Dieu. Ses austérités et ses abstinences devinrent plus fréquentes; mais sa santé déjà délabrée par les veilles et le travail, faillit sous de telles épreuves. Césaire tomba malade; les souffrances les plus aiguës le retinrent trois mois sur un lit de douleur. Pendant ce temps, pas un signe d'impatience ne fut remarqué, pas un mouvement de mauvaise humeur ne se révéla. Calme et résigné, prêt à boire le calice d'amertume, Césaire remerciait Dieu des angoisses dont il lui avait plu de l'envelopper : «Ah ! que je souffre, Seigneur; encore davantage, ce n'est pas assez d'expiation pour mes péchés passés.»

Ce cri fut entendu. Dieu qui le destinait au gouvernement de la première église des Gaules, inspira à son supérieur la pensée de l'envoyer à Arles, siège de cette illustre métropole, pour y réparer ses forces. Césaire qui se croyait au terme de sa course, osa le supplier de révoquer cet ordre; il lui était dur d'abandonner ces lieux si chers à ses souvenirs : «C'est ici même, que j'ai compris la vertu, et que je me suis appliqué à l'exercice de la perfection. Ici, entouré de mes frères, je goûtais le bonheur et la paix que le bruit importun du monde ne vient jamais troubler : ô bienheureuse solitude ! pourquoi vous laisser ? Je ne jouirai plus de vos douceurs ineffables; non, désormais, il me faudra vivre au milieu des jouissances fausses et trompeuses et cela, pour conserver ce corps en ruines, qui bientôt ne comptera plus parmi les vivants.»

Le père Abbé fut sourd à ces remontrances persuasives : Césaire dut partir.

Au monastère de Lérins, avant le départ d'un frère, avait lieu une cérémonie bien touchante. Comme au jour où la mort enlevait un moine, les tintements lugubres de la cloche annonçaient vers le soir, que le lendemain, la communauté perdrait un de ses membres. A ce triste signal, tous les religieux se rendent à la salle du Chapitre; au centre se trouve Césaire, prosterné la face contre terre. Le Supérieur se lève et dit. : «Que le Seigneur tout puissant et miséricordieux dirige tes pas dans le chemin de la paix, céleste. – Que l'archange Raphaël t'accompagne, qu'il t'environne de sa garde et protège ta marche. – Va où t'appelle le Dieu d'Israël; que sa bonté suprême écarte les périls d'une route longue et difficile, et en détruisant les dangers, t'accorde le courage d'arriver à bon terme avec paix, salut et joie. Seigneur, écoutez ma prière.»

«Seigneur, ayez pitié de lui,» répondait le chœur.

«Exaucez-le Seigneur.»

En ce moment, Césaire était couvert d'un drap mortuaire. Les moines entonnaient ces admirables versets du psalmiste :

«Voilà combien il est bon, combien il est agréable pour des frères, de ne faire qu'un cœur et qu'une âme.

La béatitude de cette fusion est aussi douce que le baume d'Aaron, qui répand un parfum délicieux.

Elle est semblable à la rosée d'Hermon, découlant de la montagne sainte.

Ô Sion ! Dieu t'a comblé de bénédictions abondantes; ses faveurs te donnent une vie éternelle.

Gloire donc à ce Dieu trois fois saint, gloire à lui maintenant et toujours.»(ps 139)

«Que vos tabernacles sont aimables, Dieu de vertus !

Mon âme désire et languit d'entrer dans le parvis du Seigneur.

Mon cœur et ma chair ont tressailli en pensant au Dieu-vivant.

Le passereau trouve un lieu pour s'y retirer, et la tourterelle trouve un nid pour y placer ses petits. Mieux sont vos autels, ô mon roi ! ô mon Dieu !

Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles.

Heureux celui dont la protection vient de vous; il dispose dans son intelligence des routes qui montent toujours, quoique dans une vallée de larmes, vers le lieu que Dieu a établi pour lui.

Le souverain législateur lui accordera des bénédictions; ils iront ainsi de vertus en vertus, et verront enfin le Dieu des Dieux sur la colline de Sion.

Seigneur, Dieu des vertus, exaucez ma prière. Ô Dieu de Jacob, veuillez m'entendre.

Ô Dieu ! notre protecteur, jetez vos regards et considérez votre Christ, parce qu'un jour dans votre maison, vaut mieux que mille jours
» ailleurs.

J'ai préféré la dernière place dans la maison de mon Dieu, plutôt que de vivre dans les tabernacles des pécheurs. Parce que le Seigneur aime la miséricorde et la vérité, le Seigneur donnera la grâce et la gloire. Il ne privera pas des biens ceux qui marchent dans l'innocence. Dieu des vertus, heureux l'homme qui espère en vous.» (ps 88)

Le banquet appelé le dernier, se célébrait après ces cantiques, si propres à verser dans l'âme le regret le plus cruel. Césaire, assisté du père Abbé et du cellérier, parcourt les rangs de toute la communauté rassemblée. Il remet à chacun un petit pain, et reçoit en échange, sur la main, un baiser de reconnaissance et d'adieu.

De nouveau il se prosterne et le père Abbé s'écrie :

«Seigneur, envoyez-lui votre secours.»

Le chœur poursuit : «regardez-le du haut de Sion.

Servez-lui de rempart redoutable.

A la vue de l'ennemi.

Qu'il échappe aux pièges du démon.

Que le fils de l'iniquité ne lui nuise en rien.

anges du paradis, servez-lui de guides et de conducteurs.

Montrez-lui la véritable route du Seigneur.»

«Seigneur tout puissant, concluait l'Abbé, vous qui du haut des cieux, offrez une main secourable à vos faibles créatures; vous qui les protégez contre la malice du tentateur, et leur montrez par vos oracles le sentier caché de vos bénédictions abondantes; Seigneur exaucez mon ardente supplication, prêtez une oreille favorable aux instances réitérées de mes frères en Christ. Tous les bras tendus vers l'empire de votre infinie miséricorde nous vous conjurons de jeter un regard protecteur sur notre frère chéri. Epanchez sa triste douleur, raffermissez ses pas. Qu'il marche dans le droit chemin de la paix. Faites luire à ses yeux un de ces rayons lumineux qui jaillissent du trône suprême de votre majesté redoutable.

Bienheureux anges dont la mission charitable est de guider nos pas, environnez-le dans ce périlleux trajet.

Ô vous sainte Vierge Marie, mère des hommes, étoile du pèlerin, protégez votre serviteur pendant cette triste vie. Accordez lui votre douce et maternelle protection, conduisez-le paisiblement sur la voie consolante du salut. Ô Mère de Dieu, nous vous en supplions par les mérites infinis de votre divin Fils, qui vit et règne dans les siècles des siècles.»

«Amen,» répondaient toutes les voix. Alors Césaire se relevait. Deux à deux les moines s'acheminaient lentement vers l'église en chantant alternativement :

Le Seigneur a régné, la terre a tressailli. Les îles innombrables se sont levées de joie. Il est environné de nuages et de ténèbres; la justice et la puissance sont l'appui de son trône.

Le feu marchera devant lui, et enflammera de toutes parts ses ennemis.

Ses éclairs ont brillé dans l'univers; la terre les a vus et en a été ébranlée.

A la présence de Dieu, les montagnes ont disparu, à la présence de Dieu la terre s'est fondue comme la cire.

Les cieux ont annoncé sa justice, et tous les peuples ont vu sa lumière éblouissante.

Que tous ceux qui adorent les idoles, et qui se glorifient dans leurs simulacres, soient couverts de confusion.

Adorez-le, ô vous tous qui êtes ses anges; Sion l'a entendu, et elle en a tressailli de joie.

Et les filles de Juda ont été remplies d'allégresse à cause des jugements du Seigneur.

Car, vous êtes le seigneur, le très-haut, le maître de toute la terre; votre grandeur surpasse infiniment celle de tous les Dieux.

Ô vous qui aimez le seigneur, haïssez le mal : Le seigneur garde les âmes des saints, il les délivrera de la puissance du pécheur.

La lumière s'est levée pour le juste et l'allégresse pour ceux qui ont le cœur droit.

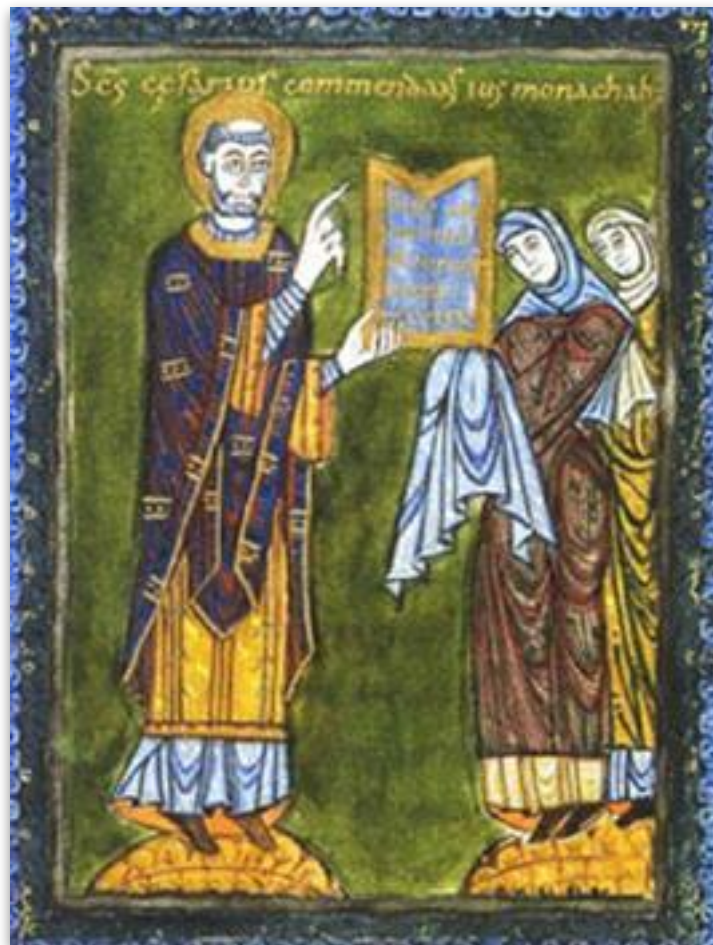
Réjouissez-vous, justes, dans le Seigneur, et célébrez la mémoire de sa sainteté.»

Le lendemain un vent favorable emportait Césaire vers les côtes de la Provence. Comment exprimer les sentiments de son âme pendant la

traversée. «Le saint Esprit à parlé, disait saint Athanase à peu près dans la même position, il m'a ordonné de rompre les liens qui m'enchaînaient à mes frères. D'abord mon attachement s'est révolté; puis, réfléchissant à la prépondérance de la voix qui commandait, j'ai courbé la tête et me suis tu. Bientôt la nature s'est de nouveau soulevée, mon cœur oppressé respirait avec peine; les

pleurs ont rempli mes yeux. Tous mes membres restaient impuissants et sans vigueur. J'étais comme accablé d'un malaise insupportable.»

Telles sont les suites inévitables d'une cruelle séparation. Césaire en ressentit l'atteinte arrière. Mais confiant en la miséricorde de son divin Maître, il s'avança hardiment vers la nouvelle patrie que lui assignait l'obéissance.



CHAPITRE TROISIÈME

(499—502)

Césaire arrive à Arles; saint Eone, évêque de cette ville, est son parent. Il l'ordonne diacre, puis prêtre; – lui confie la direction d'un monastère près d'Arles, – et enfin le désigne pour son successeur.

L'expérience a clairement prouvé, que les yeux de l'Eternel, sont constamment fixés sur la destinée des hommes. Dieu se plaît à démontrer par des faits surtout, aux plus inflexibles détracteurs de sa protection providentielle, les abondants bienfaits de son attentive vigilance.

Lorsque Césaire arrivait à Arles, ni lui, ni ceux qui l'aperçurent ne soupçonnaient son avenir éminent. C'était un jeune moine, la besace sur le dos, soutenant péniblement sur un bâton son corps harassé de fatigue. Dans cet état si pauvre, mais si digne d'un disciple de Jésus Christ, Césaire demande humblement l'hospitalité aux nobles Firmin et Grégoire, à qui l'avait adressé son supérieur. Ces deux pieux personnages faisaient alors l'admiration des Arlésiens, par leur bienfaisante tendresse envers les malheureux; leur maison, refuge assuré de l'indigence, était remplie de solliciteurs infortunés sans cesse consolés et secourus. Ils accueillirent le moine de Lérins avec cette expansion de joie que les coeurs religieux ressentent à l'approche des serviteurs de Dieu. Aussi, l'entourèrent-ils des soins les plus délicats, afin de lui rendre la vigueur et la santé. Plusieurs fois, la recherche exquise de leur attention eut à lutter contre l'esprit mortifié de leur hôte. «Vous faites trop pour moi, leur disait-il, comment vous témoignerai-je ma reconnaissance ?» – Ne craignez pas, répondaient ces chrétiens désintéressés; le Christ n'a-t-il pas affirmé qu'un verre d'eau froide offert en son nom, serait rendu au centuple ?»

«Vénérable père, écrivait Césaire à l'Abbé de Lérins, peu de jours après son arrivée, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. La charitable famille à laquelle votre Paternité m'avait recommandé, me rend confus par son empressement à me guérir. Elle ne cesse d'adoucir mes maux corporels, en me prodiguant tout ce qui peut les soulager. Quels beaux exemples de solide piété, bien propres à stimuler ma languissante indifférence. La vertueuse vie de ces simples fidèles est une honte infligée à mes continuelles rechutes.»

Césaire veut convaincre de sa bassesse et de son peu de mérite, ceux qu'il a édifiés par son humilité parfaite. C'est la pensée dominante de tous les saints; ils désirent le mépris et cherchent à l'inspirer aux autres par tous les moyens permis; mais leurs actes démentent ces pieux stratagèmes.

Il n'y avait pas trois jours que Césaire était entré dans la maison de Firmin et de Grégoire, et déjà l'éclat de ses vertus brillait dans toute sa vivacité. Sa profonde connaissance de la perfection se trahissait en son langage. L'aimable gravité de ses traits et son maintien austère mais naturel, révélaient le religieux, qui n'ignore pas les capricieuses formes de la politesse et sait les suivre en conservant la dignité sévère de sa position. Firmin et Grégoire furent surpris de ce savoir-vivre. Qualité précieuse, souvent inconnue, plus souvent incomprise ou poussée à l'excès. Ce tact excellent joint à la supériorité de sa modestie et de sa science, souleva le respect en tous ceux qui l'approchèrent. Parmi les habitués assidus de Firmin était un rhéteur nommé Pomérius, africain de naissance.

En homme intelligent, il comprit aussitôt que Césaire cachait sous de simples et humbles manières, une remarquable aptitude. Il employa les ressources de son art pour scruter habilement ce principe fécond du génie. Cet examen confirma la première impression. Selon lui, le titre de la sainteté et celui du savoir convenaient également au jeune moine. Il fit part de son opinion à Firmin en des termes si exaltés, que celui-ci le poussa à former son hôte sur la rhétorique. Mais comment l'engager à cette étude ? comment le convaincre des fruits d'une pareille entreprise ? là reposait la difficulté. Le rhéteur ayant pour unique ambition le désir de se créer des disciples distingués l'eut bien vite résolue. A sa première entrevue avec Césaire, il lui déclara franchement qu'il s'estimerait heureux de lui indiquer les principales maximes de l'éloquence. Sans elles, continua-t-il, l'esprit humain demeure comme enseveli dans ses propres facultés, incapable de discernement. Avec elles, il acquiert ce degré de développement que Platon proclame divin.

Cette argumentation fut impuissante. Pomerius revint à la charge. Firmin appuya les raisonnements du rhéteur; il démontra à Césaire que cette étude serait une utile distraction. Leurs instances devinrent tellement animées, qu'il se crut obligé d'acquiescer, crainte de se montrer ingrat envers ses bienfaiteurs.

Le jeune moine est donc sérieusement appliqué aux ressources multipliées de l'art oratoire. Il étudie, il médite les moyens infinis de présenter un discours sous plusieurs aspects différents. Sous l'empire de son enthousiasme, il se livre à l'improvisation et commente avec feu les plus beaux passages de l'Écriture sainte. Pomerius remarquait en son disciple des progrès rapides. Le rhéteur jouissait par avance du brillant reflet de gloire future que la réputation de Césaire répandrait sur son talent de maître.

Dieu qui dirige le cœur et l'intelligence fit comprendre à Césaire, par un songe étonnant, que cette étude ne convenait pas à son caractère religieux, qu'il fallait l'abandonner.

Un soir, Césaire avait prolongé dans la nuit une lecture sur l'art de bien dire; bientôt ses paupières appesanties se ferment involontairement, ses bras tombent de lassitude. Le livre s'échappe de ses doigts engourdis par le sommeil et roule à ses pieds immobiles. Un épouvantable dragon se présente; il rugit en tournoyant près du manuscrit qu'il regarde avec fureur. D'un bond, il le saisit entre ses griffes acérées, le déchire en mille débris et disparaît, poussant des hurlements affreux. Le jeune moine s'éveille frappé d'une frayeur extrême. – Ô enfant ingrat, se dit-il à lui-même, je voulais joindre la vaine érudition des hommes aux règles éternelles de l'indestructible sagesse. Non, non, Seigneur, mes veilles ne seront plus consacrées aux profanes ornements de l'esprit. La piété et la crainte de vos jugements impénétrables feront l'objet de mes méditations et de mes pensées.

Cependant Firmin et Grégoire de plus en plus édifiés de la conduite irrépréhensible de Césaire, bénissaient Dieu de l'avoir amené dans leur maison. Partout ils proclamaient leur vive allégresse, à tous ils confiaient les actes de sainteté dont ils étaient les témoins secrets. Enfin, ils ne purent résister plus longtemps à parler de leur ange, ainsi qu'ils disaient, au vénérable Éone alors évêque d'Arles. L'illustre pontife fut charmé du récit merveilleux qu'ils lui firent.

Amenez-le, ajouta-t-il, je veux converser avec lui et m'édifier de ses saintes paroles. Le lendemain, Firmin instruisit Césaire des souhaits du prélat. Animé de l'esprit de Dieu il se rendit à cette demande. Tous deux, ils se dirigèrent vers la pauvre habitation du premier pasteur. En arrivant dans cette étroite demeure où tout respirait la plus rustique simplicité, Césaire crut voir un de ces sanctuaires bénis qu'habitaient les apôtres de Jésus Christ. Il se précipite devant le saint évêque accourant à lui les bras entr'ouverts.

Saint père, s'écria-t-il, vous avez devant vous, votre plus indigne serviteur.

Mon fils, que Dieu vous accorde ses bénédictions, répondit l'évêque en l'attirant près de lui. Je suis ravi de retrouver en vous un compatriote,¹¹ et de le voir en si bonne garde, ajouta-t-il en se retournant vers le charitable Firmin. J'espère que le séjour dans notre ville détruira les pernicious effets de la maladie.

Je bénis le Seigneur, de m'avoir amené ici auprès d'un père aussi tendre. Vous serez, vénérable père, mon protecteur et mon maître.

Cependant le prélat lui ayant demandé quelques explications sur son nom et son origine, fut au comble de la joie en découvrant l'alliance qui existait entre les parents de Césaire et sa propre famille. Son affection pour le jeune cénobite devint si véhémement qu'il décida secrètement de le fixer pour toujours auprès de lui.

La manifestation de ce désir plongea notre bienheureux dans une indicible mélancolie. Impatient de le posséder, et voulant assurer la réalisation de ses vœux, Éone écrivit en ces termes à l'abbé de Lérins saint Porcaire :

«Vénérable frère en Dieu, saint.

La divine miséricorde qui se plaît à contenter ses plus faibles adorateurs vient d'épandre en mon âme une inestimable consolation. Elle vous a inspiré d'envoyer en ce beau et salubre pays d'Arles un religieux de votre monastère épuisé par la maladie. Ce chaste jeune homme est mon compatriote et mon parent. Oh ! quel ineffable bonheur a produit sur moi la vue d'une modestie et d'une réserve aussi précoces. Ce que le noble Firmin à qui l'a confié votre paternité, (que le Seigneur protège), m'a révélé de ses admirables qualités, m'a suggéré la pensée de le garder. Déjà les ans ont courbé mon front, me voici au terme de ma trop longue carrière. A cet âge avancé, il me serait doux et indispensable d'appuyer mes membres chancelants sur une épaule vigoureuse et amie. Le jeune Césaire sera mon bâton de vieillesse. Laissez-le près de moi qui l'aime déjà comme un père aime son fils. Le Seigneur vous rendra au centuple la perte que vous ferez. Votre sainte solitude se peuplera de nombreux et fervents religieux qui, par leurs moeurs angéliques, combleront le vide laissé par l'absence de mon très cher parent.»

L'abbé de Lérins ne put reculer en face d'une demande aussi obséquieuse adressée par l'un des plus grands pontifes des Galles. Sur-le-champ il répondit :

¹¹ Saint Éone était de Châlons comme saint Césaire

«Porcaire le dernier des cénobites au très heureux et très vénérable Eone, évêque.

Vos éloges bienveillants, sur la vertu de notre bien-aimé frère Césaire, sont un ample contentement pour mon coeur de père. Ces louanges sont justement méritées par une abnégation que les rudes épreuves de la pénitence ont rendue sans exemple. Je glorifie le Seigneur avec vous de ces rares mérites. Sans doute un chagrin poignant m'opresse en faisant entre vos mains l'abandon d'un trésor aussi digne d'envie. Cependant, je vous le cède volontiers, pensant bien qu'il sera pour vous, comme il a été pour moi, un sujet de félicité sans bornes.»

Césaire était enrôlé sous l'antique bannière de la sainte Église d'Arles. Le voila soumis à un nouveau genre de vie. Cette mutation si prompte ne changea rien à sa façon d'agir. Il sut ajouter aux vertus acquises un surcroît de circonspection, dont il avait apprécié le besoin, depuis qu'il vivait au centre d'une populeuse cité. Peu après, saint Eone l'ordonna diacre. Ce titre auguste conférait une importante dignité. L'administration des revenus de l'église, fit donner exclusivement aux diacres, le soin des pauvres et la direction des hospices. De là le nom de diaconies donné dans l'origine à ces utiles établissements. Mais, les fonctions diverses dont ils furent chargés, les sépara en deux camps distincts.

Le service intérieur de l'église devint l'apanage des uns, tandis qu'aux autres fut dévolue l'administration temporelle. Césaire augmenta le nombre des premiers. Leur surveillance s'exerçait sur le maintien de l'ordre et de la décence, et sur l'entretien des vases sacrés et des ornements. Les secours qu'ils distribuaient, la surveillance des objets précieux qui leur étaient confiés, les faisaient appeler l'oeil et la main de l'évêque. En élevant Césaire à ces hautes fonctions, saint Eone voulut lui donner un gage de son amour et témoigner à tous les Arlésiens la confiance qu'il avait en son parent. Il n'eut pas à se repentir de cette marque libérale d'estime et d'affection. Césaire devint le modèle des jeunes clercs auxquels il était associé. Les attributions de sa charge semblaient l'autoriser à enfreindre les lois monastiques. Cependant, il ne les abandonna jamais. Il les suivait ponctuellement avec l'intrépidité des plus austères cénobites. Sa fidélité aux devoirs de clerc était rehaussée par un désir immodéré de la croix, une aveugle obéissance et une charité à toute épreuve, fruits naturels de son attachement inviolable à la règle de Lérins. Il garda même l'habit grossier qu'il avait reçu au monastère. Cet amour persévérant de la solitude, s'accrut encore plus excessif, alors que l'onction sacrée du sacerdoce imprima à Césaire le sceau de la divine sagesse. Lancé, pour ainsi dire, à travers la multitude innombrable de passions humaines qui barrent le passage à l'éternelle vérité, prêtre de Jésus Christ, il raffermir son activité pour contribuer

en sa part au sublime accomplissement de l'injonction : *Allez, enseignez toutes les nations.*

Césaire commençait à peine sa carrière apostolique; saint Eone, qui fondait sur lui les plus grandes espérances, le chargea d'une mission délicate.

Dans l'île de la Camargue, existait une congrégation de cénobites oublieux de leur règle. La mort inattendue de l'abbé augmenta cette propension au relâchement. Les murs silencieux du cloître, ébranlés par les écarts d'une indiscipline naissante, chancelaient déjà; ils s'écroulaient pièce à pièce sous les coups redoublés d'un dérèglement complet, lorsque la prudence de Césaire vint les relever et les soutenir. Les religieux, un moment aveuglés, se remirent humblement à leurs pieux devoirs, subjugués par l'entraînant exemple de leur nouvel abbé. Ce fut saint Eone lui-même qui l'installa.

A l'issue de la liturgie, l'évêque, assis sur le milieu de l'autel, appelait par son nom le supérieur élu.

Me voici, répondit Césaire.

Mon frère en Jésus Christ, poursuivait le pontife, Dieu vous a choisi père et directeur de cette maison, dont il est le protecteur. Si vous acceptez la charge qu'il vous offre, approchez.

Alors Césaire s'avança jusqu'auprès de l'évêque : j'accepte, dit-il, et avec le secours d'en haut, j'espère pouvoir défendre contre toute attaque, le troupeau livré à ma vigilance.

Ainsi soit, répliqua saint Eone. Et lui mettant dans la main gauche la crosse abbatiale : recevez ce bâton comme le signe de votre supériorité. Excitez les forts, soutenez les faibles, animez tous par vos exhortations.

Alors, Césaire conduit par les deux plus anciens religieux, bénissait tous les assistants. Les moines, précédés de l'évêque suivaient leur supérieur jusqu'en la salle du Chapitre. Ils chantaient :

«Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il est venu visiter son peuple pour le racheter.

Il a suscité dans la maison de David, son serviteur, un puissant médiateur de notre salut.

Ainsi qu'il l'avait dit par la bouche des saints qui sont ses prophètes, depuis le commencement des siècles.

Qu'il nous délivrerait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent.

Pour accomplir la promesse faite à nos pères, et nous faire jouir des effets de son alliance sainte.

Pour exécuter le serment par lequel il avait juré à notre père Abraham qu'il se donnerait à nous.

Afin que, délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte.

Dans la sainteté et dans la justice, nous tenant en sa présence tous les jours de notre vie.

Et vous petit enfant, vous serez appelé le prophète du très-haut; car vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer la voie.

Et pour donner connaissance à son peuple du salut qu'il lui apportera, en rémission de ses péchés.

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a fait surgir cet astre brillant de l'Orient;

Pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix (Cantique de Zacharie).

Césaire placé sur le siège abbatial, ayant à sa droite saint Eone prononça ces mémorables paroles :

«Vénérable père en Dieu, et vous tous mes frères chéris en Jésus Christ. Je tremble encore d'épouvante et d'effroi, à la vue des devoirs rigoureux qui me sont imposés. Naguère dans le temple de Dieu vivant, l'altération de ma voix vous a révélé le trouble qui m'agitait. Hélas ! saint Pontife, mon bon père, pourquoi jeter les yeux sur moi ? à regret sans doute, j'ai accepté; mais il me tenait à coeur de vous prouver ma soumission sincère et absolue. Plaise au ciel que vos prévisions ne soient pas trompées. Mes efforts tendront persévéramment au bonheur de cette chère solitude dont vous m'établissez surveillant suprême. Eh ! comment ne pourrai-je pas accomplir cette sainte entreprise, aidé que je serai par l'obéissance de tous ces zélés confrères qui nous entourent. Oh ! oui, mes chers frères en Jésus Christ, mon espérance réside en votre promptitude à exécuter mes ordres, et à suivre les coutumes bénignes de ce monastère; soutenez-moi dans le pénible exercice de mes fonctions redoutables. Je chercherai toujours à vous rendre facile le joug de l'obéissance. Comme toutes les parties de notre être sous la dépendance d'un mobile divin, notre âme, concourent à une merveilleuse harmonie; ainsi nos coeurs et nos esprits, sous l'impulsion d'une ardente charité, porteront leurs pensées, leurs vœux, et leurs actions vers un seul et unique but. Alors, ne faisant plus qu'un coeur et qu'une âme, nous atteindrons sans peine la perfection de la sainteté, et par delà, une éternelle récompense.»

Ce discours où ressortent de si nobles sentiments, produisit une salutaire impression sur les cénobites. Ils ne faillirent pas à l'espoir de leur Abbé. D'heureux symptômes de repentir se manifestèrent. Les éléments divers de la soumission à la discipline reçurent un mouvement nouveau. L'émulation grandissait au bien, à la concorde, à l'action commune.

Le vrai talent d'un supérieur est d'attirer à lui le respect et les sympathies de ceux qu'il dirige son gouvernement paternel doit être secondé par la force du commandement. Quand cette alliance est exquise, ses effets en sont surprenants. La douceur captive les timides et les faibles; tandis que les mauvaises têtes, les esprits altiers et naturellement indépendants se sentent harcelés par l'aiguillon d'une sévérité modérée. Mais, le mérite par excellence d'un chef quelconque est d'exercer une égale justice envers tous. Qu'ils sont tristes les résultats d'une indigne partialité. En quels égarements déplorables sont plongées les âmes d'élite, lorsqu'elles s'aperçoivent des faveurs prodiguées sans raison à des esprits médiocres et bas, mais de haute extraction. Souvent pour un supérieur, la naissance et le nom l'emportent sur le génie et la régularité. Combien de vocations étouffées sous des procédés si iniques !

Césaire avait appris à l'école de Lérins le danger d'une gestion aussi mal entendue. Homme de tête et de résolution, il avait une grande expérience dans le gouvernement, et une modération à l'épreuve des extravagances où jette souvent la plénitude de l'autorité déconcertée par les faiblesses du coeur. Dans un monastère, les regards se croisent à chaque instant. Egaux de par la règle, les religieux s'attribuent les mêmes droits sans distinction aucune. Césaire veilla attentivement à ce que chacun jouit en liberté de l'entière possession de ces privilèges. Cette habile intelligence du pouvoir lui valut en peu de temps le respect et l'amour de tous ses subordonnés.

L'évêque d'Arles, frappé de cette prudence consommée, ne pouvait s'empêcher d'exprimer son contentement et son admiration. «Ô mon Dieu, s'écriait-il, je vous rends grâce d'avoir conduit ici ce saint homme Césaire; vous avez vu mon grand âge plier sous le poids

accablant des affaires de mon périlleux ministère, et vous m'avez envoyé un coopérateur infatigable, toujours prêt à la tâche. Soyez béni, mon Dieu, et daignez parfaire le projet que j'ai conçu.» Ce projet, saint Eone le communiquait ouvertement à son clergé.

«Mes frères, répétait-il souvent à ses prêtres, j'irai bientôt rendre compte à notre commun Juge et Seigneur, des actes de mon administration. Les infirmités inséparables de la vieillesse emportent peu à peu les derniers restes d'une trop longue vie. Ah ! qu'il me serait doux en abandonnant cette vallée de larmes, de voir ce trône épiscopal occupé par celui que j'ai choisi, si vos suffrages mettaient le comble à mes désirs. C'est la dernière faveur que je réclame de votre obéissance. Comme moi, vous vous réjouissez des bénédictions que la sainteté et la dextérité de mon parent Césaire ont attirées sur le monastère qu'il gouverne. Eh ! qui est plus capable d'être promu à l'importante dignité d'évêque ? ...»

L'histoire est presque muette, sur les actions particulières dont s'honora notre Saint, au gouvernement du monastère. L'éloge succinct qu'elle en fait, suffit assez pour environner d'une éclatante gloire son humble vie d'abbé. Le travail et la prière ne le trouvèrent jamais en retard et indifférent, alors que la vie des religieux se partageait entre la culture des terres et le chant des psaumes.

Mais pour mieux asseoir les fondements de la perfection, il composa la règle suivante :¹²

Au nom de Jésus Christ commence la règle que l'on doit observer dans le monastère.

I. D'abord, si quelqu'un se convertit et se présente comme postulant, il ne sera reçu qu'à la condition de persévérer jusqu'à la mort. Avant de se dépouiller des habits laïques, il vendra ses biens, comme l'ordonne le Seigneur en disant : Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donnes en le prix aux pauvres, viens et suis moi.»

S'il ne veut pas vendre, qu'il fasse une donation ou à ses parents, ou au monastère; en un mot qu'il soit libre, et n'ait rien en propre. Si ses parents vivent et qu'il ne le puisse aussitôt, au moins le fera-t-il à leur mort. Ce qu'il apportera avec lui, il le livrera à l'abbé.

II. Tout sera commun entre vous.

III. Personne n'aura de cellule particulière, ou quelque armoire fermant à clef; tous habiteront dans le même appartement.

IV. On ne jurera pas, car le Seigneur a dit : *Ne jurez pas; dites oui, oui; non, non.*

V. Qui mentira, sera légitimement puni; parce que : la bouche qui ment, tue l'âme : et tu perdras ceux qui diront le mensonge.

VI. Ne maudissez pas; il est écrit : *ceux qui maudiront, n'entreront pas dans le royaume de Dieu.*

VII. Ils accompliront la tâche qui leur sera imposée, et non celle qui leur plairait davantage.

VIII. Pendant la psalmodie, que personne ne parle.

IX. A table, on observera aussi le silence; quelqu'un lira un livre. Ainsi, pendant que le corps reprendra des forces, l'âme se nourrira de la parole de Dieu : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout verbe de Dieu.* La terre sans pluie, la chair sans nourriture, telle est l'âme sans la parole divine.

X. Aucun cénobite ne tiendra un enfant sur les fonds baptismaux.

XI. Les femmes n'entreront jamais dans le monastère. Celui qui se trouvera éloigné lorsque le signal sera donné, reviendra aussitôt. S'il arrive tard il recevra un petit coup de férule sur la main. Et si l'Abbé, ou un autre chef ou vieillard le réprimande, qu'il ne cherche pas à se disculper.

XII. N'ayez point de disputes. Ainsi parle l'Apôtre : *Un serviteur de Dieu ne doit jamais discuter, mais conserver la mansuétude.*

XIII. Que personne cependant n'ose châtier celui qui s'est mis en colère. Lui seul, persuadé de sa faute, doit en demander pardon, accomplissant l'injonction divine : *Pardonnez, il vous sera pardonné. Si vous ne le faites pas, le père céleste ne remettra pas vos péchés. La colère de l'homme n'attire pas la justice de Dieu. Si tu présentes ton offrande à l'autel, et que tu te souviennes de la haine de ton frère, va auparavant te réconcilier avec lui : et alors revenant donne ton présent.* Sois certain que tandis que tu seras en colère contre un autre, ta prière ne sera pas reçue. Remplissez la volonté de Dieu : *Ma paix, je vous la donne, ma paix, je vous la transmets. En ceci tous les hommes connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous chérissez mutuellement.* Saint Jean ajoute encore : *Qui hait son frère, est dans les ténèbres, et marche dans*

¹² Cette règle a été publiée par saint Tétrade, abbé, neveu de saint Césaire, qui affirme l'avoir écrite sous la dictée même du bienheureux archevêque

les ténèbres. *Qui hait son frère est homicide. Dieu est amour; qui reste dans l'amour, Dieu demeure en lui.* Nous donc

» qui ordonnons d'aimer nos ennemis, et de leur faire du bien, de quel front oserions-nous haïr nos frères ?

XIV. Dès le matin jusqu'à tierce, on lira; après tierce chacun exécutera les oeuvres commandées.

XV. Personne n'enverra, ni recevra rien et surtout des lettres, sans la permission de l'abbé.

XVI. La nourriture et les vêtements, l'abbé les distribuera. Comme il est prescrit de ne pas posséder, ainsi il convient que tous reçoivent ce qui est nécessaire, des mains du saint Abbé.

XVII. Les infirmes seront traités avec soin, pour qu'ils jouissent au plutôt de la santé.

XVIII. Exécutez tout ouvrage avec bonne volonté; pour suivre ce précepte : *Volontiers je vous sacrifierai.* Grande sera la récompense de celui-là.

XIX. *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car pénible et rude est le chemin qui conduit à la vie, et large et spacieux celui qui mène à la mort.* Si vous combattiez contre une nation ne vous efforcerez-vous pas de vaincre ? Que ne ferez-vous pas dans la lutte spirituelle pour éviter les coups des ennemis de votre âme. Tant de vices, tant d'adversaires; combattez comme les soldats du Christ, afin de régner dans les cieux avec lui qui a dit : *Si quelqu'un porte sa croix et me suit; si quelqu'un abandonne son père, sa mère, sa soeur, ses fils et ses biens, il recevra le centuple et obtiendra la vie éternelle.* Exercez-vous à cette guerre; surpassez-vous en humilité, en charité, en patience, en vigilance dans le service de Dieu, en douceur, en componction. Le Seigneur et ses anges se réjouiront de votre sainte conversation. L'antique serpent sera confondu. Vous pourrez vous écrier : *J'ai marché dans la voie de vos commandements. Voyez, frères, comment vous vous conduisez. Ne soyez pas imprudents, mais sages. Remplissez-vous du saint Esprit, vous parlant à vous-mêmes dans les psaumes, dans les hymnes et les cantiques spirituels; chantant et psalmodiant dans vos coeurs, humblement soumis à la crainte du Christ.*

XX. Du mois d'octobre à Pâques, on récitera deux nocturnes, et on entendra trois liturgies. Dans l'intervalle des liturgies, un frère lira trois pages et vous méditez.

XXI. Dites l'antienne, le répons et une autre antienne selon l'ordre du psautier. Après on récitera matines, commençant par cet invitoire : *Je t'exalterai mon Seigneur et mon roi;* poursuivant comme il est marqué dans l'antiphonaire. Le dimanche on assistera à six liturgies. Puis, on dira matines avec les psaumes : *exaltabo te Deus metts et rex meus.* – Confitemini, – Cantemus Domino – *Lauda anima mea Dominum,* puis, après la bénédiction : *Laudate Dominum de coelis.* – *Te Deum laudamus, Gloria in excelsis Deo.*

XXII. Depuis le saint jour de Pâques jusqu'au mois de Septembre, on jeûnera le mercredi et le vendredi. Deux semaines avant le carême, le jeûne sera quotidien, excepté le dimanche, à cause de la résurrection du Seigneur. Qui jeûne le dimanche, pêche. Depuis la Noël jusqu'aux deux semaines qui précèdent le carême, on jeûnera le lundi, le mercredi et le vendredi. Ensuite après Pâques, ce sera tous les jours.

XXIII. Celui qui aura été excommunié pour quelque faute, sera renfermé dans une cellule, là il lira avec un vieillard, jusqu'à ce qu'il reçoive son pardon.

XXIV. Ceux qui se portent bien ne mangeront point de viandes recherchées. Mais, aux malades on leur servira tout ce qui sera nécessaire.

XXV. Le samedi, le dimanche et les jours de fêtes, on chantera douze psaumes, trois antiennes et trois leçons, l'une des prophètes, l'autre de l'apôtre et la troisième de l'évangile.

Cette règle, dont les principes sont extraits du fameux directoire de Cassien, observée sans restriction, ne pouvait que donner les plus heureux résultats. Saint Césaire le redisait souvent à ses compagnons : «Mes frères, voulez-vous attirer sur vous les bénédictions célestes et marcher sûrement à la gloire éternelle, exécutez ponctuellement les prescriptions de nos saints règlements. Voyez votre vocation, dit le bienheureux Apôtre, dans sa première épître aux Corinthiens. Nous aussi, mes très chers, examinons-la. Que sert-il de vivre en ce lieu, si tels nous sommes ici, que nous étions dans le siècle ? Car, si nous y réfléchissons bien, non seulement cette solitude, mais notre nombreuse association nous pousse à la perfection. Autant il est essentiel et digne au sein d'une société d'agir avec sagesse, pour donner bon exemple et exciter à la vertu; autant est-il pernicieux et détestable de vivre négligemment, trompant ainsi ses semblables en dépravant leurs âmes. La nature humaine est infiniment plus prompte à imiter le mal que le bien.

Eh ! certes, Dieu n'a-t-il pas affirmé que l'homme créé pour vivre avec d'autres hommes intelligents, sages et raisonnables comme lui, doit s'efforcer de régler ses actions sur sa raison,

sa sagesse et son intelligence ? Tout d'abord, guérissons notre âme des passions qui la tourmentent. Exercer le corps à de saints travaux, le réduire en servitude par des jeûnes, par des mortifications, c'est très bien; mais c'est condamnable, si en nous les vices abondent. Imaginez un magnifique palais, aux murailles peintes et reluisantes des plus; brillantes couleurs, intérieurement rempli de serpents et d'animaux immondes. Qu'importe, de torturer ton corps; si ton coeur n'y gagne pas ? Trop dure et trop pénible est la condition de celui qui s'applique à un travail difficile et qui n'en retire aucun fruit. Jeûner, veiller, sans corriger ses moeurs, c'est cultiver les bords d'une vigne et laisser croître au milieu les ronces et les épines.

Reconnaissez donc, mes très-chers, que pour conquérir le salut éternel, l'abstinence du corps ne suffit pas; il faut encore que l'âme s'abstienne d'obéir à ses mauvais penchants. Que sert-il d'avoir le corps chaste, si au fond, la colère, l'orgueil, la calomnie, le mensonge résident et dominant. Là est le mal. – Notre vie toute entière doit être consacrée à le détruire.

Eh ! direz-vous, qui pourra se flatter d'obtenir plein succès. Et puis, n'est-ce pas douloureux de guerroyer ainsi ? – Je le sais, mes bons amis, c'est un combat long et fâcheux. Mais, répondez; pourquoi sommes-nous ici ? Est-ce pour le repos, pour la sécurité; non, c'est pour combattre avec courage jusqu'à la mort, c'est pour livrer bataille à nos vices. Voilà nos ennemis, dont parle l'Écriture : *Prenez garde de ne jamais pactiser avec eux.*

Un soin vigilant nous est indispensable, frères, car ce conflit est incessant; cet adversaire est sans pitié. Nous pouvons le vaincre. Mais vivre en amitié avec lui ? Jamais. Ainsi, tel est notre labeur. Obéissons servilement à la volonté de nos supérieurs; détruisons la méchanceté de notre coeur, brisons le glaive de notre langue, de sorte que non seulement nous n'injurions personne, mais encore que nous arrêtons la médisance d'autrui. Cherchons spécialement! pratiquer l'humilité, ne désirant ni honneurs, ni dignités. Noire unique consolation doit exister en Dieu et non dans les créatures et les jouissances passagères de ce monde frivole.

Ah ! quel bonheur de vivre en cet heureux état, servant de modèle aux autres ! *Mon fils*, dit l'auteur des proverbes, si tu es sage, *il y aura profit pour toi et pour ton prochain.*

Bienheureuse est l'âme dont l'humilité confond l'orgueil d'autrui, dont la patience éteint la colère, dont l'obéissance objurque tacitement la paresse. Bienheureuse est l'âme qui par sa ferveur excite l'inertie, et éclaire le trouble d'un coeur aveugle et passionné.

Mais, ô malheur des malheurs ! Il en est qui se laissent surprendre par l'esprit de perdition. Vivants encore, ils sont dévorés par ce lion rugissant, qui d'après l'apôtre saint Pierre, *tournoie sans cesse auprès de nous, pour saisir sa proie.*

Combattons-le vigoureusement ce terrible ennemi, forçons le à la retraite. Croyez que la grâce divine vous aidera, si vous commencez bravement l'assaut.

Ne regardez jamais en arrière, allez toujours en avant. Ainsi faisant dès ici-bas, vous serez récompensés de vos efforts. Le Seigneur vous remplira de ces consolations intérieures qu'il n'accorde qu'à ceux qui se montrent courageux à son service. Voyez-vous cette patrie resplendissante de beauté, où la majesté suprême réside et inonde de ses rayons éclatants les élus qui l'entourent ! Les anges l'adorent en tremblant, ils vivent de la vie de Dieu. Ineffable bonheur qui nous est réservé, si sur cette terre nous le servons en fidèles et dévoués disciples.

Les exhortations du sage Abbé affermirent les bonnes dispositions des habitants de ce désert. Mutuellement ils s'excitaient à la perfection, ils se défiaient même les uns les autres par l'exercice des plus sublimes vertus.

Aussi, pendant les trois années de la juridiction abbatiale de saint Césaire, le monastère était journellement encombré par une foule prodigieuse d'Arlésiens. Ils accouraient désirant s'édifier de la régularité des solitaires, mais plus encore pour goûter la conversation enchanteresse de leur vertueux directeur.

Un jour, cette foule de curieux devint plus compacte et plus ardente. A la voir se jeter comme un torrent vers les portes du monastère, on pouvait penser qu'un grand événement s'accomplissait. Prêtres, patriciens et peuple envahissaient les avenues. L'église, le cloître, les jardins retentissaient du cri unanime : où est notre évêque ? Et cependant aucune voix ne répondait. La multitude agitée parcourait en vain toutes les parties du monastère. Un arlésien arrive épuisé par une course rapide. A peine il lui est possible d'annoncer l'heureuse nouvelle, tant sa joie est grande. Venez tous, crie-t-il, venez. Et tous se précipitent sur ses pas; ils traversent le Rhône, la ville et les Aliscamps. Au milieu des sépulcres s'était caché Césaire, élu la veille évêque d'Arles. Oh ! quel contraste frappant. L'expression de la plus vive satisfaction est peinte sur le visage des assistants, tandis qu'une affliction profonde a bouleversé les traits ordinairement calmes de notre saint. Son humilité eut beau produire les raisonnements les plus convaincants pour prouver son indignité, force lui fut de suivre jusqu'en la maison épiscopale ce peuple qui l'appelait son père et son pasteur.

CHAPITRE QUATRIÈME

(502-330)

Césaire est sacré évêque d'Arles. – Les commencements de son épiscopat. Il est accusé de trahison, exilé. – Ses prédications. – Siège d'Arles par les Franks. – Imprudence d'un clerc qui faillit coûter la vie au saint évêque. – Sa charité envers les prisonniers. – De nouveau accusé auprès de Theodoric, il est conduit en criminel à Ravenne. Miracles. – Honneurs qu'on lui rend à Rome. – Conciles. – Fondation du monastère des religieuses.

Ainsi s'accomplissait la dernière volonté du pontife défunt. D'un accord unanime toutes les voix se portèrent sur Césaire qu'il avait désigné lui-même. Qu'il dut tressaillir d'allégresse ce bienheureux pasteur en voyant du haut des demeures éternelles ce concours spontané de fidèles, venant saluer de leurs acclamations enthousiastes son successeur tant désiré par lui. Déjà le bruit de cette élection s'était répandu dans les villes voisines. Les évêques suffragants accoururent à Arles suivis d'un nombreux cortège de leurs diocésains. Au jour marqué pour l'intronisation, la vieille cité romaine prit un joyeux caractère de fête. La vaste enceinte de la place et du portique de la basilique Saint-Etienne, regorgeait de fidèles. De fraîches guirlandes de fleurs suspendues aux faîtes du saint temple se balançaient légèrement au-dessus de ces flots vivants et mobiles. Soudain un respectueux silence succède aux bruyantes ondulations de la multitude. La porte de l'habitation épiscopale s'est ouverte. Un clerc sort, tenant entre ses mains le signe de notre rédemption. D'autres clercs le suivent, chantant les louanges du Seigneur.

Sept diacres portent les livres des évangiles, et sept autres des reliques des saints. Puis marchent douze prêtres revêtus de chasubles.

Un vivat retentissant s'élançait et fait résonner les voûtes sacrées jusque dans leur profondeur. Césaire avait paru. Mille fois encore fut répété le cri de vive notre père. Lorsqu'enfin le nouveau pontife parvint à la plus haute marche du parvis, il se retourna vers le peuple. Alors se fit un silence plus imposant. Elevant sa voix émue, les bras et les yeux tournés vers le ciel : «Mon Dieu, s'écria-t-il, bénissez ce troupeau, qu'il vous soit toujours fidèle ...!»

Les derniers mots de cette paternelle bénédiction furent étouffés dans un *Amen* immense les clercs chantèrent le psaume où David publie la vie du Juste : «Heureux l'homme qui n'a point pris part au conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pêcheurs et qui ne s'est point assis sur la chaire de pestilence. Mais qui met toute sa volonté dans la loi du Seigneur, et qui jour et nuit la médite. Il sera comme un arbre planté près le courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps. Et sa feuille ne tombera point, et toutes ses entreprises prospéreront. Il n'en n'est pas ainsi des impies, il n'en n'est pas ainsi; ils sont comme la poussière que le vent soulève de la face de la terre. C'est pourquoi les impies ne ressusciteront pas pour la gloire, au jour du jugement; et les pêcheurs seront rejetés du conseil des justes. Le Seigneur connaît la voie des justes; et celle des impies périra.»

Ce cantique achevé, le plus ancien des évêques célébra le saint sacrifice. Cependant Césaire était humblement prosterné; des larmes ruisselaient de ses yeux attendris.

L'évêque consécrateur lui donna d'abord la crosse épiscopale, puis plaça sur sa tête le livre des évangiles en disant : «Que Dieu vous bénisse, au nom du Père, et du Fils et du saint Esprit.» Les évêques présents imposèrent à leur tour les mains, en reproduisant la même invocation. Puis, ils le menèrent vers le siège épiscopal placé au centre de l'abside, en face de l'autel. Les prêtres et les clercs formèrent autour de lui une double couronne. Alors Césaire s'écria d'un accent inspiré : «Mes chers frères en Jésus Christ, c'est contre ma volonté que je me trouve placé sur ce siège sublime. Dieu qui connaît les secrètes de pensées de nos coeurs, a vu les émotions violentes suscitées en moi par votre décision inattendue. Oh ! pourquoi m'arracher de force à mon aimable solitude ? Là, je vivais paisiblement à l'abri des inquiétudes terrestres, guerroyant silencieusement contre mes passions personnelles. Désormais, ce n'est pas sur moi seul, mais sur vous tous que s'étendra ma vigilance. Que Dieu daigne venir en aide à ma faiblesse extrême. Priez pour que ce souverain pasteur, m'éclaire de sa divine sagesse. Les sentiers de la grâce que je dois vous montrer sont difficiles à aplanir. Seigneur tout-puissant qui savez mon ignorance, protégez-moi; soyez mon plus ferme appui. Rendez-moi digne de la terrible mission que vous m'imposez. Ô bons Arlésiens, mes enfants chéris, puisais-je faire votre bonheur pour cette vie et pour l'autre.»

Les clercs se remirent en marche. Au passage de l'évêque, les mêmes expansions d'allégresse retentirent. Les habitants d'Arles se réjouissaient, parce qu'il leur semblait qu'une ère glorieuse s'ouvrait à leurs désirs, tant ils étaient convaincus des améliorations salutaires

qu'opérerait leur nouveau pasteur. Ces réformes étaient indispensables. Pendant les dernières années de sa vie, saint Eone infirme et sans vigueur n'avait pu retenir avec assez de sûreté les rênes de son gouvernement. Les abus s'étaient introduits peu à peu. Saint Césaire sentit qu'il fallait les réprimer; mais lentement, crainte d'effaroucher certains esprits ardents, et entraîner ainsi à leur perte les faibles qui les suivent. Pour faire rentrer dans le giron de la discipline, les clercs égarés, il leur enjoignit de réciter chaque jour à la basilique Saint-Etienne l'office divin. Cette coutume favorisait aussi la piété des laïques oisifs, et pour les exciter davantage au zèle de la maison de Dieu, il rédigea un psautier grec et latin, dont ils chantaient quelques cantiques matin et soir. Une autre considération grave lui inspira cette décision. Quelques hommes méprisant le respect dû au sanctuaire, venaient troubler la majesté des cérémonies par leur promenade inconvenante et leur bavardage indécent. Il voulut remédier à cette vicieuse habitude. Des diacres furent chargés de veiller au bon ordre et au silence; c'est aussi à ces mêmes ministres qu'il confia le soin du temporel de l'église. Alors, sans préoccupation des intérêts pécuniaires, il pouvait se livrer en liberté aux travaux de l'apostolat.

Voici quel était son règlement de vie.

Saint Césaire se levait de grand matin. Alors quiconque voulait le voir était reçu; il écoutait les plaintes, accommodait les différends, faisait l'office de juge de paix. Il se rendait ensuite à l'église, célébrait la sainte liturgie, prêchait, enseignait quelquefois plusieurs heures de suite. Rentré chez lui, il prenait son repas, pendant lequel on lui faisait une lecture pieuse, ou bien il dictait, et souvent le peuple entrait librement et venait écouter. Il travaillait aussi de ses mains tantôt filant pour les pauvres, tantôt cultivant les champs de son église. Ainsi s'écoulait sa journée, au milieu du peuple, dans des occupations graves, utiles, d'un intérêt public qui avaient à chaque heure quelque résultat.

Tout d'abord, sa passion pour les indigents se mit à l'oeuvre. Un hôpital destiné aux pauvres malades manquait dans Arles. Il le créa, et soit de ses propres revenus, soit des aumônes des riches habitants, il l'établit sur des bases si larges et si solides, qu'on y entretenait jusqu'à cinquante et soixante infirmes. Les hommes et les femmes y avaient des salles distinctes. Des serviteurs pieux et dévoués, travaillant non en vue d'une récompense périssable, mais excités par le gain d'une immortelle gloire, leur prodiguaient les soins les plus intelligents.

Tel fut le premier établissement de bienfaisance fondé par saint Césaire. La calomnie arrêta l'élan de son amour pour son troupeau.

En l'année 506, Clovis posait en conquérant les bornes de son vaste royaume. Alaric roi des Visigoths, s'effraya des succès prospères des Francs saliens et se prépara à leur couper la marche.

Lécuman, secrétaire de Césaire, homme perfide et méchant, suivit à son égard l'infâme trahison de Judas envers son divin maître. Aimé du venin de la délation, il révèle à ce roi une prétendue conspiration tramée par saint Césaire, contre sa puissance dans les Gaules. Il lui insinue même que son évêque entretient des relations secrètes avec Clovis. Trompé par la jalousie, Alaric accepte ces faux rapports et les croit véritables. Dans un accès de colère, il signe un arrêt de bannissement. *Qu'on exile ce Césaire, s'écrie-t-il, puisqu'il travaille ainsi à renverser notre droit.* Avant d'abandonner son diocèse, Césaire exhorta les principaux membres de son clergé à résister à l'invasion de l'indiscipline et du désordre.

«Priez Dieu, de me faire supporter patiemment les douloureuses épreuves d'un exil injuste. La vérité écrasera un jour la calomnie.» Plein de confiance en Dieu, il s'achemina vers Bordeaux, lieu désigné pour l'expiation d'un forfait qu'il n'avait pas commis. A peine y était-il arrivé, que son innocence brilla de toute sa pureté. Dieu se servirait-il d'un coupable pour accomplir des miracles ?

Un violent incendie développé par un vent impétueux, se déclare dans un quartier de la cité. Déjà les flammes ont envahi plusieurs maisons à la fois. Les habitants s'animent à les éteindre; mais elles menacent de s'étendre encore davantage; ils savent la sainteté de l'illustre exilé qu'ils ont accueilli dans leurs murs. Ils volent implorer sa médiation. Césaire se rend à leurs supplications. Plein d'une ardente et vive foi, il court devant le nuage brûlant qui s'avance terrible. Il se prosterne en prières, et le feu s'engloutit dans la terre et disparaît. Ce miraculeux événement excita la plus grande admiration. Césaire sut en tirer un utile profit pour ramener au bercail les brebis égarées; à sa voix éloquente, un grand nombre d'endurcis retournèrent à la pratique de la loi sainte.

«Mes frères, s'écriait-il souvent, n'oubliez pas que vous devez obéir et demeurer fidèles au prince qui vous gouverne. Dieu l'a placé sur le trône pour sauvegarder vos biens et vos personnes.

Sous ce rapport, soyez soumis à toutes ses ordonnances, mais rappelez-vous que la teneur de ses prescriptions ne peut atteindre la liberté de votre conscience. N'hésitez pas à combattre la malignité de l'hérésie arienne que professe cet infortuné monarque.»

L'exil ne dura pas longtemps. Après trois mois, le délateur de Césaire fut reconnu calomniateur. Alaric irrité d'avoir commis une telle injustice le condamne sur-le-champ à être lapidé. Le peuple a déjà les pierres en main. Le saint évêque à cette nouvelle va demander au roi la grâce de son ennemi, et la volonté du prince, fléchit à la prière de l'homme de Dieu. Divine charité, quêtes inspirations sont sublimes !

Le retour de saint Césaire dans sa ville épiscopale fut un vrai triomphe; à plus de dix mille des murs, les bons artésiens se sont précipités à sa rencontre, tous portent des croix et des cierges allumés. Dieu se plaît à confondre la calomnie par la vertu de ses serviteurs outragés et par l'éclat de leurs oeuvres admirables. Une longue sécheresse retenait l'essor des fruits de la terre. Les arlésiens s'effrayaient avec raison de cette aridité calamiteuse. Le jour même de l'arrivée de Césaire, les cieux rompent leur voile, une pluie abondante et vivifiante s'en échappe, ce bienfait inespéré est attribué à ses prières. Quels remerciements au seigneur ! quelles acclamations ! quelle joie !

Ce jour-là même vers le soir, tandis que Césaire entrait dans l'église pour y donner la bénédiction, une femme épileptique est surprise d'un tremblement convulsif; elle pousse un cri perçant et tombe comme une masse. De sa bouche contractée sort une écume blanchâtre, ses vociférations redoublent. Les assistants se remuent autour d'elle, la saisissent et l'amènent auprès de l'évêque. Celui-ci lui pose les mains sur la tête, lui oint les sens avec de l'huile sainte. Peu à peu les mouvements s'apaisent, la face devient calme et sereine; depuis disparurent les accès; l'infortunée en fut délivrée pour jamais.

Le 16 septembre de la même année, saint Césaire présida le concile d'Agde. Depuis qu'Alaric gouvernait la Gaule Narbonnaise, l'arianisme dont il était un des plus fervents adeptes, y avait fait progrès. La discipline ecclésiastique s'était ressentie du contact désordonné de l'hérésie, les évêques de cette province crurent qu'un concile était la plus sûre barrière à opposer aux flots toujours croissants de l'erreur. Ils demandèrent au roi l'autorisation de s'assembler; il l'accorda craignant qu'un refus ne soulevât l'indignation des catholiques.

Le concile, composé de trente-cinq évêques, y compris les députés, de dix absents, s'ouvrit dans l'église de saint André. D'abord, se firent les prières pour le roi qu'on nomme un prince très pieux, tout arien qu'il était, par une expression de pur style. On lut alors les anciens canons et l'on en dressa quarante-sept dont voici les principaux :

1° Si un évêque excommunait un innocent, il est tenu d'enlever l'excommunication sur la requête des évêques de la province. S'il refuse, ceux-ci l'ôteront et en appelleront au prochain concile (canon III).

2° L'évêque ne doit pas préférer pour les dignités ecclésiastiques les jeunes clercs aux anciens (c. XXIII).

3° Il est ordonné expressément à tous les laïques d'assister le dimanche à la liturgie entière et de n'en sortir qu'après la bénédiction de l'évêque (XLVII).

C'est au président du concile, saint Césaire, qu'est dû ce dernier canon.

La pernicieuse coutume de sortir avant la fin de la liturgie était presque dégénérée en usage dans l'église d'Arles. Souvent le saint évêque, avait protesté contre ce scandale. Il ordonnait même de fermer les portes pour contraindre ainsi les fidèles à l'assistance entière des offices.

«Si vous réfléchissiez un moment, mes très chers frères, leur disait-il, si vous daigniez considérer de quelle douloureuse amertume mon coeur est pénétré, en vous voyant quitter l'église et ne pas attendre que la liturgie soit totalement achevée, je crois que vous auriez compassion de moi et de vous-mêmes; il suffit de savoir ce qui se passe dans l'église, quand on y célèbre les saints mystères, pour juger de l'énormité du mal que font ceux qui, sans une grave nécessité, sortent de l'église, avant que la liturgie soit finie. Si vous avez donc bonne volonté de délivrer mon âme de l'angoisse, et de vous purifier de ce péché, ne méprisez pas, je vous en supplie, ma pressante prière. Rappelez-vous et craignez ce qu'a dit le Seigneur en parlant des prêtres : *Celui qui vous écoute m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise* (Luc 10,16). Il suit de là que, ne pas craindre de sortir de l'église avant la fin de la liturgie, c'est se rendre coupable d'un double péché : 1° en ce qu'on abandonne les saints mystères; 2° en ce que l'on contriste et que l'on ne tient pas compte de son évêque qui s'intéresse pour nous. Si, tant méprisable que je suis, je vous priais de me faire un ouvrage pénible et laborieux, je suis persuadé que votre charité l'accomplirait volontiers. Je ne vous demande point d'ouvrages terrestres, mes frères, mais une oeuvre du ciel; je ne vous en demande pas d'ouvrages temporels, mais ce que je sais être

avantageux à votre âme pour l'éternité. Je ne cherche pas quelques profits passagers; je vous invite à amasser des trésors éternels, à quels dangers ne s'exposeraient donc pas ceux qui désobéiraient à mes exhortations. Ce qui m'afflige vraiment, mes très chers frères, ce n'est pas que vous me causiez une perte temporelle en sortant de l'église; ma douleur c'est de voir que vous, que je voudrais rendre parfaits, vous offensiez Dieu aussi grièvement.

Nous vous prions donc, nous vous conjurons instamment, puisque tels que nous sommes, c'est-à-dire bien indignes assurément, nous sommes néanmoins les imitateurs du Seigneur, nous vous prions, dis-je, de considérer, que lorsque vous êtes assemblés dans l'église, ce n'est pas à un festin terrestre que nous vous invitons, ni à un banquet où l'on ne servirait que la nourriture ordinaire des hommes; mais à un banquet spirituel et céleste, dans lequel on vous offre le pain des anges; n'ayez donc point de dégoût, ne méprisez pas ce banquet de votre Maître, afin qu'il ne vous rejette pas avec mépris de la félicité de son royaume. Ne craindriez-vous pas ce jugement évangélique prononcé par le Seigneur contre les invités des noces qui ne s'y rendirent pas ? Il les jugea indignes de son festin, et ordonna d'en convier d'autres. Craignons qu'il prononce contre nous le même jugement et afin de l'éviter, ayons patience une heure ou deux, je vous en supplie de nouveau, pendant que l'on consacre les dons célestes et que l'on sert à cette table spirituelle la divine nourriture de vos âmes. Et puisqu'on ne donne la bénédiction qu'après l'oraison dominicale, bénédiction non d'un homme, mais de Dieu même, quoique donnée par un homme, recevez comme une rosée salubre, avec un cœur pénétré de piété et de reconnaissance, afin que selon la promesse du Seigneur, elle devienne en vous une fontaine d'eau qui rejaillisse jusqu'à la vie éternelle.

Je sais qu'il y a plus d'une raison qui empêche de rester longtemps dans l'église; les uns ont des infirmités corporelles; les affaires publiques et pressantes attirent les autres. Combien pendant ce temps là font leur négoce, où se querellent dans les places publiques, ou même jusque dans les vestibules des églises? Combien d'hommes et de femmes, et même plusieurs ecclésiastiques se tiennent sous les porches, dans les sacristies, où ils s'amuse à tenir des propos inutiles, calomnieux et médisants ? Quel profit ces gens là peuvent ils retirer des saintes écritures, dont ils n'entendent pas seulement la lecture ?

Ne serait-ce pas d'eux qu'il est écrit : «comme l'aspic qui se rend sourd et se bouche les oreilles, afin de ne point entendre la voix qui l'enchanterait !» (Ps 57,5)

Vous, mes frères à qui Dieu a daigné inspirer sa crainte et son amour, et qui venez à l'église pénétrés de piété et de respect, reprenez souvent ceux qui, jusqu'ici, n'ont pas eu la bonne volonté, ou peut-être le loisir d'y venir; avertissez-les, conseillez-leur, pour leur salut, de craindre que les embarras de ce monde ne les rendent malheureux. Nous ne leur disons pas de négliger, de n'être pas attentifs à se procurer l'habit et la vie, c'est un devoir; nous les prions seulement de ne pas sortir de l'église, d'y rester une heure ou deux pendant qu'on y fait les lectures et qu'on y célèbre les divins mystères, et qu'ils fassent au moins pour leurs âmes, ce qu'ils font pour leurs corps.»¹³

Par des remontrances aussi tendres, il parvint à ranimer le zèle des indifférents et des paresseux.

Les Francs poursuivaient leur marche victorieuse. La bataille de Vouillé brisant la puissance des Visigoths avait rendu indécis leurs droits de possession sur les provinces en de ça des Pyrénées. Mais un renfort puissant leur arrive. Théodoric roi d'Italie apprend leur défaite. Aussitôt, il vole vers les Visigoths, avec une armée formidable. Ibhas l'un de ses plus habiles capitaines est chargé du commandement; il se précipite avec fureur aux portes d'Arles, assiégé par les Francs et les Burgondes.

Un clerc se signala par un acte téméraire qui faillit coûter la vie à saint Césaire son parent.

Pendant la nuit, il se laissa glisser par une corde du haut des remparts. Aux premières lueurs du jour, il se rendit au camp des ennemis et leur décrivit exactement l'état de la place. Ce clerc agissait-il par étourderie ou par méchanceté, c'est ce qu'on n'a jamais pu apprécier. Quoiqu'il en soit, son évasion nocturne et sa parenté avec l'évêque, suffisaient pour le faire soupçonner d'agir par les ordres de son supérieur. Aussi quand la nouvelle s'en répandit dans Arles, une émeute violente s'éleva contre lui. Les juifs surtout, ses adversaires acharnés, parcoururent les rues, l'accusant d'avoir envoyé son clerc aux ennemis pour leur livrer la ville. Le peuple, toujours prompt à accepter la calomnie entoura la maison épiscopale. Césaire fut ignominieusement traîné et enfermé dans une prison pour être jeté dans le Rhône, la nuit suivante.

¹³ selon 4 de saint Césaire.

Mais, les Visigoths se contentèrent de le tenir sous bonne garde et avec une espèce de mystère; de sorte que les catholiques ignorant s'il était mort ou vivant, n'osaient plus rien entreprendre. Les juifs qui avaient crié le plus fort à la trahison, furent bientôt châtiés d'une façon cruelle. Un d'eux lança aux assiégeants par-dessus les murailles une lettre attachée à une pierre. Il les engageait à dresser leurs échelles contre la partie des bastions dont ses coreligionnaires avaient la garde. «Tous les juifs, affirmait-il, sont disposés à vous livrer la ville, pourvu que vous ne touchiez ni à leur vie, ni à leurs biens.»

Le lendemain le bruit de l'arrivée de Théodoric, répand l'épouvante parmi les assiégeants. Ils lèvent le siège à la hâte, les assiégés en descendant des murs pour les poursuivre, trouvent la lettre du traître. Elle est remise aux juges qui en font lecture publique. Le peuple saisi d'indignation, en condamne l'auteur à la peine capitale. Mais l'intervention charitable de l'évêque l'arrache à un trépas certain.

Arles avait considérablement souffert pendant ce siège, les fortifications étaient ruinées sur plusieurs points, les églises situées hors la ville avaient été abattues. Dans les champs Elysées, saint Césaire avait construit un monastère de filles, il fut rasé de fond en comble. Voici comment il rappelait lui-même ce temps effroyable.

« ... C'est à vous amateurs idolâtres du monde, que la vérité adresse la parole. Qu'est devenu ce que vous chérissiez si passionnément, ce que vous n'auriez pas voulu abandonner ? Que sont devenus vos campagnes et vos châteaux si magnifiques et si brillants ? Ne croyez pas encore une fois, que je dise cela pour vous insulter; je le dis les larmes aux yeux. On serait touché, on serait attendri en écoutant seulement raconter les malheurs, que nous venons d'éprouver réellement. Qui pourrait donc refuser sa compassion, qui pourrait retenir ses larmes, en voyant de ses yeux, comme nous, les renversements et les malheurs que le siège de notre ville nous a causés; et l'affliction, l'angoisse, le serrement de coeur que la mortalité nous cause présentement ?

A peine en trouve-t-on quelques-uns parmi ceux qui sont restés pour ensevelir les corps de ceux qui sont morts. Qui pourrait oublier les terribles fléaux que nous venons d'essuyer, par un juste jugement de Dieu ? Toutes nos provinces réduites en servitude; des mères de famille emmenées en captivité; des femmes enceintes coupées en pièces, de petits enfants arrachés impitoyablement des mains de leurs nourrices, jetés cruellement contre terre, étendus morts dans nos rues et sous nos yeux, sans avoir pu ni leur sauver la vie, ni même avoir la liberté de les ensevelir après leur mort. La crainte et la douleur, l'horreur et le saisissement, comme tant de bourreaux s'empressaient tour à tour d'assiéger sans relâche, de déchirer et d'accabler notre coeur, surtout en voyant ces impies, être assez inhumains pour exiger cruellement, que des femmes accoutumées à être servies par plusieurs domestiques, elles-mêmes réduites à une douloureuse et accablante captivité, sans pouvoir se racheter à quelque prix que ce soit, se missent tout-à-coup à servir de méchants soldats. Ainsi s'est accompli au milieu de nous, ce qu'a dit le roi prophète : *Vous avez vendu votre peuple, sans en recevoir de prix; et dans l'achat qui s'en fait, ils ont été donnés presque pour rien.* Il me semble entendre les gémissements confus de ce déplorable désastre. Il me semble voir encore les mouvements et les agitations de ces impitoyables maîtres. La chair des hommes est-elle donc de fer et de bronze, aussi bien que l'âme et le coeur de quelques-uns d'eux ? Qui pourrait entendre, qui pourrait voir tout cela sans être pénétré de douleur ? Que nous pouvons bien dire avec le prophète : *Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit les enfants de la fille de mon peuple, qui ont été tués.*

Théodoric, touché des malheurs des Artésiens, leur adressa ces consolantes lettres.

Théodoric II aux habitants de la bonne cité d'Arles.

«Déjà, j'ai soulagé ceux d'entre vous qui se trouvaient dans la misère; parce que le premier devoir d'un souverain est de calmer les maux que les hommes souffrent. Aujourd'hui mes soins s'appliquent ailleurs, en même temps que ma libéralité s'exerce envers vos concitoyens malheureux, je vous envoie les fonds nécessaires à la réparation des murailles de votre cité.»
Théodoric à Gémellus, préfet du prétoire à Arles.

Je remets aux Arlésiens, mes fidèles sujets, qui pendant un siège si glorieux, ont souffert la famine, l'impôt qu'ils devraient verser pour la quatrième indiction.»

Après avoir mis leur ennemi en déroute, les Arlésiens rentrèrent dans la ville, emmenant enchaînés un grand nombre de prisonniers. Les soldats de Théodoric à qui ils les remirent, les traitaient avec la plus affreuse barbarie; bientôt ils furent à demi nus, privés des choses indispensables à la subsistance. Saint Césaire qui avait recouvré la liberté, vint promptement à leur secours, il leur fournit en abondance des vivres et des habits. Saint Eone, son prédécesseur, avait, en prévision d'un avenir mauvais, amassé des sommes importantes; il les employa à briser

le fer de ces infortunés; et comme cet argent était insuffisant, il vendit les encensoirs, les calices, les patènes et les riches ornements qui décoraient l'église métropolitaine.

«Peut-être, disait-il, des avares insensés, des esprits faibles, blâmeront ma conduite. Ne savent-ils pas que ces hommes fatigués d'un trop dur esclavage, pourraient désertir le camp de Jésus Christ et s'enrôler aux Ariens ou aux Juifs ! Non, Dieu ne me condamnera pas, parce que j'emploie les vases sacrés de ses autels à racheter des créatures qu'il a aimées, jusqu'à se donner lui-même pour les racheter.»

Quand les pasteurs font un si saint usage des biens qu'on leur donne, de bon coeur, on les comble de présents. Leurs exhortations sont écoutées avec plus de révérence, et leurs conseils mieux suivis. Saint Césaire pouvait s'écrier :

«... Il n'y a rien de si aimable que la charité, rien de si avantageux et de si aisé à pratiquer avec la grâce de Dieu. Cette vertu est toute intérieure et l'affaire propre de notre coeur; c'est-à-dire, que si notre volonté n'admet en elle même aucune sorte de mal, nulle espèce d'iniquité n'y trouvera place : or la cupidité, qui est la racine de tout mal, ne s'y trouvant pas, nécessairement la charité, qui est la racine de tout bien, ne pourra manquer d'y être. La miséricorde de Dieu est la principale et l'unique cause de ce que la charité est répandue par le saint Esprit, dans les coeurs de tous les chrétiens; de manière qu'ils peuvent, et la conserver sans interruption, et s'ils le veulent, jouir sans cesse à souhait de la douceur de ses fruits. C'est un axiome reçu que les contraires se guérissent d'ordinaire par les contraires. Cela posé, il n'y arien de si contraire, de si opposé à la charité, qui est le principe et le fondement de tout bien, que la cupidité, qui est la racine de tout mal; ces dispositions d'ailleurs ne peuvent absolument subsister toutes deux ensemble dans un même coeur, non plus que la douceur, l'amertume, la lumière, les ténèbres, la vie, la mort, ne se rencontrent point ensemble dans le même sujet. Quelqu'un qui verrait donc que c'est la racine de la cupidité qui domine en lui, qu'il implore le secours de Dieu, afin d'extirper la cupidité de son coeur, d'y planter la charité. S'il est fidèle à ce que je lui inspire ici, il n'aura que du plaisir, de la consolation à accomplir les commandements de Dieu, car autant de fois qu'il éprouvera quelque désagrément, quelque peine de la part de ce monde, qui ne produit qu'amertume, la force, l'onction de la charité ne souffrira pas qu'elle prenne le dessus; au contraire cette vraie charité lui inspirera alors un tel goût, une telle ardeur pour les biens célestes, qu'elle lui fera supporter avec patience les désagréments, les peines, les amertumes de ce monde. L'autre raison, c'est que le poids de la charité est un fardeau si léger, qu'il soulage, au lieu de fatiguer. En conservant avec la grâce de Jésus Christ, la charité telle que nous l'avons reçue de lui, il n'est point question de se fatiguer la course, ni de faire des mains un travail pénible, ni de porter des fardeaux lourds et accablants sur ses épaules; au contraire, s'il arrivait qu'on se trouvât engagé à quelque ouvrage pénible par le mouvement de la charité, la douceur, la force de cet amour empêche qu'on en soit peiné : en effet, tout ce qui est pénible à celui qui n'aime pas, est doux, léger à celui qui aime. Que chacun de nous conserve donc une volonté bonne, bien disposée. Aimons tout le monde comme nous-même; faisons aux autres tout ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-même, prions pour les bons, afin que le Seigneur les conserve; pour les faibles, les médiocres, afin qu'ils deviennent meilleurs; pour les méchants, afin qu'ils se corrigent promptement. Haïssons dans tous les pécheurs, leurs vices, non leurs personnes; comme font les médecins habiles qui ne veulent détruire que la maladie, non le malade. Car, haïr dans les pécheurs ou dans ses propres ennemis non leurs vices, mais leurs personnes, ce serait- être dans la disposition de souhaiter qu'ils fussent condamnés au feu éternel de l'enfer. Voire sainte charité frémit à cette seule proposition, et voit aisément combien cette disposition serait horrible, exécration, abominable.

Les bons chrétiens souhaitent à la vérité que tous leurs ennemis se corrigent, mais non pas qu'ils périssent, par une suite naturelle de cette bonté ineffable qui les anime. Ils se font un devoir de ne point faire d'imprécations, de ne point prononcer de malédictions, ni contre eux, ni contre qui que ce soit; parce qu'il est écrit : *Ni les médisants ne seront point héritiers du royaume de Dieu*; de ne jurer jamais parce qu'il est écrit encore : *Celui qui jure souvent sera rempli d'iniquité, la plaie dont Dieu le frappera, ne sortira pas de sa maison*. Par cette maison, dont le saint Esprit dit ici que la plaie ne sortira pas, ce ne sont pas nos maisons d'ici-bas qu'il faut entendre, mais nos âmes qui sont le temple de Dieu; qu'il s'étudie donc aussi à ne mentir jamais; parce qu'il est écrit : *La bouche qui ment tue l'âme*; encore : *vous perdrez tout ce que profère le mensonge*; à observer la justice, parce qu'il est encore écrit : *Heureux ceux qui gardent l'équité, qui pratiquent la justice en tout temps*. Que ce soit enfin de tout son coeur, qu'il embrasse la chasteté, qui nous rend semblables aux anges. Le peu que je viens de vous dire, mes frères, est si abrégé, qu'il ne vous sera pas difficile de le retenir de mémoire, et de plus ce sont choses si

gracieuses, si douces, si aimables, que le devoir de les accomplir avec la grâce de Dieu ne peut être difficile.

Vous voyez bien, que dans toutes ces pratiques de la vraie et entière charité, il n'est pas question, comme je vous l'ai déjà dit, ni de se fatiguer à la course, ni de faire des mains un travail pénible, pour que qui que ce soit veuille s'excuser de les mettre à exécution, sous prétexte de quelque infirmité ou autre impossibilité. En comparant de plus la cupidité avec la charité, on trouve que la cupidité est si remplie de désagréments, d'amertumes et de chagrins; et la charité si féconde en douceurs et en consolations, qu'il est étonnant de trouver des hommes qui secouent si aisément de dessus eux le joug aimable, et le fardeau léger de Jésus Christ, pour se charger du joug accablant de l'avarice, s'exposer comme ils le font si volontiers, à tant de dangers, et entreprendre des travaux si pénibles. Personne, je le répète, ne pourra donc s'excuser, sous prétexte de la moindre raison, tant soit peu vraisemblable, ni se dispenser de pratiquer ce que je viens de dire à votre charité.

Car enfin on ne dit à personne, jeûnez au-delà de vos forces; poussez les veilles au-delà de ce que votre tempérament peut supporter. On ne prescrit à qui que ce soit de s'abstenir du vin, ni de viandes, si quelque infirmité l'en empêche; non plus que de vendre tout ce qu'il a, et de le donner aux pauvres, s'il n'a pas le courage d'aspirer et de pratiquer ce qui est de perfection : comme ceux qui ne peuvent demeurer dans l'état de virginité; on ne les empêche pas de se marier. Car aucun chrétien n'est obligé, malgré lui, de pratiquer rien de ce qui regarde la mortification du corps. Ceux qui peuvent pratiquer toutes les bonnes oeuvres dont je viens de vous parler, qu'ils en rendent grâce à Dieu. Mais celui qui ne le peut pas, qu'il ait la charité véritable. En elle seule il aura tout; parce que la charité se suffit à elle même sans ces bonnes oeuvres. Au lieu que ces bonnes oeuvres sans la charité, ne pourront absolument servir de rien. Je vous dis, et je vous répète souvent ceci, mes très chers frères, afin que vous soyez pleinement persuadés, que personne ne pourra jamais s'excuser de ne pas observer les commandements de Dieu; parce que, quand bien même on réussirait à se disculper de pratiquer les exercices qui mortifient, peinent le corps, jamais néanmoins on ne pourra prétendre, qu'avec la grâce de Dieu, on ne peut accomplir ce qui consiste dans l'intérieur, le courage, la disposition du coeur, principalement la charité, qui renferme tous les autres biens. Ce ne sera donc point à d'autres, mais uniquement à soi-même que devra s'en prendre et l'imputer quiconque ne voudrait point avoir et conserver une vraie charité. Conservez donc mes très chers frères, gardez soigneusement l'aimable, le salutaire lien de la charité, sans laquelle le riche est pauvre, avec laquelle le pauvre même est riche. Qu'a le riche en effet qui n'a pas la charité ? Et que manque-t-il au pauvre qui a la charité ? *Dieu est amour*, dit saint Jean Evangéliste; que pourrait-il donc manquer à un pauvre qui, par la charité, aurait le bonheur d'avoir Dieu en lui-même ? Et que serviraient au contraire les biens de la terre à un riche, qui n'aurait pas le bonheur de posséder Dieu. Aimez donc, mes très chers frères, gardez la charité sans laquelle personne ne verra jamais Dieu.

Quand même vous feriez toutes les autres bonnes oeuvres, loin de vous en prévaloir si vous n'aviez pas la charité, ce serait plutôt un sujet de craindre ce qui est écrit : *Quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable, comme s'il l'avait violée toute entière*. Et quel peut-être ce point unique sinon la charité véritable, la charité entière, dont un autre Apôtre dit : *Toute la loi est renfermée dans un seul précepte, vous aimerez votre prochain comme vous-même*. Voulez-vous vous assurer encore, que toutes les autres bonnes oeuvres ne servent de rien sans la charité, écoutez le même Apôtre qui nous dit nettement, avec son assurance ordinaire : *Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien*. La charité véritable, mes frères est celle qui aime tout le monde. Si quelqu'un remarquait donc qu'il a de la haine contre un autre, ne fût-ce que contre un seul homme, qu'il se hâte de rejeter ce fiel, de vomir cette amertume, afin de se rendre digne de recevoir la douceur, l'onction de la charité; parce que enfin, ni les jeûnes ni les veilles, ni les prières, ni les aumônes, ni la foi même et la virginité, ne pourront servir de rien à personne, sans la charité. Ce mot du même apôtre mérite encore une attention particulière. Il parle de la charité, il dit *étant fondés, enracinés dans la charité*, n'est-ce pas comme s'il disait encore, que la charité est racine de tout bien. Vous n'avez pas besoin que je vous le dise : qu'un arbre, quelque beau, quelque agréable, quelque chargé de fleurs, de fruits qu'il soit, si la racine n'est pas vivante, vous savez bien que toute sa beauté sera bientôt flétrie, desséchée; il en est de même d'un chrétien qui, n'ayant pas la charité, aurait comme dans ses branches toutes les autres bonnes oeuvres, s'en applaudirait beaucoup; il demeurerait stérile, et sans fruit. Il faut vous dire présentement les caractères, les avantages de la vraie charité. Elle supporte avec patience l'adversité; elle règle, elle tempère dans la prospérité; elle est courageuse quand il est question de

souffrir quelque peine, d'essayer quelque grande difficulté; elle est pleine de joie, lorsqu'elle trouve l'occasion de faire des bonnes oeuvres; elle est pleine de confiance, de fermeté dans la tentation; elle est pleine de douceur parmi les véritables frères; de patience, avec les faux frères; sans artifices au milieu des pièges, des supercheries; dans les gémissements, sous l'iniquité. Comblée de joie dans la vérité. Dans Susanne, elle garde la chasteté envers son mari, dans Anne après la mort de son mari; dans Marie même avec son mari. Dans Pierre, elle est humble, pour obéir; dans Paul, libre pour reprendre; elle est simple, docile dans les chrétiens pour confesser leurs péchés; divine en Christ pour les pardonner. La véritable charité, mes très chers frères, est l'âme de toutes les saintes Écritures, la force de la prophétie, c'est elle qui donne de la solidité à la science, des fruits à la foi, des richesses aux pauvres; soyez donc fidèles à la conserver, aimez-la de tout votre coeur, de toute l'étendue de votre âme, demeurez-y inviolablement attaches; car le Seigneur est doux, infiniment préférable à toute autre douceur. On n'éprouve point de désagréments, de chagrin; en sa compagnie, on ne craint point de fraude, ni de duplicité, dans sa conservation. Si vous vouliez être fidèle à conserver la charité de tout votre coeur, mes frères, elle vous ferait accomplir avec plaisir les commandements de Dieu en ce monde, parvenir heureusement dans le siècle à venir aux récompenses éternelles. Daigne notre Seigneur vous accorder cette grâce, lui qui vit, règne avec le Père, le saint Esprit, dans les siècles des siècles.»

Maintenant que le saint évêque s'est dépouillé des ressources dont il pouvait disposer, on aurait eu raison de croire que l'élan de sa charité serait arrêté forcément. Mais, dit saint Paul, la charité est industrielle, elle trouve toujours à satisfaire ses désirs.

Un adolescent se présente à saint Césaire, et implore sa pitié envers son père prisonnier. Mon bon ami, que vous donnerai-je ?... Puis, après un moment de réflexion; ah ! attendez, poursuit-il, ce qui me reste, vous l'aurez. Il entre dans sa cellule et revient portant la superbe chasuble qu'il revêtait aux processions et l'aube pascale. Prenez ces vêtements, allez les vendre à quelque prêtre; leur prix vous suffira pour racheter votre père.

C'est le caractère propre de la haine de déverser sur les actions les plus louables, un blâme outrageant. Les Ariens ennemis jurés du saint prélat, interprétèrent criminellement ses prodigalités inspirées par la charité. Il veut, insinuaient-ils, s'attacher à lui tous les coeurs pour les soustraire ensuite à l'obéissance de leur souverain. Cette invention diabolique fut reproduite et répétée sous mille formes de plus en plus captieuses, et si effrontément, que Théodoric, qui gouvernait la ville d'Arles, comme tuteur de son petit-fils Amalaric, roi des Visigoths, soupçonna saint Césaire d'infidélité. Ses accusateurs impitoyables veulent jouir de ses humiliations, en le faisant condamner à la cour même du roi. Un centurion et ses soldats l'escortent d'Arles à Ravenne, comme un grand criminel. A l'heure de l'audience royale, Théodoric dans la majesté de sa puissance est assis sur un siège d'or. Ses capitaines et ses courtisans l'environnent. Césaire est introduit. Ses traits éblouissants de candeur et de noblesse saisissent le roi d'un respect involontaire. Il descend de son trône, et le saluant avec la plus apparente bonté : «Saint père, dit-il, que je suis heureux de vous voir ici !... et lui serrant la main : – Cette longue route, vous a été dure et pénible.

– J'ai obéi aux injonctions de mon maître avec allégresse.

– La ville d'Arles se réjouit sans doute dans les douceurs de la paix, après une guerre aussi fatale.

– Oui, excellent roi, et elle bénit Dieu d'avoir en vous, un prince aussi puissant et aussi bon pour son peuple.

– Dites à mes chers Arlésiens, que je les affectionne comme un père. Leur confiance en moi ne sera pas trompée.

– Ils prient le Seigneur de vous conserver longtemps à leur amour pour le bonheur et la prospérité du pays.

– Vénérable père, achève le roi, allez vous reposer des fatigues de la marche. Nous nous reverrons bientôt.

Quand Césaire se fut retiré, Théodoric visiblement ému dit à ses courtisans : « Que le Seigneur ne le pardonne pas à ceux, qui ont obligé sans sujet un si saint homme, à venir d'un pays éloigné. J'ai tremblé de tout mon corps en le voyant entrer, et j'ai cru que c'était un ange descendu du ciel.»

Le lendemain pour témoigner sa religieuse considération, il envoya à Césaire trois cents sous d'or sur un grand bassin d'argent, pesant soixante livres avec ces mots :

«Très-saint évêque, recevez ce présent. Le roi votre fils vous prie de réserver ce vase à votre usage particulier, en souvenir de lui.»

Césaire répondit : «Très-bon prince, j'accepte avec une douce et sincère reconnaissance le don précieux de votre libéralité. Permettez, que j'en fasse l'usage que je jugerai le plus convenable à ma position de pasteur.»

Trois jours après, le vase d'argent était vendu le prix servait à racheter un grand nombre de captifs. Cet acte généreux lui valut de la part de Théodoric, les plus flatteuses louanges. A l'exemple de leur souverain, les seigneurs de la cour s'empressèrent d'offrir au saint évêque des présents considérables. C'était les donner aux pauvres. Il les employa en effet au rachat des prisonniers Gaulois, que les Ostrogoths avaient amenés en Italie. Non content de les rendre à la liberté, il leur procura de plus des voitures et des secours pour retourner dans leur patrie.

Dans la ville de Ravenne, la charité de Césaire devint le sujet inépuisable de tous les discours. On se redisait avec bonheur ses actes étonnamment libéraux. La foule courait sur son passage pour le saluer et rendre hommage à ses vertus.

Les pauvres, les mendiants cernaient sa maison et le comblaient de leurs bénédictions attendrissantes.

Le secrétaire du préfet de Ravenne, est subitement saisi d'un mal violent. Il expire. Sa mère, pauvre veuve qu'il soutenait de ses émoluments, se voyant par cette mort réduite à la misère, pousse des cris déchirants. Soudain une lueur d'espérance brille à ses yeux remplis de larmes. Elle s'élance vers Césaire. «Saint père, dit-elle avec désespoir, un fils ma consolation et mon seul appui, m'a été enlevé. Infortunée que je suis, que vais-je devenir ? Ô bon père, je vous en conjure, voyez mes pleurs, écoutez ma prière, rendez moi mon fils chéri.»

Saint Césaire résista d'abord à ces instances. Les longs gémissements de cette femme éplorée l'attendrirent, et l'humilité fut encore entraînée par la charité. Secrètement il se rendit à la maison du défunt. Là se prosternant, il adresse au Seigneur une de ces prières enflammées qui forcent sa bonté divine. Bientôt, il comprit qu'il avait été exaucé. Il s'éloigne précipitamment, laissant auprès du cadavre, Messien, son secrétaire, avec ordre de le venir avertir quand il donnerait signe de vie. Une heure après, le mort ouvre les yeux, promène ses regards stupéfaits autour de lui en s'écriant : «Ma mère, courez au plutôt, remercier le serviteur de Dieu; vous me devez à ses prières, c'est à lui que je dois la vie.»

Le saint évêque sut tirer une immense avantage de la bienveillance dont Théodoric le favorisait. Plusieurs églises des Gaules, avaient ressenti le contre-coup inévitable de la guerre. La fureur des armées ennemies déchira ou mutila les droits et les propriétés ecclésiastiques. L'émouvant tableau de ces calamités si vivement dépeint par l'éloquence de Césaire, fit naître dans le coeur du roi naturellement droit et juste, les résolutions les plus équitables. Il se sentit poussé à acquiescer à la réparation. Un courrier fut mandé vers Ibhas, général de son armée. Il lui ordonnait de restituer aux églises les biens usurpés.

«Donnez-y vos soins, lui écrivait-il, afin que vous, qui vous êtes déjà rendu illustre par vos victoires, le soyez encore plus par votre humanité. C'est même le moyen d'attirer sur vos armes la protection du ciel.»

À la demande de Césaire, ce prince envoya aussi à un évêque de Provence nommé Sévère, quinze cents sous d'or destinés à ceux qu'il jugerait avoir été lésés par le passage de ses troupes.

Le saint pasteur, prit enfin congé du monarque arien, à qui il avait trouvé le secret d'inspirer ces beaux actes de justice et de modération. Émerveillé du changement rapide et prodigieux opéré par la grâce, dans les idées de Théodoric, saint Césaire en fit part à l'un de ses amis, le célèbre Ennodius, évêque de Pavie. La réponse de ce savant prélat, est un panégyrique flatteur, élégamment écrit.

«Au très-saint maître et père en Christ Césaire, évêque, Ennodius son très-humble et très-indigne serviteur.

Quelle agréable surprise m'a causé votre précieuse lettre, en m'apprenant ce que le souverain de l'empire céleste a suggéré à un roi de la terre. Qui ne sait pas, il est vrai, que les dominations de ce monde sont esclaves de sa volonté suprême, et que la puissance menaçante des princes, tombe en face de l'innocence. A-t-on jamais vu la pourpre royale mépriser le manteau épiscopal ? Quand donc la force la plus imposante ne s'est pas inclinée devant l'humilité chrétienne ? On cite l'exemple des cruels tyrans contre les adorateurs du vrai Dieu. S'ils les tuaient, c'est parce qu'ils les redoutaient. Ces intrépides soldats recevaient de leur invincible chef une immortelle couronne. Pour vous mon Seigneur, la divine loi vous a enfanté dans l'univers chrétien, et vous a nourri à la source apostolique. Comme le soleil domine par sa grandeur les astres plus petits, vous ainsi par vos sublimes qualités, dominez tous les autres. La pureté de

vosre âme reluit sur vos traits, et pénètre ceux qui vous aperçoivent. Les bons sont poussés à vous imiter, et les méchants abandonnent les sentiers tortueux de la peste.

Bienheureux vous, que Dieu dota du pouvoir d'entraîner par la parole et de convaincre par l'exemple. Combien désirent converser avec vous; charmés qu'ils sont de votre diction claire, savante et enrichie de citations choisies de l'écriture et des docteurs. Vous êtes l'oracle et le gardien vigilant de la sainte foi dans les Gaules. Que le Seigneur soit béni, d'avoir détaché de sa céleste cour un ange tutélaire.

Pardonnez à mon admiration ces compliments mérités et sincères, et n'oubliez pas que je suis un grand p cheur qui a un besoin urgent de vos ardentes prières.»¹⁴

De Ravenne, saint Césaire, dirigea ses pas vers la ville éternelle, déposer la respectueuse offrande de son dévouement profond et invincible au pape. Déjà, la renommée par le récit merveilleux de ses vertus, lui avait conquis l'amour des Romains; à la porte de Rome, les sénateurs revêtus de leur manteau majestueux, vinrent le recevoir au nom du pape Symmaque. Depuis les murs jusqu'à l'habitation qu'on lui avait préparée, ce ne fut qu'une longue et joyeuse ovation. Les habitants en habits de fête le suivaient en le bénissant et en semant de fleurs la route qu'il par courait. De bruyantes acclamations se succédaient et se renouvelaient plus énergiques à chaque instant. Honorable et touchant accueil qui témoigne de la singulière vénération des chretiens de cette époque pour les saints ministres de Dieu.

«Pasteurs apostoliques, s'écrie saint Grégoire, montrez-vous les modèles de votre peuple. Soyez doux, charitables, tendres, compatissants, et ce peuple ravi vous donnera son coeur.»¹⁵

Quelques heures après son arrivée, saint Césaire visita le tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul. De là, toujours accompagné des sénateurs et d'un clergé nombreux, il gravit la colline du Vatican, où résidait le pontife souverain. Celui-ci l'apercevant, lui tend affectueusement les bras et l'appelle son frère.

– Enfin vous vous êtes rendu à mes désirs, poursuit-il, votre présence me comble d'allégresse.

– Très Saint Père, répond l'évêque d'Arles, je suis rempli d'un inexprimable bonheur, en me voyant auprès de votre personne sacrée. L'entretien roula ensuite sur la venue de Césaire   Ravenne. Le Pape le loua grandement de son inaltérable patience à supporter la persécution.

– L'innocence, lui dit-il, déjoue toujours les funestes projets de la calomnie. Le Seigneur permet l'injustice, afin d'éprouver nos âmes, et les rendre invulnérables aux affronts les plus poignants. Qu'il pardonne à vos ennemis humiliés et vaincus; comme chef suprême de l' glise, je dois récompenser votre fermeté.» Alors il le couvrit du Pallium, en le nommant archevêque titre respectable, dont il était le premier décoré dans les Gaules.

De plus, ajouta le pape, j'accorde aux diacres de l' glise d'Arles, le droit de porter les dalmatiques comme ceux de Rome.

Par ces largesses magnifiques, le pape rehaussait la vertu (te notre Saint, et élevait à un degré supérieur son rare mérite, déjà universellement reconnu.

Le lendemain, le sénat ayant à sa tête le consul Probus, lui fit don de huit mille sous d'or pour les pauvres de son diocèse. Ensuite il fut conduit aux principales  glises, à St. Jean de Latran,   Ste-Marie Majeure,   Ste.-Croix en Jérusalem. On lui montra la fameuse bibliothèque fondée au palais de Latran, par le savant pape Hilaire, en 451. L'appréciation exquise, qu'il laissa entrevoir de ces monuments, saisirent d'une étonnante stupéfaction tous ceux qui l'accompagnaient.

Mais il voulut rendre son séjour à Rome, utile à son  glise. Se trouvant à la source de l'autorité, il en profita pour trancher de graves difficultés, provoquer des r gllements indispensables de discipline et obtenir de salutaires conseils.

Les prérogatives incontestables de l'évêque d'Arles, offusquaient depuis longtemps le métropolitain de Vienne. En se les arroyant à lui-même, il les traitait pour l' glise d'Arles, de prétentions ambitieuses et illégitimes. Plusieurs fois ses tentatives d'usurpation avaient été sévèrement réprimées par la voix du pape. En l'année 417, Patrocle, douzième évêque d'Arles, se plaignait au pape de l'opposition que mettaient à ses droits Procule de Marseille, Simplicie de

¹⁴ Baronius, Vie de st. Césaire

¹⁵ saint Grégoire le Grand (Pastoral)

Vienne, et Hilaire de Narbonne. Saint Zozime, qui occupait la chaire apostolique, envoya cette circulaire aux évêques des Gaules et des sept provinces.¹⁶

«Nous voulons et nous ordonnons, que tous les évêques, les prêtres, les diacres, ou les autres clercs qui iront des Gaules à Rome, ou dans quelque autre province du monde, aient à prendre des lettres formées de l'évêque d'Arles, sans quoi, ils ne seront pas reçus. Dans les ordinations, l'évêque d'Arles aura la principale autorité, comme il l'a toujours eue, il rentrera dans les droits de métropolitain, sur la province de Vienne et sur les deux Narbonnaises. Nous déclarons privé de l'épiscopat, tant celui qui ordonnerait, que celui qui serait ordonné dans ces provinces, sans le consentement de l'évêque d'Arles. Nous recommandons expressément à chaque évêque de se contenter de son territoire, sans envahir celui des autres. Nous voulons que l'église d'Arles conserve ses droits sur les paroisses qui seraient de son diocèse, quoique enclavées dans un autre. Il est juste de ne pas déroger aux anciens privilèges de la métropole d'Arles, à laquelle saint Trophime, a été envoyé d'abord par le saint Siège, et qui est comme la source d'où se sont répandus dans toutes les Gaules, les ruisseaux de la foi.

Les contestations qui s'élèveront dans ces provinces, seront soumises à l'évêque d'Arles, à moins que l'importance des affaires, ne demande que le saint siège en prenne connaissance. Rome 22 mars, sous le 11^{me} consulat d'Honorius et le 2^{me} de Constance (417).»¹⁷

Telles étaient les immunités que revendiquait Césaire et que lui disputait l'évêque de Vienne. Le pape Symmaque, convaincu de ses justes réclamations, confirma le jugement de saint Zozime, par une bulle ainsi conçue :

«Symmaque évêque de Rome, aux évêques des Gaules.

Il appartient au saint siège de faire vivre la paix et l'union dans l'Église de Dieu, et le moyen le plus efficace pour l'obtenir c'est de conserver les anciens règlements ... Je veux donc, à la requête de notre vénérable frère Césaire, que les ordonnances de mes prédécesseurs touchant les privilèges de son Église, soient et demeurent exécutées en tous points.

L'évêque de Vienne n'aura juridiction que sur les églises de Valence, de Tarantaise, de Genève et de Grenoble.

L'église d'Arles conservera sa prépondérance sur les autres diocèses.»¹⁸

Cette lettre est datée du 13 novembre, sous le consulat de Probus, l'an 513.

Saint Césaire présenta ensuite au Pape le mémoire suivant :

«Comme l'épiscopat a pris commencement dans la personne de saint Pierre, il est nécessaire, que votre sainteté, par des lois rigoureuses, fasse connaître à toutes les Églises, ce qu'elles doivent observer. Il y a des gens dans les Gaules, qui sous divers prétextes aliènent les terres de l'Eglise. Ce pernicieux usage fait que des biens octroyés aux pauvres, sont dissipés mal à propos.

Nous demandons aussi, que les laïques qui ont exercé des charges de judicature, et qui ont eu part au gouvernement des provinces, ne soient reçus dans le clergé ou promus à l'épiscopat, qu'après de longues épreuves d'une conduite régulière, et que les veuves, qui ont porté longtemps l'habit de viduité, ou les religieuses qui demeurent depuis un temps considérable dans des monastères, ne puissent se marier, quand même elles le voudraient, et que personne ne puissent les y forcer.

Nous vous supplions encore très humblement, d'empêcher qu'on ne parvienne à l'épiscopat, par brigue, ou en achetant, à prix d'argent, le suffrage des hommes puissants, et que pour obvier à ces abus, le clergé et les citoyens ne puissent souscrire le décret d'élection, à l'insu et sans le consentement du métropolitain.»¹⁹

A ce mémoire, le pape Symmaque répondit, par un rescrit daté du 6 novembre, l'an 513.²⁰ Il y déclara d'abord, qu'on peut aliéner les biens de l'église en faveur des monastères et des hôpitaux de pèlerins, ou en faveur des clercs qui ont bien mérité de l'église; à condition cependant que ces propriétés reviendront à l'église, après la mort de ceux à qui on les aura

¹⁶ Ces sept provinces étaient : la Viennoise, la 1^{re} et la 2^{me} Aquitaine, la Noveropopulanie, les deux Narbonnaises et les Alpes maritimes.

¹⁷ Epist. 5 Zosimi, T. 4. Conc. gall.

¹⁸ Epist. Symmach. ad epis. gall.

¹⁹ Agend. Sirmont. – Codex vatican

²⁰ Epist. Symm. 2,4 donc. Labb.

cédées. Il recommande de ne point accorder ces grâces à ceux qui aspirent au sacerdoce, en vue de ces récompenses.

C'est là, on peut dire, l'origine des bénéfices ecclésiastiques.

Le pape ordonne ensuite de ne pas promouvoir facilement les laïques au sacerdoce, mais de les faire passer par les divers degrés de la cléricature, où ils doivent demeurer le temps prescrit.

Enfin, pour réprimer l'ambition et les brigues, surtout à l'égard de l'épiscopat, il ordonne que le décret d'élection ne sera souscrit qu'en présence du Visiteur, et il veut que ces règlements soient notifiés à tous les évêques.

Réjouissez-vous, sainte et bienheureuse Église d'Arles ! Le Seigneur vous a donné un chef jaloux de vous voir élevée au-dessus de vos soeurs de la Gaule, par le nombre et l'importance de vos prérogatives.

Césaire, après avoir exprimé au Pontife sa reconnaissance et son inviolable attachement, reprit, chargé d'honneur et de présents, la route sur laquelle l'avaient trainé en prisonnier, l'envie et la haine de ses ennemis. Il ne leur en conservait pas rancune, son coeur était exempt de vengeance. Ecoutez :

«Le saint Esprit a tellement disposé toutes choses dans les saintes Ecritures qu'on y trouve aisément, en abondance, de quoi enrichir ceux qui jouissent déjà de la santé spirituelle, de quoi remédier, guérir ceux qui auraient des maladies spirituelles. Dieu m'ayant fait la grâce d'être pleinement persuadé de cette vérité, je me suis appliqué à me procurer à moi-même, à me munir d'un remède unique, singulier, comme d'un contre-poison spirituel pour les âmes. Le remède principal, spécifique pour une âme malade, c'est la charité, mais une charité si pleine d'onction, de douceur, une charité si abondante, qu'elle aime de tout le coeur non seulement ses amis, mais ses propres ennemis mêmes, parce qu'il est écrit : *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père, qui est dans le ciel, vous pardonnera aussi vos péchés.* Or, afin que vous puissiez retenir aisément dans votre mémoire ce qui regarde cette vertu si belle, si avantageuse, qu'on nomme charité, qu'avec le secours de Dieu, vous en fassiez les oeuvres, j'ai recueilli quelques endroits des saintes Ecritures, propres en les écoutant volontiers, avec foi, docilité, non pour en disputer, propres, dis-je, à vous obtenir le pardon de vos péchés, vous faire parvenir jusqu'au bonheur de la vie éternelle. Faisons-nous donc, d'abord, un devoir de méditer sérieusement, d'imiter de toutes nos forces la bonté, la charité des anciens saints envers leurs ennemis. Ainsi, le saint patriarche Joseph, par exemple, comment a-t-il traité ses frères qui étaient ses ennemis, des ennemis si méchants qu'ils avaient commis un fratricide en sa personne ? Est-ce avec le fiel, l'amertume de la haine, ou avec la douceur de la charité qu'il les a traités ? Vous vous rappelez que ce saint homme les embrassa tous les uns après les autres, qu'il versa des larmes sur chacun d'eux; que non seulement il ne leur fit aucun mal, mais qu'il les combla de toutes sortes de biens, tant du vivant de son père, qu'après sa mort, qu'il les a toujours aimés d'un amour vraiment fraternel.» Moïse de même, quoique son peuple fut toujours prêt à se révolter, à mépriser ses avis, à s'élever contre lui, jusqu'à le vouloir lapider, ce saint homme toujours pénétré de l'amour de Dieu, qu'il avait sans cesse présent à l'esprit, suppliait néanmoins le Seigneur pour eux, avec une telle ardeur, qu'il disait, s'écriait à Dieu même : *Si vous ne pardonnez pas le péché de votre peuple, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit.* Nous lisons dans l'ancien Testament même : *Les voies de ceux qui conservent le souvenir d'une injure qu'on leur a faite vont à la mort; encore : Ne vous souvenez point de l'injure que votre prochain vous a faite; enfin : Si vous voyez l'âne de votre ennemi tombé dans la boue, vous ne passerez pas outre, qu'auparavant vous ne l'ayez relevé.* Est-il besoin de vous faire observer, que Dieu ne permettant pas de hisser l'âne d'un ennemi dans la boue, souffrira bien moins qu'on néglige, ou qu'on ait de la haine contre un homme fait à l'image de Dieu ?

C'est cette véritable, sincère, entière charité que le saint homme Job avait pour ses ennemis, qui lui inspirait cette joie, cette assurance avec lesquelles il disait au Seigneur : *Si je me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait; si j'ai été ravi de ce qu'il était tombé dans quelque mal, ou si j'ai dit dans mon coeur, c'est bien fait.*

Quoique le saint patriarche David eût bien de la vertu, qu'il fût riche en toutes sortes de bonnes oeuvres, aucune cependant ne l'a uni si intimement à Dieu, que l'amour de ses ennemis. Aussi, a-t-il porté cette vertu si loin, que pouvant se venger d'un ennemi qui vomissait en face des malédictions contre lui, il a mieux aimé lui pardonner, s'en rapporter au jugement de Dieu, que de satisfaire le mouvement de sa colère. Ne soupçonnez rien de faux, de simulé dans la charité de ce prince, il aimait ses ennemis si tendrement, si sincèrement, qu'il versait des larmes sur eux, qu'il a tiré vengeance plus d'une fois de ceux qui ont eu la témérité de les mettre à mort. De là cette

assurance qui lui fait dire dans un psaume : écoutons avec attention, avec frayeur ces belles paroles : *Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, je consens de succomber sous (les efforts de) mes ennemis, frustré de mes espérances; (je consens) que l'ennemi poursuive mon âme, s'en rende maître, qu'il me foule aux pieds sur la terre, en m'ôtant la vie, qu'il réduise (toute) ma gloire en poussière.* Ne pas craindre après cela de conserver encore, dans son coeur, de la haine contre ses ennemis, c'est en méprisant les commandements de Dieu, prononcer contre soi-même ces terribles malédictions. De quel front, même je vous prie, en quelle conscience, quelqu'un qui rendrait à ses ennemis le mal pour le mal; oserait-il seulement ouvrir la bouche pour prononcer ce beau verset du psaume ?

Le saint Esprit, encore, parlant par la bouche de Salomon, nous recommande expressément la même chose. *Ne vous réjouissez pas, dit-il, quand votre ennemi sera tombé, de peur que le Seigneur ne le voie, que cela ne lui déplaise, qu'il ne retire sa colère de dessus lui.* Et contre qui le Seigneur tournerait-il sa colère, en la détournant de dessus un ennemi terrassé, sinon, contre celui qui se serait réjoui de sa ruine, selon qu'il est écrit : *Celui qui se réjouit de la ruine des autres, ne demeurera pas impuni; et ailleurs, L'homme garde sa colère contre un homme . il ose demander à Dieu qu'il le guérisse. Et enfin, il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui; lui qui n'est que chair, garde sa colère, il demande miséricorde à Dieu.* Qui lui pour ru obtenir le pardon de ses péchés ? Il est vrai, qu'il est écrit dans l'ancien Testament : *Vous aimerez votre prochain, vous haïrez votre ennemi.* Mais, pour avoir le vrai sens de cet endroit de l'Écriture, il faut l'entendre comme s'il était dit : qu'on doit aimer tous les hommes, parce que tout homme est notre prochain, qu'on doit haïr ce qui peut se rencontrer aussi dans un méchant homme : car, dans un nommé qui est méchant, vous avez en même temps votre prochain, votre ennemi; mais il l'est encore de lui-même. Aimez donc en lui le corps, l'âme; c'est-à-dire notre prochain que Dieu a créé, haïssez en lui la méchanceté que le démon y a mise, quoique de son consentement. C'est en le faisant ainsi, avec des dispositions saintes, un coeur animé par la piété, que vous ferez la fonction d'un médecin spirituel, qui aime le malade, haït la maladie. Le saint Esprit dit encore par le même Salomon : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire, car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu.* Prenons bien garde comment nous entendrons cet endroit de l'Écriture, de crainte qu'en y donnant un mauvais sens, nous ne fissions de nouvelles plaies, parce qu'on aurait dû guérir les anciennes. Il y en a qui abusent de ce passage, pour satisfaire, assouvir leur fureur. Voilà que je donne à manger à mon ennemi, disent-ils en eux-mêmes, afin qu'il brûle éternellement. A Dieu ne plaise, mes frères, que nous l'entendions dans un sens si absurde. Les saints anciens qui sont nos pères, inspirés par le saint Esprit, l'ont entendu bien autrement, et par leur autorité, en ont fixé l'intelligence. *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; car en le faisant ainsi, dit le texte sacré, vous amasserez sur sa tête des charbons de feu.* La tête, dans l'homme, se prend pour sa raison. Ce sentiment de la raison, en s'éloignant de la charité qui devrait l'animer, la conduire comme une chaleur, un feu bienfaisant, se refroidit, c'est pourquoi il est écrit : *Parce que l'iniquité sera montée à son comble, la charité de plusieurs se refroidira.* D'où il suit nécessairement qu'on n'a plus de goût pour ce qui est opposé au salut, qu'on n'a qu'éloignement, inimitié pour ceux que l'on devrait aimer.

C'est pour guérir ce froid de glace que le saint Esprit exhorte les saints, ceux qui sont animés du feu de la charité. *Vous amasserez, leur dit-il, des charbons de feu sur sa tête.* En effet, à force de faire du bien à votre ennemi avec de saintes dispositions, quelque impie, cruel, barbare, atroce qu'on le suppose, ou qu'il soit en effet, il commencera pourtant enfin à rougir de sa disposition à votre égard, à en être fâché, à en ressentir de la douleur, à se repentir du mal qu'il vous aurait fait.

Par ces nouvelles dispositions, sa raison, c'est-à-dire sa tête, commençant à s'échauffer par le feu de la charité, au lieu qu'auparavant, il était refroidi, glacé parla colère, par la haine qu'il conservait contre vous, désormais, dis-je, échauffé par l'ardeur de votre bonté, embrasé par le feu de votre charité, il commencera à vous aimer de tout son coeur. Tel est le sens que les saints pères nous ont appris à donner à cet endroit de l'Écriture. A Dieu ne plaise, qu'un fidèle catholique l'entende en ce sens, de faire du bien à son ennemi, de s'appliquer même à lui en faire, à intention, pour ce bienfait même, de le faire brûler éternellement. C'est ainsi qu'il faut user de discrétion, d'un grand discernement, d'une religieuse crainte de blesser notre foi, en prenant les choses trop à la lettre qui tue, plutôt que de consulter, suivre l'esprit qui donne la vie. Ce qui mérite encore bien de l'attention, une vraie frayeur de notre part, mes très chers frères, c'est cette parole du saint Esprit, qui, pour exhorter la Jérusalem céleste, c'est-à-dire l'assemblée de tous les saints, à louer le Seigneur, après lui avoir dit : *Jérusalem louez le Seigneur, ajoute : il a établi la*

paix jusqu'à la fin de ses états. L'entendez-vous, mes frères, que l'unique matière employée à construire les murs de Jérusalem, c'est la paix; ses murs sont bâtis de paix; qu'ainsi, de quelque côté que veuille entrer quelqu'un, qui conserverait avec tout le monde une paix, une charité qui le ferait prier pour les bons, afin qu'ils deviennent encore meilleurs; pour les méchants, afin qu'ils se corrigent promptement, il méritera de trouver les portes de cette magnifique ville ouvertes de toutes parts. Celui au contraire, qui n'aurait pas cette charité, que Jésus Christ nous ordonne, que son Apôtre nous recommande si expressément, trouvera les portes de Jérusalem fermées de tous côtés. Car, n'ayant pas l'huile de la charité, les portes de la salle où sera l'époux lui seront fermées, ainsi qu'à ces vierges folles; on lui dira, comme à elles, cette parole terrible : *Je vous dis en vérité, je ne vous connais pas, je ne sais d'où vous êtes.* Car, comme les portes de cette bienheureuse cité seront ouvertes aux cinq vierges, qui auront eu l'huile de la charité, pour les faire entrer dans la joie de leur Seigneur; elles seront au contraire fermées à ceux qui viendraient pour y entrer, sans avoir la charité : on les repoussera, on les en séparera pour jamais; alors s'accomplira ce qui est encore écrit dans le même psaume : *Il a fortifié les serrures de tes portes;* c'est-à-dire que les portes étant bien fermées, les serrures bien sûres, bien fortes, en bon état, jamais l'ami n'en sortira; jamais l'ennemi ne pourra y entrer : parce que comme le juste ne sortira jamais de ce séjour de gloire, le pécheur, au contraire, ne pourra jamais être délivré de ses supplices. C'est ici, mes frères où il faut employer toutes nos forces, mettre tous nos soins, pour accomplir ce que nous prescrit l'Apôtre, si nous voulons que Dieu, par sa bonté, daigne nous préserver de ces supplices, et être trouvés dignes d'entrer dans la céleste Jérusalem. *Qui nous séparera de l'amour de Jésus Christ,* s'écrie ce grand Apôtre, sera ce l'affliction, ou les angoisses, ou la persécution ou les périls, ou le glaive ? Et encore : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni les choses présentes, ni les futures, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus Christ notre Seigneur.* L'entendez-vous, mes frères, que ce qu'il y a de plus grand, de plus effrayant, de plus terrible, n'était pas capable de séparer ce saint apôtre et les autres hommes apostoliques, de l'amour de Dieu. Non, les tourments les plus affreux n'auraient pu les en séparer. Combien donc n'est-il pas triste, affligeant, que de simples conversations, inutiles, soient capables quelquefois de nous en séparer ? Le plus petit reproche, une calomnie de je ne sais qui, refroidit, éteint tellement notre charité, que nous passons des jours, des mois même, quelquefois des années, sans parler, ni vouloir admettre à notre table celui qui en serait coupable. Pensons-nous qu'en conservant ainsi de la haine les uns contre les autres, nous nous fermons nous-mêmes, si exactement, les murs de la Jérusalem céleste, qu'il ne resterait pas la plus petite issue par où nous puissions y entrer. Dieu habite, Dieu remplit cette cité sainte. *Dieu est amour,* dit saint Jean. Je demande actuellement de quel front, en quelle conscience quelqu'un qui n'aurait pas la charité, oserait s'approcher du Seigneur qui est la charité même ? Je vous dis tout ceci, mes très chers frères; je vous le répète avec toute l'attention, la tendresse dont je suis capable, comme un père le dirait à ses enfants, pour la décharge de ma conscience devant Dieu; puis donc, devez-vous en conclure, que personne ne pourra jamais prétexter la moindre excuse valable, de n'avoir pas su conserver véritablement la paix, la charité, employons tous nos soins, toutes nos forces à supplier la miséricorde de Dieu, afin d'obtenir de sa bonté, qu'il répande en nous cette divine charité, sans laquelle personne ne verra jamais Dieu, que ni les tourments, ni les pertes, ni les persécutions, rien enfin ne soit jamais capable de nous séparer de la douceur, de la suavité de cette sainte dilection. Si vous le permettez, je ne m'étendrai pas davantage, de crainte de vous fatiguer : que ce que je viens de dire, suffise donc à votre charité, mais entretenez-vous dans vos pensées saintes, de ce que vous venez d'entendre, repassez-les dans votre esprit. Prenez sur cela de fermes résolutions en vous-mêmes, d'accomplir avec la grâce de Dieu ce que vous savez, ce que vous verrez lui être agréable. Remettons à demain ou au plus tard à dimanche prochain, à vous dire ce qui reste sur l'amour des ennemis, afin que vous l'entendiez volontiers sans fatigue, avec le secours de notre Seigneur Jésus Christ à qui appartient tout honneur, gloire dans les siècles des siècles.»²¹

Quelle belle simplicité, quelle tendre et suave exhortation !

A peine fut-il arrivé au milieu de son troupeau joyeux et allègre de son retour, qu'il se mit en devoir de proclamer les grâces extraordinaires, dont il avait été comblé dans la ville éternelle. Il parcourut d'abord les quartiers de la cité, distribuant aux pauvres la majeure partie des huit mille sous d'or, que les sénateurs romains lui avaient offerts. Le reste fut affecté à l'entretien de l'hospice des vieillards, son oeuvre favorite.

²¹ sermon 72

Le Dimanche suivant, il reprit le cours de ses instructions morales. Et, ici, je ne puis résister au désir de citer l'appréciation d'un grand historien M. Guizot, exaltant les beautés de cette paternelle éloquence.

«La prédication de saint Césaire, dit-il, est simple; elle s'adresse aux incidents communs de la vie, aux sentiments naturels de l'âme. Il y règne une bonté douce, une intimité véritable avec la population à laquelle le prédicateur s'adresse; non seulement il parle à ses auditeurs un langage à leur portée, le langage qu'il croit le plus propre à agir sur eux; mais il s'inquiète de l'effet de ses paroles, il voudrait leur enlever tout ce qu'elles peuvent avoir de blessant, d'amer, il réclame en quelque sorte indulgence pour sa sévérité, il poussait même la sollicitude jusqu'à vouloir que ses auditeurs l'interrogeassent et entrassent en conversation avec lui. On aurait peine à comprendre qu'un tel langage n'exerçât pas sur la masse du peuple beaucoup d'influence; celle de saint Césaire était grande en effet, et tout atteste que peu d'évêques possédaient, comme lui, l'âme de leurs auditeurs.»

L'avent commençait. «Aux approches de la très sainte solennité dans laquelle notre Sauveur, a bien voulu naître parmi les hommes, par une effet d'une miséricorde toujours admirable, il est de notre devoir, mes très chers frères de penser sérieusement à la manière dont nous devons nous disposer à l'avènement du Tout-puissant, pour avoir le bonheur de recevoir notre Roi et notre Maître, au milieu des acclamations de joie, avec l'honneur, la gloire et les louanges convenables, et de paraître en sa présence avec des transports dignes de lui, dignes des bienheureuses troupes de saints qui l'entourent. Autrement, nous mériterions d'être rejetés de devant lui, à cause de notre difformité, et de souffrir avec les pécheurs une confusion éternelle. Je vous exhorte donc et je vous prie d'apporter tous vos soins, avec la grâce de Dieu, pour vous approcher en ce grand jour de l'autel du Seigneur, avec une conscience nette et sans tâche, un cœur pur et un corps chaste, et d'y recevoir son corps et son sang, non à votre condamnation, mais pour la guérison et le salut de vos âmes. Le Corps de Jésus Christ est proprement notre vraie vie, comme il le dit lui-même : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous.*

Celui donc, qui veut en recevant Jésus Christ, recevoir en même temps la vie, qu'il change sa vie criminelle; car, s'il ne change pas de vie, ce serait à sa condamnation, qu'il recevrait l'auteur de la vraie vie; au lieu de rendre son état meilleur, il le rendrait pire, et se donnerait la mort, au lieu de se donner la vie; car, c'est ainsi que l'explique l'Apôtre : *Celui qui mange le corps du Seigneur, et qui boit son sang indignement, mange et boit son jugement et sa condamnation.*

S'il nous convient, en tout temps, d'être comblés et brillants de bonnes oeuvres; combien à l'approche de la naissance de notre Seigneur, nos bonnes oeuvres doivent-elles plus luire, devant les hommes, comme dit l'Evangile. Un peu de réflexion sur ce qui se passe parmi nous suffirait pour vous engager, mes frères, à suivre les avis que je vous donne. Lorsque un grand de la terre veut fêter sa naissance ou celle de son fils, avec quelle minutieuse attention n'approprie-t-il pas sa maison, quelques jours auparavant ! Si elle n'est pas assez claire, il la fait blanchir, il la fait orner et parsemer de fleurs, en un mot, il n'épargne ni soins, ni dépenses, pour y ramasser tout ce qui peut procurer de la satisfaction à l'esprit et de l'agrément aux sens. Pourquoi tout cela, mes très chers frères ? Pour célébrer, avec joie, le jour de la naissance d'un homme, qui doit bientôt mourir. Or, si l'on se fait un plaisir de tous ces soins, de toutes ces attentions et de ces dépenses, pour la fête de sa naissance ou de celle de son fils; que ne devons-nous pas faire, dans l'attente où nous sommes du jour de la naissance de notre Seigneur ? Cet homme, pour qui vous faites si volontiers tous ces préparatifs, doit bientôt mourir; que ne devez-vous donc pas faire pour celui qui est immortel ? Voyez donc à apporter tous vos soins, pour que Dieu ne voie rien dans votre âme, de ce que vous ne voudriez pas vous-même trouver dans votre propre maison, en un de vos jours de fête.

Si un respectable père de famille, si un grand prince, vous invitait à la fête qu'il ferait au jour de sa naissance, comment voudriez-vous y paraître vêtus ? Ne recherchiez-vous pas, ce qu'il y a de plus propre, de plus nouveau, de plus parant, de plus éclatant ?

Faudrait-il vous dire, que des habits anciens, vieux, grossiers, tachés et mal propres, déplairaient et offenseraient ceux qui vous auraient invité ? Feriez-vous moins, donneriez-vous moins d'attention, pour solenniser le jour de la naissance du roi éternel ? J'ai la confiance, qu'avec le secours de Jésus Christ, vous allez faire tous vos efforts pour orner votre âme de toutes sortes d'oeuvres, de vertu, de simplicité, de tempérance, comme d'autant de fleurs, de pierres précieuses, afin d'aller, en quelque sorte, au-devant de la solennité du roi éternel, c'est-à-dire, de la naissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ; et avec une conscience tranquille et assurée, par la pratique des brillantes vertus de chasteté, de charité et de l'abondance des aumônes. Si c'est de cette manière que vous vous disposez à célébrer le jour de la naissance de

notre divin Sauveur, il viendra à vous, il ne vous honorera pas seulement d'une visite, comme en passant, mais il reposera en vous, et prendra plaisir d'y établir sa demeure pour toujours, ainsi qu'il est écrit : *J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux*; et encore : *me voici à la porte et je frappé, si quelqu'un se lève et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je mangerai avec lui; et lui avec moi*. Heureuse l'âme qui s'applique, avec la grâce de Dieu, à régler si bien sa vie; elle mérite que Jésus Christ la visite et demeure en elle. Que cette autre, au contraire, qui se souille de toute sorte de mal, est à plaindre; qu'elle est malheureuse, qu'elle est digne de toutes nos larmes, puisque ce n'est pas Jésus Christ qui repose en elle, mais le diable qui commence à la dominer. Si un tel pécheur ne recourt promptement au remède de la pénitence, la lumière de la foi, la douceur des consolations, la vie de la grâce se retirent de lui et l'abandonnent, et il est livré aux ténèbres de ses passions, à des remords cuisants, et enfin à la mort. Quelque déplorable que soit cet état, que ce pécheur ne se défie pas cependant de la grande bonté de notre Seigneur; qu'il n'achève pas de se briser et de se perdre par un mortel désespoir; au contraire, qu'il recoure promptement à la pénitence, et pendant que les plaies de ses péchés sont encore toutes fraîches et toutes récentes, qu'il y applique des remèdes salutaires. Notre médecin, mes frères c'est Dieu, il est tout puissant, ses remèdes sont efficaces; ils peuvent guérir nos plaies si parfaitement, qu'il ne reste pas même, le moindre vestige des cicatrices de nos blessures. Abstenons-nous donc de tout ce qui pourrait souiller nos âmes, plusieurs jours avant la naissance de ce médecin si puissant et si bienfaisant. Et ainsi, toutes les fois que vous vous disposerez à célébrer la naissance du Seigneur et les autres solennités.

Evitez sur toutes choses l'ivrognerie, résistez à la colère, comme vous feriez à une bête cruelle; bannissez de votre coeur la haine, comme un poison mortel, que votre charité soit si abondante, qu'elle n'embrasse pas vos amis seulement, mais vos ennemis même; vous pourrez dire alors, avec assurance, en récitant l'oraison du Seigneur : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Comment en effet, celui qui aurait de la haine, ne fut-ce que contre un seul homme, oserait-il s'approcher de l'autel du Seigneur ? L'évangéliste saint Jean ne craignant pas de nous dire, ce que nous ne devons écouter qu'en tremblant; que tout homme qui hait son frère est homicide. Sur cet avis, je m'en rapporte à vous mes frères, jugez-en vous même ? Convient-il qu'un homicide, avant d'avoir fait pénitence, ait la présomption de recevoir l'Eucharistie ? Saint Jean ajoute, et ceci est bien clair encore : *Celui qui hait son frère, est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé*; et encore : *Quiconque n'aime pas son frère, demeure dans la mort*; et enfin : *Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu, qu'il rie voit pas* ? Qui n'est pas effrayé, qui ne se réveille pas à ce tonnerre, et conserve encore de la haine ou de la colère dans son coeur; croyez-moi, mes frères, il ne dort pas, il est mort. Occupez-vous sans cesse de ces vérités, mes très chers frères, et que ceux qui sont bons fassent leurs efforts, avec la grâce de Dieu, pour persévérer dans les bonnes oeuvres; car ce n'est pas celui qui aura commencé, mais : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui sera sauvé*. Que ceux, au contraire, qui jusqu'ici n'auraient donné l'aumône, qu'avec peine, qui se seraient laissés emporter par la colère et la violence, qui auraient été enclins et assujettis aux voluptés et aux plaisirs des sens, se hâtent, avec le secours de Dieu, de se corriger, de se défaire de ces misérables passions, afin d'avoir la consolation de ne s'occuper plus qu'à faire de bonnes oeuvres, et de mériter non d'être rejetés avec les impies au jugement de Dieu, mais de recevoir les récompenses éternelles avec les justes, et ceux qui ont fait miséricorde, par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, qui vit et règne avec le Père, le saint Esprit dans tous les siècles des siècles.»

Tous les prélats de la province, reçurent avec obéissance, les bulles du souverain pontife, en faveur de l'église d'Arles. L'évêque d'Aix, seul protesta, et en refusa l'acceptation, Césaire se vit obliger de s'en plaindre, en ces termes, au pape Symmaque :

«Au Très saint et très illustre père en Dieu, Symmaque évêque souverain, Césaire évêque.

Les ordonnances favorables, que votre Béatitude avait, avec bienveillance, octroyées à mon Église, ont été respectueusement accueillies par tous mes chers frères en Jésus Christ, les évêques de la Gaule. Cependant, j'ai la douleur de vous informer, que notre bien-aimé frère, l'évêque d'Aix, a méconnu votre voix toute puissante.

A diverses reprises, en vertu des pouvoirs que je tiens de votre omnipotence, je l'ai supplié, je l'ai sommé de se rendre aux ordinations et aux conciles, toujours il s'est montré rebelle.

Je conjure donc très instamment et très humblement votre Paternité, de terminer dans sa sagesse, ce fâcheux différent.

Que le Seigneur vous environne de sa lumière et vous départe ses plus abondantes grâces. Ces présentes vous seront remises par notre fidèle secrétaire et prêtre Messien et par le vénérable abbé Gilles; deux hommes en qui l'esprit de Dieu vit et règne.»

A cette révélation inattendue, le souverain Pontife, ne put dissimuler son mécontentement et sa peine. Aussi, telle fut la réponse qu'il remit aux deux respectables envoyés, le 11 juin 514 :

«A l'illustre Césaire archevêque d'Arles, notre très cher frère dans l'épiscopat de Jésus Christ, et noire vicaire dans les Gaules et l'Espagne.

Notre âme a été saisie de la plus navrante affliction, à la nouvelle des contradictions inouïes suscitées par notre frère l'évêque d'Aix. Il a cru, sans doute, que l'exercice des hautes fonctions de vicaire du saint siège, que nous vous imposons, pour les Gaules, lui enlevait certains droits de son siège. Non, telle n'est pas notre intention, nous n'avons pas prétendu porter atteinte aux privilèges des autres Églises. Mais, si lui ou quelque autre évêque, n'obtempérait pas à nos ordres, ce que nous ne désirons pas, il sera soumis à la discipline ecclésiastique.

Pourtant, nous voulons et nous vous ordonnons de veiller, avec soin, à toutes les affaires de la religion qui s'élèveraient dans les provinces de la Gaule et de l'Espagne.

S'il est nécessaire et opportun de rassembler un concile, c'est à vous à le convoquer, et à référer le sujet du débat au saint siège, si le concile ne l'avait pas entièrement terminé.

Nous renouvelons aussi les ordonnances de nos glorieux prédécesseurs, touchant les voyages des ecclésiastiques à Rome, à savoir que personne ne puisse y venir, sans avoir des lettres formées, de votre main.

Recevez, vénérable frère, les marques de notre vive affection, avec la plénitude de notre bénédiction apostolique.»

Désormais, le doute n'était plus possible sur l'autorité de l'archevêque d'Arles.

Avant le siège, saint Césaire construisait, hors des murs, un monastère de filles, que devait diriger sa soeur Césarie. L'édifice était presque achevé, et le saint évêque, au dire des historiens, y travaillait de ses propres mains. Les assiégeants le détruisirent, pour en utiliser les matériaux à la confection des bastions et des redoutes. Quand la paix fut rétablie, saint Césaire allait s'occuper de sa réédification, lors que la haine et la malveillance de ses ennemis l'arrachèrent à ses pieux travaux. Revenu de ce long voyage, il se remit à l'oeuvre pour terminer enfin ce cloître, dont l'achèvement avait été si souvent suspendu. Afin de le placer à l'abri de toute insulte, et ne pas l'exposer à une destruction inévitable, toutes les fois que la guerre sévirait, il avait eu soin de le rebâtir dans la ville même. Il y adossa une église à trois nefs, sous le patronage de la très Sainte-Vierge, de saint Martin et de saint Jean. Lorsque tout fut préparé, il rappela sa soeur Césarie, de Marseille. Elle se trouvait dans un monastère de moniales, fondé par Cassien, le célèbre maître spirituel. Là, elle s'était formée à la connaissance de la direction. Deux ou trois compagnes entrèrent, avec elle, en possession du nouveau cloître, le 26 août 513.

Bientôt, une phalange de vierges se forma nombreuse et florissante. Elles vivaient sous une règle composée par leur bienheureux fondateur; production merveilleuse d'une solide piété et d'une prudence consommée, il la leur adressa avec cette douce et simple exhortation :

«Aux saintes et très vénérables soeurs en Jésus Christ, établies dans le monastère que Dieu nous a inspiré et aidé à bâtir, Césaire évêque. Puisque le Seigneur, nous inspirant dans sa miséricorde, a daigné nous aider à vous construire ce monastère, il est juste que nous vous donnions des avertissements spirituels et saints, basés sur les conseils des anciens pères, et qu'avec le secours de la grâce, vous observiez en tous points. Implorez sans cesse la protection et la visite du fils de Dieu, afin que vous puissiez dire avec confiance : *Nous avons trouvé celui que notre âme cherchait*. Je vous prie donc, vierges consacrées à Dieu, vous qui attendez, les lampes allumées et avec une conscience pure, l'arrivée de l'époux éternel, de prier un peu pour moi qui ai tant travaillé à l'édification de ce cloître, de sorte que lorsque vous entrerez, heureusement, dans le royaume éternel, avec les vierges sages, vous m'obteniez, par vos suffrages, de ne pas rester en dehors avec les vierges insensées. Puisse la faveur divine, me combler ici bas des biens présents, et me rendre digne de l'immortelle gloire.

Voici, mes bonnes soeurs, ce que j'ai cru propre à mener facilement vos chères âmes à la perfection.

I. Si quelqu'une abandonnant ses parents, et renonçant au siècle, veut entrer dans ce saint bercail, pour échapper, Dieu aidant, à la dent des loups spirituels, qu'elle ne sorte jamais plus ni du monastère, ni de la basilique.

II. Qu'elle s'efforce de fuir et d'éviter le jurement et le blasphème, comme un poison diabolique.

III. Les novices seront éprouvées, pendant un an et plus, s'il le faut, avant de recevoir l'habit, et d'être admises dans la communauté.

IV. Elles renonceront à leurs biens, propriétés, et jouissance : ne se réservant rien, afin de pratiquer la parole de Dieu : *Si tu veux être parfait, vas et, vends tout ce que tu possèdes. Si quelqu'un n'abandonne pas tout et ne me suis pas, ne peut être mon disciple.* Aucune soeur, pas même l'abbesse, ne pourra avoir de servante, mais les jeunes religieuses viendront en aide à celles que les ans accablent.

V. Si faire se peut, on ne recevra aucune petite fille, âgée de moins de sept ans; qu'elle sache lire et écrire, et qu'elle soit capable de se soumettre au joug de l'obéissance. Les filles des nobles et celles du peuple, ne seront point admises comme pensionnaires.

VI. On ne sera pas libre d'accomplir, à son gré, tel ou tel travail; la supérieure le distribuera elle-même.

VII. Il n'est permis à personne, de se choisir une cellule éloignée, ni d'avoir une armoire qui se ferme. Les religieuses coucheront toutes dans une chambre commune, mais en des lits séparée. Celles qui sont âgées ou infirmes, coucheront dans une autre chambre qui sera commune aussi.

VIII. Qu'elles ne parlent jamais à haute voix, selon le précepte de l'apôtre : *Que tout cri, s'éloigne de vous.* De même, pendant la psalmodie, il est interdit de parler ou de chuchoter.

IX. Il leur est défendu d'être marraines.

X. Celle qui, le signal donné, viendra tard aux exercices, sera réprimandée par la supérieure; si elle ne se corrige pas, après un second ou un troisième avertissement, elle sera séparée de la communion ou de la table commune.

XI. Quand quelqu'une sera châtiée ou réprimandée d'une faute, qu'elle ne réponde jamais pour se disculper.

XII. Tour à tour, chaque soeur fera la cuisine et les autres services domestiques.

XIII. Le soir, pendant la lecture, on pourra se livrer à ces petits ouvrages manuels, qui ne détournent pas l'esprit, mais empêchent de s'en dormir.

XIV. Chacune accomplira la tâche quotidienne qui lui aura été imposée, avec humilité et attention.

XV. Qu'elles ne s'arrogent rien en propre, ni dans les vêtements, ni en quoique ce soit.

XVI. Qu'on ne murmure jamais en obéissant. Après Dieu, que toutes obéissent à la Mère et aux autres préposées. A table, qu'on garde le silence et qu'on soit attentif à la lecture, pour que l'esprit se nourrisse en même temps que le corps.

XVII. Que toutes apprennent à lire. Tous les matins, on emploiera deux heures à la lecture.

XVIII. Une des soeurs lira pendant le travail, jusqu'à l'heure de Tierce.

XIX. Celles qui possédaient quelques objets, dans le siècle, les donneront, en entrant, à la supérieure, qui les mettra à l'usage de la communauté. Et qu'elles ne s'enorgueillissent pas de leurs anciennes richesses. Que leur servirait-il d'être devenues pauvres, si la fierté régnaient encore dans leurs âmes. Vivez donc en paix, honorez en vous, Dieu lui-même dont vous avez mérité d'être les temples. Persévérez dans l'oraison comme dit l'Evangile : *Priant en tout temps pour devenir dignes.* Et l'apôtre : *Priez, sans intermission.*

XX. Quand vous chantez des psaumes ou des hymnes, en l'honneur de Dieu, que ce ne soit pas seulement des lèvres, mais du fond du coeur.

XXI. Gardez sévèrement la modestie des yeux, c'est par là, que le malin esprit, corrompt souvent nos coeurs.

XXII. Reprenez franchement, celle que vous verrez mal agir, comme une soeur fait envers sa soeur. Si elle refuse de vous écouter, avertissez la supérieure.

XXIII. Malheur à celle qui aurait secrètement envoyé des lettres, des ordres ou des présents. Si elle avoue sa faute, qu'on lui pardonne en priant pour elle, si elle persiste à la cacher, quoique convaincue, qu'elle soit gravement amendée selon les statuts du monastère.

XXIV. Les malades seront soignés avec un grand soin, voyant en eux Jésus Christ, lui-même souffrant. Qu'une nourriture délicate soit appropriée à leur état. Et comme le vin de la communauté, n'est pas toujours assez bon, qu'on en ait de meilleur pour les infirmes.

XXV. On ne permettra à personne, d'entrer dans le monastère, excepté aux évêques, au proviseur ou gérant des affaires temporelles, à un prêtre, à un diacre, à un sous-diacre et à quelques lecteurs, pour célébrer les liturgies solennelles dans l'oratoire intérieur; les ouvriers n'entreront dans le monastère, qu'avec le proviseur.

XXVI. Quand l'Abbesse se rendra au parloir, elle sera accompagnée de deux ou trois soeurs, les autres moniales, verront seulement leurs parents, et en présence de quelqu'une des anciennes.

XXVII. Aucun repas ne sera donné dans le monastère, pas même aux évêques, ni aux femmes séculières, excepté aux mères des religieuses qui n'étant pas de la ville, viendront voir leur fille.

XXVIII. Les habits des religieuses, seront simples, de laine blanche, et faits dans le monastère. Leurs lits sans ornements. Leur coiffure n'excédera pas la hauteur de cette ligne marquée ci-contre. (4 cm)

XXIX. Les ornements même de l'autel seront de laine, sans broderie. Les vases sacrés seuls seront d'argent. Les religieuses ne fabriqueront point de tapisserie.

XXX. Il n'y aura ni peinture, ni tableaux, dans l'oratoire; ceux que l'on aura seront vendus au profit du monastère, ou placés dans la basilique de la Sainte Vierge.

XXXI. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on ne doit faire qu'un repas le vendredi. Depuis la Pentecôte, la supérieure réglera elle-même les jeûnes.

XXXII. Depuis le 1er septembre jusqu'au 1er novembre, on jeûnera trois jours de la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi.

XXXIII. De là jusqu'à Noël, on jeûnera chaque jour, excepté les fêtes et le samedi.

XXXIV. De l'Épiphanie à la semaine qui précède le carême, on jeûnera le lundi, le mercredi et le vendredi.

XXXV. Les jours simples, l'office sera psalmodié, et aux fêtes solennelles on les chantera. Ces jours là, sera chantée l'hymne *Te Deum laudamus* après matines.

XXXVI. L'Abbesse ne pourra jamais rien changer à ces règles, même par l'autorité de l'évêque. Si elle le tentait, résistez lui vivement, et adressez-vous au très saint pape de la ville de Rome.

Si l'Abbesse ou quelque autre osait innover ou déroger à l'institution de cette sainte règle, qu'elles sachent que je les citerai devant le tribunal de Jésus Christ. Et si par hasard, ce que Dieu ne souffre, quelqu'une de nos filles, d'un caractère trop insoumis, méprisait cette règle basée sur les préceptes des saints pères, et refusait absolument de la pratiquer, animées du zèle de l'esprit divin, chassez-la de votre congrégation. Mais croyant à la miséricorde infinie de Dieu, et sachant que vous aurez à coeur de suivre mes conseils et de vous corriger mutuellement avec une vraie charité, vous parviendrez au séjour de l'immortalité, avec l'aide de notre Seigneur Jésus Christ, à qui est honneur et commandement dans les siècles des siècles, Amen.

Cette règle se répandit peu à peu dans les Gaules. Sainte Radegonde la fit observer à Poitiers, par les moniales qu'elle avait rassemblées au cloître de Sainte-Croix. Elle-même, selon l'opinion de Guesnay, était venue la pratiquer à Arles, afin d'en transmettre plus fidèlement l'esprit. «Je n'ai pas cru, écrit aux évêques cette bienheureuse Reine, je n'ai pas cru pouvoir offrir aux filles que j'ai réunies, une méthode plus sûre de perfection, que la règle de saint Césaire d'Arles. Cet homme de Dieu, s'est étudié à la composer avec les institutions des anciens pères. La parole du saint Esprit y est onctueusement mêlée aux plus pieuses exhortations.»²²

Saint Donnat de Besançon, l'introduisit aussi en 532 dans le monastère de filles qu'il avait fondé.

Le pape Hormisdas sanctionna cette règle, et à la demande de saint Césaire, il enleva aux archevêques d'Arles tout pouvoir pour le gouvernement de la communauté leur permettant seulement de la visiter de temps en temps.

Le saint fondateur, voulant s'assurer lui-même, de l'exécution de ses ordonnances, se rendait souvent au milieu de ses chastes servantes du Seigneur, pour les encourager dans leur louable entreprise, et les exhorter à la persévérance.

«Mes chères soeurs, leur répétait-il souvent, réfléchissez sérieusement à cette injonction du Seigneur : *Sortez de votre terre, et de votre parenté, et de la maison de votre père*. Par le baptême, tout cela a été accompli en nous, car notre terre, notre pays, c'est notre chair. Or, renoncer aux habitudes charnelles et s'attacher à Jésus Christ, pour marcher à sa suite, n'est-ce pas sortir de sa terre ? Et ne vous semble t-il pas, que celui-là est heureusement sorti de sa terre, qui d'arrogant et de superbe, devient humble, d'emporté, docile; chaste, de luxurieux et de débauché qu'il était; celui qui d'avare, d'envieux, de cruel qu'il était, devient libéral, doux, débonnaire ? Assurément, mes vénérables filles, un tel changement, que l'amour de Dieu, opère en nous, peut bien s'appeler une heureuse sortie de sa terre et de son pays !»²³

Afin de profiter plus utilement encore de ses paternelles leçons, sa soeur sainte Césarie le supplia de les mettre par écrit.

²² Epist. B. Radegundis ad Episc.

²³ Baluze 3,10

«Servante de Dieu et vénérable soeur en Jésus Christ, dit saint Césaire dans sa première lettre, vous m'avez forcé, et par vos fréquentes demandes, vous m'avez contraint plutôt que prié, de vous adresser quelque discours exhortatif; non que je doive apporter quoique ce soit à votre science et à votre perfection, mais pour que vous puissiez facilement saisir ma prévoyance. Longtemps j'ai refusé, croyant d'encourir une marque de jactance et de vanité, vous sachant surtout assidue à la méditation des vérités divines, et solidement instruite de tout ce qui regarde la perfection. Mais que ferai-je ? Je n'ose refuser ce que je puis accomplir. Tant sont grandes, en demandant et en ordonnant, votre foi et votre autorité, que ne pas m'y soumettre me semblerait irrégulier. Cependant si vous me promettez de ne communiquer ceci à personne, selon les forces que Dieu m'accordera, je ferai. Pardonnez moi d'abord, s'il m'est impossible de remplir la tâche exigée; imputez-en la faute à vous-même, puisque c'est vous qui avez commandé de l'entreprendre. Eloignés donc de la témérité et libres de tout orgueil, mettons-nous à l'ouvrage, ne nous défions pas de la médiocrité de notre talent, aidé que nous serons par le mérite de vos prières. Sachez cependant que je ne veux écrire que ce qui pourra vous aplanir la voie de la perfection et servir à l'amendement des moeurs.

Donc, votre première étude, votre premier soin est de connaître la volonté du Seigneur, de chercher avec attention, ce qui lui plaît ou lui déplaît, afin de rendre à Dieu, selon Dieu, un raisonnable hommage. Parmi les préceptes, celui de la justice est le plus essentiel, parce qu'il n'est permis à aucun de transgresser ce qui est ordonné à tous. Il est dit de la virginité : *Qui peut comprendre, comprenne. L'arbre qui ne portera point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.* Ce que le Sauveur a pleinement, mais brièvement expliqué dans l'Évangile : *Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, vous aussi faites leur.* Donc, suivant le conseil de la perfection, ne regardez pas en arrière; mais sauvez votre âme. Vous désirez arriver à la vie, il faut marcher dans un étroit et pénible chemin, en quittant la voie large et pompeuse du siècle. Vous voulez offrir à Jésus Christ un coeur chaste et pur, préparez-vous à l'arrivée de votre époux, en remplissant votre lampe de l'huile des bonnes oeuvres. Quelle doit-être la perfection dont tel est le principe ? Quoique chacun désire être parfait et marche avec Jésus Christ; s'il veut remporter la victoire, qu'il combatte incessamment ses mauvais penchants. D'abord il faut s'élever avec force contre l'orgueil, qui est la tête de tous les vices. L'Écriture l'a dit : *la source du péché, c'est l'orgueil.* Oui vraiment, comme il est l'origine des crimes, ainsi est-il l'ennemi des vertus. Souvent il jette la chair dans une abominable corruption, car l'un dépend de l'autre. Un esprit superbe, tombe dans la prostitution de la débauche, tandis que l'humilité conduit à l'innocence. J'entends l'humilité vraie et sincère, celle que Jésus Christ a enseignée. L'ombre de cette vertu, plusieurs la suivent, la vérité peu la goûtent. Celui que l'injure trouve toujours patient est l'homme humble par excellence. Que la colère n'enflamme jamais votre âme, parce que la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Si elle vous saisit, hâtez vous de la secouer. Ne donnez pas non plus un trop facile accès à l'envie. Mal affreux qui en nous rendant jaloux de la vertu d'autrui, nous fait subir de tristes chutes.

Vous direz sans doute, difficile est ce labeur; oui, mais voyez ce que vous avez promis, considérez, je vous prie, la grandeur de la récompense, si vous le pouvez, et comparez la peine présente avec le gain futur. Après les aigreurs de l'âme et la mort de la chair, ô vierge, vous parviendrez à un meilleur état; ce corps livré à la terre, s'élèvera dans les cieux; vous irez jouir de la société des anges, et recevoir dans le royaume éternel, une place avec Jésus Christ.»²⁴

L'administration épiscopale, absorbant tous les instants de sa vie, saint Césaire, ne put que rarement instruire de vive voix, les zélées compagnes de sa soeur. Voici comment il y remédia.

«Césaire, évêque, le plus petit serviteur des serviteurs de Dieu, à la sainte abbesse Césaire, sa soeur et à toute sa congrégation, salut éternel en Jésus Christ. Je crains, vénérables filles en Jésus Christ, de paraître présomptueux, aux yeux de ceux qui ne savent pas combien grande est la force de la vraie charité, en me permettant de vous suggérer une bonne pensée, dans un langage aussi rustique et aussi commun. Moi, quoique ayant conscience de mes péchés, et convaincu de votre innocence, j'ose cependant, tiède, avertir les fervents, lent et négligent, exciter ceux qui courent, languissant, donner des conseils aux forts, et restant à mi-chemin vous pousser, vous, au désir de la sainte patrie. Et puisque, malgré vos vœux ardents, je ne puis plus fréquemment vous visiter, j'ai pensé dans l'humilité de mon âme, vous transmettre cette brève admonition, où je me suis efforcé de corriger l'aridité de mon sentiment par l'aménité des salutaires conseils des anciens pères. La charité qui m'inspire, m'a appris à ne rien craindre. C'est pourquoi, je vous prie, vénérables filles, en pardonnant à ma hardiesse, d'accepter patiemment et

²⁴ Codex regularum

bénignement tout ce que je vous suggérerai. Relisez en secret mon exhortation, ne la donnant à aucun, que la très rustique aspérité de ma parole pourrait choquer.

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que je pressente rien de sinistre sur voire très sainte vie; non, mais à cause des ruses multipliées de l'ennemi, à qui dit l'Écriture, sont mille noms et mille moyens de nuire; à cause, dis-je des perfidies astucieuses du démon, je veux vous prémunir, quoique en des termes peu relevés. Et, bien que guerrier nonchalant, je désire vous préparer des armes.

Réjouissez-vous et tressaillez dans le Seigneur, vénérables filles, et rendez lui d'abondantes actions de grâce, vous qu'il a daigné retirer du ténébreux commerce du siècle et vous attirer au port tranquille de la religion. Pensez donc d'où vous venez, et où vous cherchez à parvenir. Vous avez abandonné les ténèbres du monde, et vous commencez à voir la lumière du Christ. Mais je vous en supplie, ne perdez jamais de vue, le but vers lequel vous tendez incessamment. Ecoutez l'apôtre saint Pierre: *Soyez sobres et veillez, parce que le démon votre ennemi, comme un lion rugissant, tournoie cherchant à vous dévorer.* Tant que nous vivons dans ce corps, nuit et jour avec l'assistance et sous le commandement du Christ, combattons contre le diable. Certaines personnes consacrées à Dieu, négligentes et paresseuses, chose pire encore, se glorifient du seul nom de religieuses, et pensent qu'il leur suffit d'avoir changé d'habit, ignorant cet accent prophétique : *Mon fils, en vous mettant au service de Dieu, tenez vous dans la justice et la crainte, et préparez votre âme à la tentation.* Elles ne méditent pas la sentence du psalmiste : *à cause des paroles sorties de tes lèvres, je t'ai tracé une route pénible;* et ce que dit l'apôtre : *il nous faut entrer dans le royaume des deux à travers de nombreuses tribulations.* Déposer les habits séculiers pour prendre les vêtements religieux, c'est l'affaire d'un moment; mais rejeter les détestables voluptés de ce siècle, c'est là notre travail continuel; car *celui-là seul qui persévéra sera sauvé.* Vivez en Jésus Christ, saintes et vénérables femmes.»²⁵

Elles suivirent courageusement ces conseils paternels, ne reculant pas devant les difficultés inévitables d'une perfection bien éclairée. Sainte Césarie avait reçu du ciel comme son bienheureux frère, le don inestimable de conduire les âmes à la vertu. Sa douceur était telle, les religieuses se plaisaient à recevoir ses ordres, et les exécutaient bénévolement avec une joyeuse promptitude. Elle mourut le 12 ou le 13 janvier 527, après avoir pendant 14 ans donné l'exemple de la régularité la plus constante. Son corps fut inhumé dans un cercueil de pierre, sous l'autel principal de la grande église du monastère. La sainteté dont elle avait été animée sembla se transmettre au cœur des abbesses qui lui succédèrent. Sainte Césarie la jeune, sa parente, Ste. Liliolle, Ste. Rusticule,²⁶ Ste. Eulalie, Ste Léocadie, Ste. Susanne, Ste. Julienne, Ste. Eugénie, Ste Victoire, Ste. Euphonie, Ste. Primiole, héritèrent toutes de sa merveilleuse adresse dans le gouvernement des esprits. A la mort du saint fondateur, le couvent prit son nom, et a été appelé jusqu'en ce jour le Grand-Couvent ou abbaye de saint Césaire. Sa place n'est plus marquée que par des ruines.

Au milieu de ces graves occupations, saint Césaire n'oubliait pas les pauvres ses plus tendres enfants. Les vivres lui manquent un jour, pour nourrir les innombrables captifs qu'il avait achetés. Seigneur, lui dit le prêtre chargé de veiller à ce soin, ces étrangers seront obligés d'aller mendier aujourd'hui leur pain, sur les places publiques, ou de porte en porte. Car si l'église leur en fournissait encore une fois, de main votre table serait dépourvue. Le saint évêque ne répondit pas, il s'enferma avec confiance dans la petite cellule qui lui servait d'oratoire, et où jamais témoin n'avait pénétré. Bon Jésus ! que de larmes il dut répandre, que de gémissements, que de plaintes il exhala ! Bientôt il

en sortit, avec un air de pleine satisfaction, et objurguant, en quelque façon, le manque de foi de son secrétaire Messien. Allez dans le grenier, lui dit-il, enlevez le blé, sans laisser un seul grain, que le pain se fasse comme à l'ordinaire, tous en profiteront, et s'il manque demain, nous jeûnerons. Ce que je désire, c'est que ces malheureux n'aillent pas tendre la main aux passants. Ne craignez rien, Dieu ne veut pas que l'homme charitable pâtisse, il pourvoira à nos besoins. Les ecclésiastiques nourris par l'église à la table de l'évêque, murmuraient entre eux de cette prodigalité. Que mangerons-nous, s'écriaient-ils, si notre évêque ne se réserve pas un morceau de pain ?

Le jour suivant, avant même le lever de l'aurore, trois grandes galères abordent au port d'Arles. Le commandant de la petite escadre, sa dirige vers la maison épiscopale. Saint Père, dit-il à Césaire, mes seigneurs et maîtres Gondebaud et Sigismond, rois de Bourgogne, sachant votre

²⁵ Codex regularum

²⁶ La tête de cette sainte abbesse est exposée dans l'église de N. D. La Major d'Arles.

zèle des oeuvres miséricordieuses, m'ont ordonné de conduire ici et de vous offrir en présent, trois vaisseaux chargés de blé. Acceptez-les pour les pauvres, comme un témoignage de leur affection.

Tous ceux qui la veille redoutaient le danger de la faim, voyant que le Tout-Puissant venait toujours en aide à son serviteur, lui offraient ensemble action de grâces et remerciements.

Saint Césaire convoqua le 4^{me} concile d'Arles, pour la dédicace de la basilique du monastère qu'il avait construit. Douze évêques, trois prêtres et un autre député nommé Eumeterius, qui prend le titre d'envoyé de Gallican son évêque, l'assistèrent dans cette cérémonie. Voici les canons remarquables délibérés par ces vénérables pasteurs :

1° Les diacres ne seront pas ordonnés avant l'âge de 25 ans, et les évêques et les prêtres avant 30 ans.

2° On ne conférera l'épiscopat, la prêtrise ou le diaconat à un laïque, qu'un an après sa conversion.

3° Il est défendu selon les anciens canons, d'ordonner des pénitents, sous peine, pour l'évêque qui se le permettrait, d'être interdit pendant une année de célébrer des liturgies, et s'il enfreint cette défense, d'être exclu de la communion de ses collègues.

4° Les clercs vagabonds sont privés de la communion, ainsi que ceux qui les reçoivent, ou qui les protègent contre leurs évêques.

Ces canons furent souscrits le 6 juin, sous le consulat d'Opilion l'an 524.

Saint-Césaire en provoquant ces décrets, témoignait de son zèle pour le choix de vertueux prêtres, convaincu que la conservation et l'agrandissement de la religion reposent sur l'excellence et la dignité du sacerdoce.

Les pouvoirs spirituels qu'exercent les ministres de l'église, ils les tiennent tous de Jésus-Christ. Ces pouvoirs sont une participation de la puissance prophétique, sacerdotale et royale, que le Christ exerçait comme homme quand il était sur la terre, et qu'il continue d'exercer encore et dans la personne des ministres et par leurs opérations. Sublimes et saintes fonctions qui demandent de celui qui est appelé à les remplir, des talents spéciaux et rares.

Mais il ne suffit pas de publier des lois, besoin est encore d'en exiger la sévère exécution. Sinon, l'autorité dont elles émanent, méprisée dans ce qu'elle a de plus digne et de plus sacré, perd sa vigueur et demeure impuissante. Le législateur est bientôt avili, s'il tolère un instant l'insoumission à ses volontés.

L'évêque d'Antibes, Agrèce, ne tint aucun compte des canons proclamés par le dernier concile d'Arles. Aucune raison légitime, pas même un léger prétexte d'apparence plausible, ne pouvait étayer sa désobéissance scandaleuse. Les pères de cette assemblée, lui présent par un député, défendirent aux évêques de conférer les ordres à ceux que leurs crimes condamnaient à une longue expiation. Néanmoins Agrèce admit à l'ordination plusieurs pénitents publics, dont il connaissait parfaitement la position. C'était là un acte blâmable qui pouvait avoir de fâcheuses conséquences. Il importait d'en arrêter le cours. Sur la motion de saint Césaire, les évêques de la province furent appelés à juger la conduite de leur frère dans l'épiscopat. Avant de se rassembler, ils le citèrent à leur barre, en ces termes pleins de mansuétude :

«Les évêques de la province d'Arles à leur bien-aimé frère, Agrèce d'Antibes, salut en notre Seigneur.

Notre divin Maître et souverain Jésus Christ, en confiant à nos soins ses innocentes brebis, nous enjoint formellement de marcher à leur tête pour les mener dans les sains pâturages. Malheur à nous si, aveuglés par l'esprit d'erreur, nous nous détournons du droit chemin; notre égarement entraîne à la perdition ceux qui nous regardent comme leur modèle en toutes choses. Quelle n'a pas été notre douloureuse surprise, en apprenant, par des témoignages sûrs et incontestables, que vous aviez failli à la dignité de notre éminent caractère, en violant les canons approuvés par vous-même ! Vous avez fait entrer dans le sanctuaire, des hommes coupables, et par conséquent indignes des prérogatives du ministère des âmes. Ignorant les raisons qui vous ont déterminé à cet acte, nous vous supplions de venir expliquer votre conduite en présence de nous tous. Ainsi s'évanouiront les appréciations téméraires, les faux jugements cesseront, et nous serons heureux de bénir le ciel de votre ferme attachement à la discipline ecclésiastique.»

La réponse se fit longtemps attendre et n'arriva pas. Saint Césaire qui désirait au plutôt détruire le mal en sa racine, réunit les évêques dans la ville de Carpentras. Une seconde sommation plus pressante que la première fut encore envoyée à Agrèce. Il ne comparut pas. Ce refus semblait indiquer sa culpabilité et aggravait l'accusation. Le débat s'ouvrit sous ces auspices défavorables. Les preuves certaines de la faute étaient écrites et soutenues par des témoins oculaires. L'évêque fut suspendu pendant un an, de la célébration des saints mystères.

Avant de se séparer, ces évêques qui étaient au nombre de seize, indiquèrent, pour l'année suivante, un nouveau concile, en la petite ville de Vaison.

Comme saint Césaire s'en retournait à Arles, le clerc chargé de porter son bâton pastoral, l'oublia, par mégarde, dans l'auberge d'un village où ils s'étaient arrêtés pour se reposer. Les bons habitants de ce lieu s'extasiaient de joie, en considérant cette verge sacrée suspendue contre la muraille. Personne n'osait y toucher, tous se croyant indignes de porter la main sur un objet aussi vénérable. Un pauvre père de famille se débattait en ce moment, dans une maison voisine, entre la vie et le trépas. Sa femme que la curiosité avait attirée près de la précieuse relique, eut l'heureuse idée de l'appliquer au malade. Elle supplie les assistants de favoriser ses désirs. Pas un ne se sentit assez d'audace pour la satisfaire. Ses larmes et ses gémissements attendrissent, sans persuader. Ce que voyant, impatientée par le délire de rattachement, elle fend la foule étonnée, et saisissant le bâton elle le porte avec empressement sur le corps de son mari. Celui-ci, qui avait déjà perdu le sentiment de son existence, se relève soudain comme par enchantement. Les spectateurs font entendre des cris : Gloire à Dieu, gloire à son serviteur Césaire.

Bientôt, le clerc qui s'était aperçu que le bâton lui manquait, arrive hors d'haleine, et demande qu'il lui soit rendu. Il protesta, il conjura, mais il ne put fléchir la volonté de ceux à qui il s'adressait. Le houlette miraculeuse fut formellement refusée. On la conserva respectueusement dans le sanctuaire de l'assemblée. Aux jours néfastes, quand la grêle ou la pluie menaçaient les produits agricoles, lorsque le tonnerre épouvantait les hommes par ses roulements lugubres et retentissants, elle était entourée de cierges allumés; et les villageois simples et naïfs priaient avec confiance, agenouillés devant elle. Elle devint féconde en guérisons subites, en secours inattendus. Puis on la portait en triomphe dans les sentiers, en chantant à la louange de Dieu des hymnes et des cantiques.

Le lendemain de son arrivée, notre saint archevêque se rendant à l'hospice des vieillards qu'il avait fondé, rencontra dans la rue plusieurs jeunes gens plongés dans un état complet d'ivresse. La vue de ces malheureux le toucha si péniblement, qu'il ne put s'empêcher de s'en plaindre en chaire.

«J'ai souvent averti votre charité, comme mon devoir, l'affection tendre, sincère que je ressens pour vous l'exigent de moi, mes très chers frères de fuir, d'éviter l'ivrognerie, comme vous fuiriez l'entrée de l'enfer. Quoique plusieurs aient profité de nos remontrances, il y en a cependant encore beaucoup qui, sans crainte de Dieu, sans respect, ni nulle sorte d'égard pour ceux qui mènent une vie sobre et honnête, s'abandonnent à des excès de boisson si outrés, qu'ils sont quelque fois obligés de soulager publiquement leur estomac surchargé d'une excessive boisson. Semblables alors à ces navires brisés dans un naufrage, pourtant encore au milieu des flots irrités, ils sont si fatigués, si accablés par les vapeurs, les soulèvements de l'ivresse même, qu'ils ne se reconnaissent plus, ils ne savent où ils sont, ne peuvent dire ni entendre rien de tant soit peu raisonnable. Remarquez bien le déplorable aveuglement de ces gens-là, mais comment vous le dirai-je moi-même, à se remplir de leurs excès du vin. S'ils en voient quelques-uns ne vouloir boire que raisonnablement ce qui est suffisant, ils se moquent d'eux. Qu'elle honte, leur disent-ils, de ne pouvoir boire, vous devriez rougir de ne pas boire autant que nous. Sont-ce-là des hommes, ajoutent-ils, avec un ton, un air de raillerie, de mépris. Voyez un peu, je vous prie, ce renversement de raison. Ils prétendent être des hommes, précisément parce qu'ils se plongent dans la lie du vin, le borbier de l'ivrognerie. Ils disent que ceux à qui la modération, la sobriété laissent un maintien décent dans tout leur corps, ne sont pas des hommes. Admirez ces ivrognes; ils ne peuvent se soutenir, ils tombent à chaque pas, ils sont renversés par terre, ils n'ont ni la raison, ni la force de se relever. Ce sont des hommes ! Ceux qui se tiennent aisément, décentement sur leurs pieds, ne sont pas des hommes. C'est-à-dire, qu'on se moque, on se raille de celui qui est maître de boire, qui ne se laisse pas gourmander par l'ivrognerie. On applaudit à celui qui en est terrassé. On se raille de celui qui est sobre, modéré, qui a assez de raison pour conduire soi-même les autres, on ne se raille pas, disons mieux on ne pleure pas de tous ses yeux, sur un ivrogne, qui ne peut seulement reconnaître ni les autres ni soi-même. Ils prétendent néanmoins se pouvoir quelque fois excuser. Une personne en autorité, disent-ils, m'a forcé de boire outre mesure. A la table de mon supérieur, je n'ai pas pu faire autrement. On prétend s'excuser dans ses péchés, en disant qu'on n'a pas pu ce que le plus véritablement on n'a pas voulu. C'est-à-dire, on sent bien que, si on disait qu'on ne l'a pas voulu, on serait en faute. On prétexte donc, que c'est qu'on ne l'a pas pu. Mais je le veux bien, supposons même qu'on en vienne jusqu'à vous dire : ou vous boirez ou vous mourrez. Ne serait-il pas mieux qu'on vous fit mourir, en conservant la sobriété, que de donner la mort à votre âme par votre intempérance, votre ivrognerie ? Aussi, ce prétexte qu'on voudrait alléguer n'est-il pas

recevable, il est même faux. Car, comme par la grâce de Dieu, les rois eux-mêmes, tous les grands chrétiens, sont sages, tempérants, qu'ils craignent Dieu de tout leur coeur; quand même il leur arriverait de vous presser de boire, de s'animer, de paraître même s'irriter contre vous dans le moment; s'ils voient pourtant que la crainte de Dieu vous retient, que vous êtes bien décidé de ne vous pas enivrer, ils n'en auront dans la suite que plus de considération pour vous. Que n'avons-nous pas fait, se diraient-ils à eux mêmes, quelles instances, quelles menaces ! que n'avons-nous pas employé pour l'intimider, cependant par tout cela nous n'avons jamais pu réussir à lui faire passer les bornes de la tempérance. Dieu voit que c'est pour l'amour de lui que vous ne voulez pas vous enivrer, il dispose les choses, les coeurs, de façon qu'il vous fera trouver grâce, même devant ceux qui vous pressaient le plus, qui semblaient même s'irriter pour vous forcer de boire. Qu'on ne dise donc pas qu'en ce temps-ci, il n'y a point de martyrs, mes très chers frères, tous les jours il y en a des martyrs. Martyr signifie témoin. Quiconque rend témoignage à la vérité, quiconque juge tous les différends avec équité, ce qu'il aura souffert pour le témoignage qu'il aura rendu à la vérité, à la justice, Dieu le lui imputera comme la souffrance du martyr. De même, celui qui résisterait dans un occasion où l'on tenterait de l'enivrer, s'il persévérerait avec la grâce de Dieu, dans cette bonne résolution, qu'il eût quelque peine à souffrir, à supporter pour cela; Dieu lui imputera le tout, comme ayant mérité la gloire du martyr.

Je voudrais bien savoir, si quelqu'un de ceux d'entre vous, mes très chers frères, qui ont plusieurs domestiques, souffriraient patiemment qu'un seul d'entre eux fût un ivrogne ? Assurément je ne trouverais personne qui voulût jamais le souffrir. Vous ne voudriez pas souffrir que votre domestique fût un ivrogne, de quel front donc, en quelle conscience, voulez-vous être un ivrogne vous-même ? Que vous ayez quelqu'un pour vous servir, c'est un bienfait de Dieu. Vous, vous êtes le serviteur de votre Dieu. Vous devriez servir votre Maître Seigneur, de la même manière que vous vous voulez que votre domestique vous serve. Dites moi présentement, je vous prie, vous paraît-il raisonnable, qu'exigeant avec raison que le domestique qui vous sert, soit sobre, vous, qui devez servir votre Dieu, vous soyez un ivrogne. Est-ce que vous croiriez bien mériter que le domestique qui vous sert, soit sobre, que Dieu ne mériterait pas que vous qui devez le servir, soyez sobre. Il me semble que ceci mérite bien que vous y réfléchissiez sérieusement, mes très chers frères, que vous voyez s'il est raisonnable, que nous fassions envers Dieu, ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait à nous mêmes. Comment fais-je à Dieu, direz-vous peut-être, ce que je ne voudrais pas qu'il me fût fait ? Ecoutez ce comment; c'est en ce qu'il ne vous plaît pas, que vous n'aimez pas que votre serviteur soit ivrogne. Ceux qui s'enivrent si aisément mes chers frères, pensent que l'ivrognerie n'est qu'un petit pêché, si même c'en est un. Ce seront principalement les prêtres, qui rendront compte de cette ignorance, au jugement de Dieu, s'ils n'ont pas soin d'instruire continuellement les peuples qui leur sont confiés, des maux, des très grands maux dont l'ivrognerie n'est qu'un petit pêché. Moi je vous déclare, que quiconque ne se corrigera pas de ce malheureux vice, n'en fera pas sérieusement pénitence, sera condamné sans ressources aux peines éternelles, avec les adultères et les homicides. Vous n'avez pas oublié, sans doute, que telle est la doctrine qu'enseigne l'Apôtre. *Ni les fornicateurs, dit-il, ni les idolâtres, ni les efféminés, ni les abominables, ni les avares, ni les adultères, ni les ivrognes; ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Voyez-vous qu'il met les ivrognes au même rang que les fornicateurs, les idolâtres, les abominables, les adultères ! Et ailleurs : Ne vous laissez pas aller aux excès du vin d'où naît la dissolution.* Pensez y donc, mettez-vous bien dans l'esprit, que l'ivrognerie est un pêché très abominable, alors il ne vous arrivera jamais . ou que très rarement, d'y succomber. Ce n'est pas seulement dans le siècle à venir que les ivrognes auront à souffrir. Dès cette vie ci, cette passion les assujettit, souvent, à quantité d'infirmités. Qu'ils craignent donc au moins les maladies du corps, s'ils ne pensent pas au salut de leur âme. Si les supplices de l'enfer ne les effrayent pas, qu'ils appréhendent du moins ces vapeurs épaisses, pesantes, qui leur portent à la tête; ces brouillards, ces rougeurs, ces obscurcissements des yeux, ce tremblement involontaire de tous les membres. Mais quel nom donner à cet autre usage, selon lequel, le repas étant fini, chacun ayant apaisé sa soif, satisfait au besoin de prendre de la nourriture, en sorte qu'on ne peut plus ou au moins qu'on ne devrait plus boire alors, comme s'ils étaient tout frais, qu'ils ne vinssent que d'arriver dans le moment, ils recommencent à boire, sous différents noms, non seulement sous des noms d'hommes vivants, mais sous les noms des anges, des autres anciens saints, croyant que c'est leur rendre un très grand honneur, que de se plonger dans les plus grands excès; sous leurs noms.

Est-ce qu'ils ne sauraient pas qu'on ne peut faire une injure plus atroce, soit aux hommes saints, soit aux saints anges, que d'ensevelir ainsi son âme dans la mort de l'ivrognerie, sous prétexte de boire en leurs noms, à leur honneur ? D'autres se font préparer des ragoûts salés, épicés, afin d'irriter par là, leur soif de pouvoir se plonger dans l'ivresse la plus excessive. Que

des païens se livrent à tous ces excès, il n'y a rien d'étonnant, ni absolument de bien déplorable, ils ne connaissent pas Dieu, ils n'ont point d'espérance en lui, ils suivent les anciens usages de leurs pères. Mais que des chrétiens (que Dieu a appelés des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, des chrétiens à qui les saintes Ecritures crient sans cesse de fuir l'ivrognerie, d'aimer, de conserver la sobriété,) que des chrétiens, dis-je, imitent ces honteux excès des infidèles, pourquoi donc la grâce de Dieu, leur aurait-elle fait mériter d'être délivrés de l'incrédulité, de l'aveuglement des païens ? Je vous prie donc, je vous conjure par le jour redoutable du jugement, de commencer au moins à ressentir quelque confusion, d'avoir été jusqu'ici trop semblables aux païens, aux Gentils, par ces infâmes excès de boisson, de les fuir désormais, de les éviter avec la grâce de Dieu, de tout votre possible. Car, puisque la divine miséricorde a mis par la foi une si prodigieuse différence entre eux et vous, vous ne devez pas non plus leur ressembler par l'ivrognerie, mais vous souvenir que, quoique les chrétiens ne commettent pas les autres péchés que commettent les infidèles, la seule ivresse cependant, si elle est fréquente, qu'on ne s'en soit pas corrigé, qu'on n'en ait pas fait pénitence, suffit pour précipiter au fond de l'enfer, selon ce que je vous ai déjà cité : Ni les ivrognes, ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Je ne me soucie guère de votre vie éternelle, direz-vous, tout ce que je souhaite, c'est un lieu où je puisse jouir d'un repos, d'un calme éternel. Ne vous y trompez pas mes frères, il n'y aura pas trois états, trois places, il n'y en aura que deux. Voici à quoi tout se terminera; celui qui ne méritera pas de régner avec Jésus Christ périra infailliblement, sans ressource, avec le démon. Concluons de tout ce que je viens de vous dire, que, verser trop souvent à boire à quelqu'un, c'est être plus véritablement son ennemi que son ami, c'est affaiblir son corps, donner la mort à son âme. Qu'il serait donc bien mieux, au lieu de forcer son ami d'en prendre en un seul jour plus que de raison, de l'inviter pendant deux ou trois jours, de le faire boire dans ces jours là, ce qui ne fait que l'affaiblir, en le prenant en un seul jour, et en usant ainsi, on ne perdrait pas son vin, on ne surprendrait pas son ami; mais ce qui serait encore beaucoup mieux, ce serait de donner aux pauvres tout ce que le plaisir de la table aurait consommé inutilement; ainsi, en buvant raisonnablement, on entreprendrait sa santé, on rachèterait ses péchés en faisant l'aumône aux pauvres. Je sais qu'il y en a parmi vous un grand nombre, qui ne donnent que des repas honnêtes où l'on ne passe pas les bornes de la tempérance, de la sobriété; aussi mon intention n'est pas de leur adresser cette réprimande. Je ne dois que les exhorter à continuer, pour l'amour de Dieu, de ne boire que raisonnablement ce qui convient, d'avoir soin de déposer dans le ciel, par leurs aumônes, ce que d'autres perdent sur la terre par leur ivrognerie. Ne vous contentez pas même d'être sobres, tempérants, pour vous mêmes, corrigez encore, reprenez tant que vous le pourrez ceux qui s'enivrent, afin qu'ils ne soient pas si hardis que de boire plus qu'il ne faut au moins en votre présence. Par là, vous vous procurerez une double récompense, dans la félicité éternelle. Premièrement, en aimant, en conservant la sobriété pour vous-mêmes; secondement, en retirant de l'ivrognerie par vos avertissements, vos réprimandes, ceux qui s'y seraient perdus, travaillant ainsi à votre propre salut, à celui des autres. Que ce que j'entends dire sur cela de certaines gens de la campagne est honteux, digne de larmes. Lorsqu'ils ont du vin, ou qu'ils se sont fait quelque boisson, ils invitent leurs parents, leurs voisins, comme à un festin de noces, les retenant quatre ou cinq jours à boire, à s'enivrer à toute outrance, de manière qu'ils ne quittent pas cette déplorable débauche pour retourner chez eux, qu'ils n'aient épuisé toute la boisson qu'avait celui qui les a invités. Ainsi en quatre ou cinq jours de ces infâmes excès, on dévore, on consume ce qui aurait pu nourrir raisonnablement toute une famille, pendant deux ou trois mois. Je décharge mon âme devant Dieu, mes très chers frères, en vous donnant un avis en toute humilité, avec la sollicitude, l'affection sincère, que je vous dois. Si vous les écoutez volontiers, si vous êtes fidèles à pratiquer ce que je vous annonce, vous obtiendrez les récompenses éternelles. Si au contraire, vous n'en teniez compte, craignez du moins ces supplices inouïs, inévitables, qu'il vous faudrait souffrir pendant toute l'éternité. J'ai cependant cette confiance en la miséricorde de Dieu, que tous ceux qui se sont adonnés à l'ivrognerie se dégageront si bien avec la grâce de Dieu, de cette malheureuse passion, pratiqueront par cette même grâce, si exactement, les règles de la tempérance, qu'ils nous combleront de joie, de consolation, qu'eux-mêmes mériteront de parvenir au ciel.²⁷

Le pape Félix IV, à qui saint Césaire avait envoyé les canons du dernier concile d'Arles, lui exprima sa satisfaction, par ce bref approubatif et louangeux, daté du 3 Février 528.

«Je ne saurais trop exalter votre zèle pour la maison du Seigneur. Les travaux apostoliques auxquels vous vous livrez, avec tant d'activité, les soins, la vigilance extrême dont vous fournissez des preuves si multipliées, me causent le plus suave contentement. Ce qui me remplit

²⁷ Serm. saint Césaire 91

surtout de consolation, c'est votre prudence éclairée dans le choix des ministres sacrés. Vous les soumettez à une longue attente, vous examinez scrupuleusement si leur vocation est fondée solidement. Je vous loue, avec toute la sincérité dont Dieu m'a doué, de cette sage façon d'agir. Vous n'avez pas oublié ce précepte de l'apôtre saint Paul à Timothée, *n'imposez pas aisément les mains à personne*; car vénérable frère, qu'est-ce qu'un maître, ignorant les premiers éléments de la science qu'il prétend enseigner ? Peut-on devenir habile pilote, sans avoir fait le métier de nautonnier ? Celui qui n'a pas appris à obéir, ne sait pas commander.»

Notre saint pasteur que son ardente charité poussait continuellement au bien, fut victime, en ce temps, d'une étrange supercherie.

Un certain Gaulois appelé Bienné de nom, mais non d'oeuvre, dit le chroniqueur Messien, était captif à Arles. Connaissant la généreuse compassion de l'archevêque envers les malheureux, et sachant du reste les sacrifices qu'il s'était imposé pour la délivrance d'une multitude d'autres, il alla lui exposer sa misérable condition.

Saint Père, dit-il en se prosternant jusqu'à terre, ayez pitié d'un infortuné que le sort des armes a jeté loin de son pays. Et puis montrant un jeune enfant : voilà, poursuivit-il, un de mes neveux; sa soeur accourt derrière nous, pour joindre ses larmes aux nôtres. Nous sommes tous les trois prisonniers de guerre.

Le saint homme se lamentant de leur captivité, par cet amour que le ciel lui avait inspiré dès son enfance, les salua gracieusement tous deux et les embrassa. Il les exhorta à la patience, à l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens et leur remit à chacun la somme nécessaire à leur rédemption.

Deux jours s'étant écoulés, ce captif revint auprès de son libérateur, menant par la main sa nièce, et demandant aussi le prix de sa délivrance; ce qu'il obtint facilement. Or, cette petite fille était le même enfant déjà racheté par saint Césaire, et que cet oncle fourbe et trompeur avait vêtu en jeune homme. Ainsi il extorqua double rançon.

Le mensonge se dévoile toujours, quelque précaution que l'on prenne à en cacher la trame. Le bruit de cette supercherie, se répandit dans la cité. Quand le vénérable archevêque l'apprit; Seigneur, s'écria-t-il, pardonnez à cet étranger qu'une position fâcheuse a enclin au mal, et à moi indigne ministre qui ai baisé, sans le savoir, cette jeune fille. Accordez-lui la salutaire pensée de se consacrer à votre service, dans un monastère, afin qu'elle n'appartienne qu'à vous seul. Dieu, l'arbitre de l'avenir, prévoyant sans doute que celle pour qui ses vœux étaient formés, ne vivrait pas dans la pure virginité, et pour que la prière du Saint ne fut pas vainement exprimée, l'enleva sur l'heure de ce monde de perdition.

Ce que je rapporte là, ajoute Messien, cent mille bouches le publieront avec moi.

A Marseille, une illustre matrone tombe du haut d'une terrasse élevée qui ceignait les murs de sa maison de campagne. Elle se fait des blessures sanglantes; les os du pied droit se déboitent, les remèdes et les prescriptions médicales fermèrent les plaies et les cicatrisèrent promptement. La luxation persévérerait. Tandis que la chirurgie se livrait inutilement aux combinaisons diverses de la science, il ne fut plus permis à la noble dame de reconquérir l'usage du pied brisé. Ne pouvant l'appuyer à terre, elle était obligée de se rendre à l'église portée sur les bras de ses serviteurs. Un jour abordant le sanctuaire, elle aperçoit à l'autel célébrant le sacrifice, un évêque entouré de plusieurs diacres. Les traits vénérables du prélat lui inspirent une secrète confiance, elle ne désespère plus de sa guérison. Quand elle apprend que c'est l'archevêque d'Arles Césaire, cette lueur d'espoir se convertit en certitude. Elle exprime à l'évêque de Marseille son parent, le désir qu'elle a de saluer son bienheureux hôte. Saint Césaire satisfait cette pieuse intention.

Que je suis confuse, s'écria l'infirmes, de voir votre Béatitude se rendre à mes vœux, c'est un allègement aux cruelles douleurs qui me tourmentent depuis si longtemps. J'ai voulu puiser dans votre conversation des consolations abondantes.

Le saint Pontife s'empressant de mettre un terme à ces compliments flatteurs, dont il se regardait indigne, l'interrompit vivement.

C'est une obligation inhérente à notre titre de disciple de Jésus Christ, dit-il, de visiter les malades et ceux qui souffrent. Notre redoutable charge d'évêque fait cette obligation plus stricte, surtout lorsqu'on manifeste comme vous, ma chère soeur, un si vif empressement. Supportez, en esprit de pénitence, les souffrances aiguës que Dieu vous envoie. Tournez souvent vos regards sur l'image de notre Sauveur mourant. Là est la source de la patience invincible du chrétien. Ces paroles dites, les deux évêques se lèvent, bénissant la malade, et se retirent. Celle-ci a une seconde grâce à demander, elle prie humblement l'évêque son parent, de l'introduire dans l'appartement de Césaire, déjà reparti pour sa ville épiscopale. Elle y entre soutenue par ses domestiques. A peine pose-t-elle, avec foi, le pied impotent sur la natte qui en recouvrait le pavé,

qu'elle se redresse et se met à pousser des cris de joie. Elle était guérie. Seule et sans le secours d'aucun soutien, elle traverse la cité, au milieu de ses concitoyens émerveillés. A chacun elle exalte la puissante protection du saint archevêque d'Arles.

Peu après ce voyage, saint Césaire expliqua au peuple, quels sont les bons chrétiens et quels sont les mauvais.

«Je bénis Dieu, mes très chers frères, c'est avec un vrai plaisir que je lui rends mes actions de grâces, de ce que, comme je le désire vraiment, je vous trouve en bonne santé. Un bon père a toujours sujet de se réjouir. Cela est bien juste, bien raisonnable, toutes les fois qu'il retrouve les enfants jouissants d'une bonne santé, pénétrés de la crainte de Dieu. Puis donc que la bonté divine nous a accordé ce surcroit de consolation, de votre santé et de la nôtre, il est de notre devoir d'entretenir votre charité de ce qui intéresse le salut de vos âmes. Voyons donc, mes très chers frères, mais voyons avec toute l'application dont nous sommes capables, à découvrir, à bien comprendre pourquoi nous sommes chrétiens, pourquoi nous portons sur notre front la croix de Jésus Christ. Observez d'abord mes frères retenez-le bien, que nous n'avons pas été faits chrétiens pour n'être occupés que des soins de cette vie. Car, dit l'Apôtre, *si l'espérance que nous avons en Jésus Christ n'est que par cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes*. En effet, n'être occupé que de cette vie, c'est être semblable aux animaux, aux bêtes brutes. Que cherchent les bêtes ? Boire, manger, dormir, les plaisirs des sens, voilà toute leur vie; telle est aussi celle de ceux qui sont plus occupés de leur corps que de leur âme, qui préfèrent leur gourmandise, leur satisfaction, les plaisirs charnels, à la chasteté, à la justice. Ignorez-vous, mes très chers frères que nous avons été faits chrétiens, pour être continuellement occupés du siècle à venir, du bonheur éternel; pour donner nos premiers, nos principaux soins à notre âme non à notre corps ? Car enfin, celui-ci sera bien peu de temps en ce monde, mais si nous faisons le bien, notre âme régnera, sans fin, dans le ciel. Si au contraire, ce que je prie Dieu de ne pas permettre, nous faisons de mauvaises actions, si nous faisons plus pour les plaisirs charnels que pour le salut de notre âme, je crains bien qu'au moment où les bons chrétiens entreront dans la vie éternelle avec les saints anges, nous, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne soyons pas précipités dans les supplices éternels. Il ne suffit pas mes frères d'avoir reçu le nom de chrétien, si nous ne faisons pas des oeuvres chrétiennes; il n'est avantageux de porter le nom de chrétien que quand on aime la chasteté, qu'on évite avec soin l'ivrognerie, qu'on déteste l'orgueil, l'arrogance, qu'on a horreur de l'envie, de la jalousie, comme d'un poison diabolique. Etre vraiment chrétien, ce n'est point faire de larcin, ne porter point de faux témoignage, ne dire ni mensonge, ni parjure, ne point commettre d'adultère; c'est fréquenter l'Eglise, offrir à Dieu une partie de ses fruits, avant d'en user pour soi-même, donner aux pauvres les décimes qu'on doit payer tous les ans, rendre aux prêtres l'honneur qui leur est dû, aimer tout le monde comme soi-même, n'avoir d'aversion contre qui que ce soit, être non seulement bon chrétien, mais avoir Jésus Christ habitant en soi-même. C'est se donner de garde d'user de deux poids, de deux mesures, comme on se garderait de l'épée du démon même. Etre bon chrétien, c'est donner aux pauvres, selon ses facultés, ou de l'argent, ou quelque petits morceaux de pain; recevoir les étrangers, les pèlerins, dans sa maison, laver les pieds à ses hôtes. C'est non seulement ne point susciter de disputes, de procès, mais tâcher de réconcilier ceux qui seraient en division, c'est aimer, honorer, respecter, par le motif d'une vraie charité, les vieillards, ses parents, mener une vie chaste, instruire par ses paroles, par ses exemples, ses propres enfants, ses voisins. Leur recommander de vivre avec chasteté, tempérance. C'est enfin, avoir appris, savoir par coeur le symbole, l'oraison dominicale, être fidèle à les faire apprendre à ses propres enfants et les leur faire retenir. Vous venez d'entendre, mes frères ce que c'est qu'être bon chrétien. Travaillons présentement de toutes nos forces avec la grâce de Dieu, pour ne pas porter faussement mal-à-propos le beau nom de chrétien. Or, afin que les sacrements de Jésus Christ ne soient point outragés en nous, que nos coeurs soient toujours occupés des pensées chrétiennes, nos mains pleines d'oeuvres chrétiennes. Quelle espèce de chrétien est-ce que celui qui viendrait à peine quelquefois à l'Eglise, qui même en y venant, au lieu de s'occuper à prier pour ses péchés, s'amuserait à causer; à y exciter des querelles et des disputes, s'il en trouve l'occasion; qui boirait jusqu'à vomir, s'en irait comme un insensé, un furieux, crier comme un démon, courir, danser, tenir des propos sales, déshonnêtes, chanter des chansons de libertinage ? Un chrétien de cette espèce, je vous le demande, hésitera-t-il à dérober le bien d'autrui ? Craindra-t-il de commettre un adultère, de porter un faux témoignage, de dire des calomnies, de se parjurer ? Quels que ce soient ceux qui commettent ces excès, hommes ou femmes, c'est à leur condamnation, non pour le salut, qu'ils ont reçu le nom de chrétienne sacrement du baptême. A moins qu'ils ne fassent pénitence, ils périront pour l'éternité. Je viens de vous faire voir, mes frères, quels sont les bons chrétiens, quels sont les mauvais. Ceux que vous reconnaîtrez pour bons, imitez-les. Ceux au

contraire que vous reconnaîtrez pour mauvais, reprenez-les sans cesse, corrigez-les, châtiez-les même, afin d'être doublement récompensés de votre avancement et du leur. Que ceux qui sont bons, chastes, tempérants, humbles, débonnaires, persévèrent avec la grâce de Dieu dans leurs bonnes oeuvres. Que ceux au contraire qui en auraient fait de mauvaises, avant que leur âme soit enlevée de ce monde, qu'ils se corrigent promptement, parce que s'ils meurent sans pénitence ils ne parviendront point à la vie, mais ils seront précipités dans la mort. Daigne notre Seigneur, par sa grande bonté, nous préserver de ce supplice, lui qui étant Dieu, vit et règne avec le Père, le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.»²⁸

Quel est le chrétien pécheur, mais encore plein de foi, qui n'aurait pas été ramené par ces preuves irrésistibles et évidentes. C'est là de l'onction, de la force et de l'élévation dans les idées. Comme la science de la religion et du coeur humain perce, à travers ces comparaisons familières, et malgré les efforts que se donne saint Césaire pour couvrir son talent oratoire, du style le plus ordinaire. Il cherchait à se faire oublier, voulant que l'auditeur ne s'occupa que des vérités dont il désirait l'instruire et le convaincre. Néanmoins les grâces de son débit soutenues par la charité, ce ressort divin de la parole évangélique, produisit des effets prodigieux. Les incrédules les plus endurcis dans leurs errements, étaient subjugués et revenaient à la sollicitation du pasteur, comme des brebis timides, un moment errantes loin du bercail. On cite l'exemple d'un médecin nommé Germain qui, professant l'athéisme absolu, se raillait souvent de la bonhomie du saint archevêque.

S'il allait à l'église, c'était, affirmait-il, pour se divertir des plaisantes facéties qu'il lui en tendait prononcer. Mais l'homme propose et Dieu le mène. Saint Césaire peignait un jour aux fidèles terrifiés, la scène attendrissante et douloureuse de la séparation des parents, des amis, après la cruelle sentence du jugement dernier. Germain placé non loin de la chaire épiscopale, souriait malignement, de ce sourire d'incrédulité et de morgue qu'affectent les beaux esprits qui ne croient pas à ces prétendus épouvantails des éternels supplices. Le pontife s'en aperçut. «Malheur, s'écria-t-il alors d'un ton plus sombre et plus vibrant : malheur à ceux qui se moquent de la justice divine. Elle est prompte et sévère.» Et puis, comme s'il avait vu le bras vengeur du Tout-puissant levé pour frapper le coupable, il ajouta : «Ô Seigneur Jésus, ô mon doux Sauveur, ne frappez pas encore. Pardonnez, pardonnez, ils ne savent ce qu'ils font.» Les regards des assistants se sont tournés à la fois vers le philosophe. Celui-ci est stupéfait de l'interpellation de l'orateur. Bientôt il pâlit, se trouble et reste évanoui le jour même, il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, renonça au siècle, devint un saint ministre de Jésus Christ, et un des disciple les plus dévoués et les plus dociles de celui qu'il censurait autrefois.

Parmi ces disciples nombreux qui entouraient alors notre vénérable pontife, plusieurs étaient venus de loin, pour travailler sous sa conduite à leur propre sanctification, et s'exercer avec succès à la conquête des âmes.

Saint Cherf, d'autres disent Chef, en latin Theuderius, né d'une des plus illustres familles de Vienne (en Dauphiné), sent naître en lui une invincible propension à l'état ecclésiastique. Mais il prévoit que sa naissance, son rang élevé, seront un obstacle et même un danger pour sa vocation. Peut-être succomberait-elle au contact permanent de ses anciennes liaisons avec des laïques contempteurs des célestes désirs. Le prêtre à qui il a confié ses pieuses intentions, l'engage à s'éloigner promptement. Il y a à Arles, lui dit-il, le très-saint archevêque Césaire, dont la connaissance des armes spirituelles soumet et maîtrise les passions les plus rebelles. Allez confier le salut de votre âme à cet homme de Dieu. Cherf part. La douce amabilité de l'archevêque d'Arles le captive. «Mon cher frère, lui dit celui-ci, vous devez remercier le Seigneur de l'inspiration énergique qui vous a fait abandonner vos parents, vos amis et votre patrie. Vous désirez embrasser l'état ecclésiastique et vous consacrer ainsi tout entier au culte de cet adorable maître. C'est là une entreprise hérissée de difficultés innombrables. Néanmoins, les obstacles disparaîtront, la voie s'aplanira; elle deviendra large et facile, si vous demeurez fidèle à votre vocation. Priez le Dieu tout-puissant d'accomplir en vous ce que sa grâce y a commencé, car c'est lui qui travaille et qui perfectionne, selon sa bonne volonté. Pour moi, à qui, malgré mon ignorance et mon inhabileté, vous donnez la qualification imméritée de conducteur des âmes, à l'exemple de saint Paul, je ne cesserai de supplier le Seigneur de vous pénétrer de la connaissance de sa volonté, en vous accordant la sagesse et l'intelligence, afin que vous viviez dignement, cherchant à lui plaire en toute sorte de bonnes oeuvres.»

Cherf promit d'observer avec constance les maximes qui lui étaient proposées. J'espère, saint père, poursuivit-il humblement, que le secours de vos oraisons m'aidant, je pourrai me rendre digne de la protection céleste.

²⁸ sermon 67

Les progrès spirituels de Cherf furent si rapides, que peu de temps après, saint Césaire l'admit au sacerdoce. Mais il ne devait pas se réjouir longtemps de le compter au nombre des prêtres zélés de sa métropole. La vie active ne convenait pas à Cherf. Mieux il aimait la contemplation paisible et recueillie dans une cellule solitaire.

Son départ d'Arles causa un véritable deuil. Les pauvres pour lesquels son maître lui avait inspiré la plus vive tendresse, lui firent cortège, bien loin sur la route, pleurant et appelant sur lui les bénédictions du ciel. Il se retira près de Vienne, dans un domaine que ses parents lui avaient légué. Il y établit un monastère dont il fut le premier abbé. Dieu, pour rehausser son mérite, le récompensa de ses mortifications et de sa pénitence excessive, lui accorda le don des miracles et l'appela à lui l'an 575.

Vers la même époque, un autre pieux chrétien nommé Florian arrivait à Arles, du fond de l'Italie, pour se mettre encore sous la direction de notre zélé pasteur. Il avait des lettres de recommandation du célèbre Ennode, évêque de Pavie qui, ainsi que je l'ai rapporté, s'enorgueillissait d'être l'intime ami de saint Césaire. Comme Cherf, Florian gravit avec fermeté les divers degrés de la perfection. L'attrait de la solitude l'enleva aussi à l'amour de son maître. Il alla en Suisse, s'enfermer dans l'abbaye de Roman-Moutiers régie par saint Théodat. Son humilité, sa science et ses macérations rigoureuses lui valurent la dignité d'abbé. C'est alors qu'il adressa à saint Nicet de Trêves, le récit des principales aventures de sa vie. Dans ces belles pages, où le génie littéraire d'une diction pure et mélodieuse, le dispute à la profondeur des pensées les plus originales, Florian, après avoir souhaité au saint évêque les jouissances d'une immortelle gloire, ajoute : «Là haut, vous aurez pour compagnon de vos lauriers, le très bon, le très illustre, la lumière des lumières des évêques des Gaules, le très vénérable archevêque d'Arles Césaire, mon ancien maître et mon bienfaiteur insigne, qui vécut en bienheureux parmi les barbares, et se montra toujours paisible au sein des guerres acharnées. Il fut, d'heureuse mémoire, le père des orphelins, le soutien de la veuve, le consolateur des affligés, le pasteur des indigents, le pacificateur des peuples et des rois. Sa foi catholique, par des écrits et par des faits, sauva du naufrage les règlements de la discipline ecclésiastique. Vous recevrez ensemble au pied du trône de l'agneau, la couronne brillante que vous a tressée votre sollicitude pastorale. Là, vous brûlerez, à mon intention, quelques grains de cet encens d'agréable odeur, qui fume nuit et jour sur l'autel de la victime sans taché.»

Tandis que les Goths ravageaient à main armée les environs d'Orange, le Patrice Libère alors préfet dans la Gaule, va à leur rencontre pour défendre les terres envahies. Un ennemi caché se précipite sur lui et lui enfonce la lance jusqu'aux entrailles. Les soldats, furieux de cet acte barbare, abandonnent leur chef et poursuivent l'assassin. Le blessé laissé sur la route, effrayé par le danger de sa blessure et perdant l'espoir de la vie, rappelle ses dernières forces, et franchissant à pied l'espace de cinq cents pas, parvient à l'autre rive de la Durance. Les habitants du village d'Arnagine²⁹ le voyant arriver couvert de sang, l'entourent. Défaillant il tombe entre leur bras sans connaissance. On cherche à l'aide de plusieurs remèdes, de le ranimer à la vie, et de fermer l'énorme blessure d'où son sang coule en abondance. Mais lui se relevant avec peine : «Mes amis dit-il, je suis perdu, tous les remèdes sont inutiles. Que quelqu'un coure à Arles et prie mon cher maître Césaire de venir à mon secours.» Un homme de bonne volonté part à l'instant et se dirige vers Arles avec précipitation. Le saint évêque se rend à la demande du blessé son ami. Lorsqu'il arrive, Libère ne connaissait plus personne, pas même sa femme et sa fille unique.

A la voix du charitable pasteur le moribond ouvre les yeux. Il lui saisit la main avec empressement et la baise à plusieurs reprises. Césaire l'exhorte à la patience et à la résignation. Il le bénit, le sang s'arrête. Le préfet se lève ne ressentant plus aucune douleur.

²⁹ Aujourd'hui Saint Gabriel à 8 km d'Arles.

CHAPITRE CINQUIÈME

(530—512)

Dernières années de la vie de saint Césaire – ses relations avec Childebert. – Fondation de l'abbaye de Mont-Majour. Testament du saint. Sublime exhortation qu'il adresse à ses prêtres. Il se fait porter agonisant dans le monastère des moniales, qu'il veut exhorter encore une fois. Sa mort dans la métropole. Miracles qui la suivirent.

La dispute sur l'arianisme et le prédestinatianisme paraissait close, après les décisions du deuxième concile d'Orange. Il est pénible à l'historien ecclésiastique d'en constater la reprise, et d'indiquer où se ralluma le foyer de la discorde. La doctrine de saint Césaire fut publiquement attaquée par l'archevêque de Vienne. Il semblait que ce prélat, devait se trouver en perpétuelle contradiction avec le métropolitain d'Arles. Faut-il attribuer ce défaut d'entente, à la rivalité des prétentions dominatrices que les papes enlevèrent à ce siège, pour entourer celui d'Arles d'une juridiction éminemment privilégiée ? Les évêques de cette province, prenant à coeur l'opposition de leur chef, se rassemblèrent en concile à Valence. De nouveau, furent évoquées les vieilles objections contre la grâce et le libre arbitre. Saint Césaire aurait désiré répondre, en personne, à ces vaines querelles engendrées par une jalousie trop évidente.

Les infirmités, suite inévitable d'une vie agitée et laborieuse, le rendaient en ce moment incapable de mouvement et de travail. Plusieurs de ses suffragants accoururent pour le représenter. On y voyait saint Cyprien de Toulon son ancien secrétaire, heureux de lui payer un tribut de reconnaissance, en défendant ses opinions. Le disciple brilla de l'éclat d'une savante érudition, dont il était redevable à son illustre maître. Tous les arguments qu'il développa pour prouver que l'homme ne pouvait entrer de lui-même dans la voie du salut, s'il n'était prévenu de la grâce, il les étayait sur de nombreuses citations de l'Écriture sainte. Les assistants en furent ravis. Les uns se bornèrent à l'admiration passive; les autres se rangèrent franchement du côté de l'archevêque d'Arles.

Du haut du fort inébranlable de la communion catholique, la voix du confirmateur de la foi des chrétiens a retenti. Le doute disparaît, les contestations s'apaisent, l'esprit de controverse se calme et s'humilie. Boniface II montait à peine sur le siège apostolique. Avant son élévation au pontificat, il connaissait à fond la thèse qui se débattait dans les Gaules. Saint Césaire l'en avait instruit par la lettre suivante :

«Au saint et savant prêtre de l'église romaine Boniface Signates, Césaire, archevêque d'Arles.

Je me souviens, avec une extrême consolation, de l'exquise affabilité dont vous me me donnâtes plus d'une preuve, lors de mon passage à Rome. Le pieux prêtre et abbé Arménius qui vous remettra cette lettre, vous exprimera mieux encore les sentiments d'affection et de respect que je ressens, pour vous. Je le charge aussi de vous expliquer, avec plus de clarté que je ne pourrais le faire par écrit, le motif de mon importunité.

La nécessité de la grâce prévenante, pour les bonnes oeuvres, a suscité dans nos contrées, vous ne l'ignorez pas, de fâcheuses dissensions. Entraînés trop loin par l'impétuosité de leur humeur, quelques-uns de nos frères dans l'épiscopat se sont déclarés nos adversaires. Ils croient et disent, à la vérité, que tous les biens proviennent et découlent immédiatement de la grâce; mais la foi par laquelle nous croyons en Jésus Christ, ils l'attribuent à la nature.

La dernière assemblée d'Orange a formellement exprimé le contraire. Et je désirerais, pour le plus grand bien de l'unité catholique, que l'immortelle et irrévocable autorité du Saint-Siège sanctionna la confession de foi que nous opposons aux dissidents. C'est le seul moyen de faire taire les discussions intempestives et dangereuses.

Ne soyez pas étonné que je m'adresse à vous dans une affaire aussi sérieuse. Le savoir que vous possédez, l'amour de la foi qui vous guide, et la piété dont vous êtes éclairé, vous ont acquis une recommandable influence auprès de notre bienheureux père Félix, à qui le Seigneur, par sa grâce, a dévolu les suprêmes pouvoirs du divin pontificat.»

Ces instructions ne pouvaient s'adresser mieux. Sur le champ, Boniface devenu pape répond à Césaire.

«Boniface II évêque, à notre très cher frère Césaire, archevêque d'Arles.

Vos lettres nous ont été remises par le prêtre et abbé Arménius. Vous me priez d'expliquer ce que vous aviez demandé au très saint Félix, notre glorieux prédécesseur.

Vous me dites, que quelques évêques des Gaules, reconnaissent, à la vérité, que tous les autres biens viennent de la grâce, mais qu'ils attribuent à la nature et non à la grâce, la foi par

laquelle nous croyons en Jésus Christ. Vous souhaitez que pour enlever tous les doutes, nous confirmions par l'autorité du Saint-Siège, la confession de foi que vous leur avez opposée, à savoir, selon la croyance catholique, que la vraie foi en Jésus Christ et le commencement de la bonne oeuvre sont inspirés par la grâce prévenante de Dieu. Plusieurs pères et surtout l'évêque Augustin, d'heureuse mémoire, et nos prédécesseurs les pontifes romains, ont démontré suffisamment cette vérité. C'est pourquoi une réponse plus étendue nous paraît inutile. Nous avons éprouvé une grande joie en apprenant que dans la conférence que vous avez eue avec quelques évêques des Gaules, on ait suivi la foi catholique, en définissant, comme vous le marquez, d'un commun consentement, que la foi par laquelle nous croyons en Jésus Christ nous est donnée par la grâce divine qui nous prévient, et en ajoutant qu'il n'y a aucun bien, selon Dieu, qu'on puisse vouloir commencer, faire ou achever, sans la grâce de Dieu; suivant ces paroles du Sauveur : *Sans moi, vous ne pouvez rien*. C'est pourquoi, recevant votre confession de foi avec l'affection convenable, nous l'approuvons comme étant conforme aux règles catholiques des pères.

Rome le 25 octobre sous le consulat de Lampadius et d'Oreste, l'an de notre Seigneur 530.

C'était une insigne conquête, pour notre saint archevêque qui les avait inspirées et proclamées le premier. Aussi sa réputation grandissait et devenait chaque jour plus imposante. Les évêques des Gaules le regardaient comme leur docteur, et accouraient soumettre à son jugement droit et sûr, des questions délicates et épineuses. Saint Aubin d'Angers, saint Lubin évêque de Chartres, saint Venant de Viviers, saint Nicet de Trêves et tant d'autres pasteurs pleins de confiance en sa sagesse, vinrent à Arles l'interroger sur la foi, la discipline ecclésiastique et la saine morale. Ces pieux visiteurs emportaient avec eux la copie des discours que saint Césaire adressait à son peuple. Eux-mêmes, de leurs chaires épiscopales, ils les redisaient à leurs ouailles, donnant ainsi une preuve manifeste de leur révérence et de leur respect. Saint Eucher, un des suffragants de la métropole de Vienne, se fit surtout remarquer par son filial attachement à saint Césaire. Aussitôt que l'administration de son diocèse le laissait libre, il s'empressait de réchauffer son zèle auprès, de son ancien maître. Celui-ci l'engagea un jour à l'accompagner dans une visite pastorale. Ils partent ensemble d'Arles. Bientôt sur la route, ils rencontrent une pauvre femme paralytique que ses enfants plaçaient là, chaque jour, pour qu'elle put, avec les secours des charitables passants, sustenter sa malheureuse existence. Saint Césaire dit à son compagnon de voyage : «Descendez de cheval, et faites sur elle le signe de la croix.»

Eucher tremble et n'ose obéir. Cependant il se rend aux instances de son vénéré père, et met pied à terre. «Maintenant, ajoute le Saint, prenez la par la main.» « Je suis prêt à obéir en toute autre chose, dit Eucher; mais ici ce serait tenter Dieu. Une pareille entreprise vous convient à vous à qui la divine grâce a accordé le pouvoir de guérir les maladies du corps et de l'âme.» Césaire insiste plus fortement. Eucher a recours aux larmes, pour s'excuser et se défendre. «Comment ! vous êtes prêt à vous jeter dans le feu par obéissance, et vous refusez d'accomplir, par miséricorde, ce que la charité vous ordonne ! Obéissez donc, donnez la main à cette pauvre femme, au nom du Seigneur, et relevez la sur ses pieds.» Eucher obéit enfin, prit l'infortunée par la main, la redressa sur ses pieds; et elle s'en retourna parfaitement guérie.

Néanmoins notre saint archevêque ne craignait pas de réprimander ses frères dans l'épiscopat. Témoin ce procès fameux qu'il intenta à Contumélioux, évêque de Riez, dont les crimes patents et publics ne devaient pas rester impunis. Voici comment ce fait est raconté par Baillet : « Il y avait alors un évêque à Riez nommé Contumélioux, qui s'était trouvé en beaucoup de conciles avec notre Saint, y avait paru même aussi zélé que les autres prélats pour maintenir la doctrine et la discipline de l'église dans leur pureté. Mais depuis, il tomba dans des désordres si grands, que les évêques de sa province furent obligés de le déposer dans un synode assemblé exprès contre lui. Saint Césaire y présida, parce que la ville d'Aix dans la province de laquelle se trouvait celle de Riez pour le civil, n'était pas encore alors métropole ecclésiastique. Après le jugement du synode porté contre Contumélioux, notre saint en écrivit au pape Jean II qui, par sa réponse, approuva la déposition de ce prélat, et ordonna qu'il serait renfermé dans un monastère pour y expier, par la pénitence, le scandale qu'il avait donné à son église; et qu'on choisirait un visiteur pour gouverner son diocèse, mais qu'il ne ferait point d'ordinations, et qu'il ne se mêlerait point du temporel. Il chargea du soin de cette affaire saint Césaire à qui il en écrivit, comme il fit aussi à tous les évêques des Gaules, et au clergé de Riez en particulier. Il lui envoya en même temps, pour autoriser ce qu'il avait fait en cette rencontre, un mémoire de canons qui ordonnaient la déposition des évêques et des prêtres qui tombent dans l'incontinence ou dans d'autres crimes. Contumélioux appela de sa déposition au pape Agapet qui avait succédé à Jean. Ce pape ayant reçu ses plaintes, lui nomma des commissaires sur les lieux; ce qui n'empêcha point saint

Césaire et les autres évêques des Gaules d'exécuter leur jugement, en conformité de ce que leur avait mandé le pape Jean, l'année précédente. Agapet averti de cette conduite, qui n'avait d'ailleurs rien d'irrégulier, récrivit à saint Césaire, se plaignant de lui et de ses confrères comme s'ils eussent déposé Contumélieux au préjudice de son recours au Saint-Siège. Il lui mandait qu'il aurait été mieux de suspendre l'exécution de leur sentence, jusqu'à ce que la cause de l'évêque accusé eut été jugée de nouveau; ou du moins, de lui permettre de se retirer plutôt que de le renfermer dans un monastère. Il ordonna que Contumélieux serait rétabli dans les biens de son patrimoine, mais qu'il demeurerait privé de l'administration de ceux de son église, et qu'il serait toujours suspens et interdit de la célébration des saints Mystères; à condition, néanmoins, que le jugement rendu par Césaire et les autres prélats ne serait de nulle considération dans celui que les commissaires devaient rendre de nouveau. Cet événement est une des meilleures preuves de la vigueur épiscopale de saint Césaire.

En ce temps, la vie de notre saint était devenue moins extérieure. Elle se concentrait toute entière dans sa bonne ville d'Arles, qu'il cherchait à rendre plus chrétienne, par ses fréquentes prédications. Extirper le vice, combattre les ennemis de la religion, pousser à la vertu; tel est le résumé de ces homélies pathétiques dont l'onctueuse mais véhémence simplicité surprend et charme. On n'y découvre pas, il est vrai, la hardiesse d'une flatteuse harmonie. C'est le coeur d'un père qui s'abandonne avec amour, usant de nobles expressions prises à la source de la seule et véritable éloquence sacerdotale, l'Écriture sainte.

Saint Césaire n'ordonnait pas de diacres avant qu'ils n'eussent lu, quatre fois, l'ancien et le nouveau Testament, dont ils devaient apprendre et réciter publiquement les morceaux les plus frappants. Mais il ne se contentait pas d'exhorter ses prêtres à l'étude sérieuse des saintes lettres, il voulait encore les rendre familières à son peuple.

«Je conviens, disait-il naïvement, que celui qui ne sait pas lire, ne peut pas lire la sainte Écriture, mais il pourrait entendre quelqu'un qui la lirait. Pour celui qui sait lire, serait-il possible qu'il ne pût trouver de livres pour lire cette divine Écriture ? Retrançons les propos inutiles, les railleries piquantes. Supprimons, autant que nous pouvons, les entretiens oisifs, licencieux. Voyons si le temps vous manquera encore pour vaquer à la lecture de l'Écriture sainte. Abstenons-nous de ces repas de débauche, où l'on tient table jusqu'au soir. Ne nous trouvons point à ces soupers qui durent quelquefois jusqu'au milieu de la nuit, où il se commet bien des excès, c'est-à-dire l'ivresse, qui amollit le corps, en affaiblit les forces, des bouffonneries, des entretiens sales, déshonnêtes qui blessent l'âme ou même lui donne la mort. Fuyons, dis-je, ces divertissements pernicious, aussi préjudiciables au corps qu'à l'âme, nous verrons qu'il nous restera du temps pour nous occuper du salut. Quand les nuits sont longues, qui est-ce qui peut les employer toutes entières à dormir ? Ne pourrait-on pas en consacrer trois heures à lire ou entendre lire l'Écriture sainte ? Je crois bien que ceux qui se font un jeu de passer la moitié des nuits à s'enivrer, comme je l'ai déjà dit, ne peuvent trouver le temps de faire cette sainte lecture; aussi, ceux qui désirent être agréables à Dieu, s'occuper sérieusement du salut de leur âme se font un devoir d'aimer, de pratiquer la tempérance, de fuir l'ivrognerie comme l'entrée de l'enfer. Vous savez bien ce qui se passe dans le commerce, mes frères faites-y donc un peu attention, je vous prie. Nous connaissons des marchands qui ne savent ni lire, ni écrire, mais ils prennent à gage des gens qui le savent; quoiqu'ils n'aient donc pas eux-mêmes ce talent, par le moyen cependant de ceux qui écrivent pour eux, ils gagnent des richesses immenses, en ce monde; pourquoi vous, qui que vous soyez, qui ne savez pas lire, ne priez-vous pas, ne payeriez-vous pas même, ou ne feriez-vous pas quelques présents à un autre, pour qu'il vous lise l'Écriture sainte, afin d'y apprendre les moyens d'acquérir les récompenses éternelles ? Quand on pense que cette lecture peut être utile pour l'éternité, certainement, mes frères, on prend grand soin de se la procurer. Quand, au contraire, on ne veut pas prendre la peine de la faire, ou d'écouter ceux qui la font, sans doute qu'on ne croit pas en pouvoir tirer grands profits. Je vous avertis donc mes frères, je prie ceux d'entre vous qui savent lire, de lire, relire souvent l'Écriture sainte; ceux qui ne savent pas lire, d'écouter attentivement ceux qui la lisent chaque jour. Notre âme n'a point d'autre lumière, ni d'autre nourriture éternelle que cette divine parole, sans laquelle, elle ne peut ni voir, ni même être vivante. Notre corps meurt, s'il ne prend pas de nourriture. Ainsi notre âme s'éteint, si elle ne se nourrit de la parole de Dieu. Je suis un homme de campagne, me direz-vous, je suis continuellement occupé à travailler à la terre, je n'ai pas le temps de lire, ni d'entendre lire l'Écriture sainte. Combien d'hommes, de femmes de la campagne savent, retiennent par mémoire, chantent des chansons diaboliques, profanes, déshonnêtes ! Comment ! ils pourraient bien retenir, repasser ce qu'enseigne le diable, ils ne pourraient retenir ce que Jésus Christ nous apprend ! Il serait cependant bien plus aisé, plus utile, mieux en tous sens, même à un homme, à

une femme de campagne, d'apprendre, s'ils le voulaient bien, le symbole, l'oraison dominicale, quelques antiennes, quelques psaumes, comme le cinquantième, par exemple, le quatre vingt dixième; de les retenir, de les répéter souvent pour pouvoir unir leur âme à Dieu, la préserver des pièges du démon. Comme les chansons profanes, déshonnêtes qu'inspirent les démons, répandent des ténèbres dans nos âmes, les cantiques sacrés de Jésus Christ au contraire, nous découvrent sa lumière et sa gloire. Que personne ne dise donc, qu'il ne peut rien retenir de ce qui se lit à l'église, si vous le vouliez bien sincèrement, vous le pourriez sans doute. Commencez par le vouloir, bientôt vous verrez que vous le pouvez. Mais pour faire sentir encore mieux la vérité de ce que je vous dis que personne ne peut s'excuser de faire des bonnes oeuvres, je veux, avec la grâce de Dieu, vous le prouver bien clairement. Le soin de notre âme mes très chers frères, est tout à fait semblable à celui que nous avons de nos terres. Il faut pratiquer envers votre âme, précisément ce que l'on fait dans un champ que l'on cultive, dont on ôte certaines choses, d'où on arrache, d'où on déracine quelques autres, pour y semer de bons grains. Ainsi dans notre âme, on en arrache le mal, on y plante le bien, on en déracine ce qui est préjudiciable au salut, on y insère ce qui est utile, on y supprime l'orgueil, l'arrogance, on y établit l'humilité, on en retranche l'avarice, la cupidité, on met à leur place la compassion, la miséricorde, on en éloigne les plaisirs charnels, on y entretient l'amour de la chasteté. Pourriez-vous mettre dans votre champ quelque chose de bon, de quelque espèce que ce soit, si vous n'en aviez ôté auparavant ce qui est mauvais. Il en est de même de votre âme, si vous n'en arrachiez les ronces, les épines des passions, vous ne pourriez y jeter les semences d'aucune vertu. Dites moi, je vous prie, vous qui que vous soyez qui disiez tout à l'heure que vous ne pouviez garder les commandements de Dieu, parce que vous ne savez pas lire, dites moi, qui est-ce qui vous a montré la manière de tailler votre vigne ? Quel est le temps propre pour en planter une nouvelle ? Qui vous l'a appris ? Vous avez consulté les plus habiles vigneron sur la manière de cultiver votre vigne, vous avez écouté ce qu'ils vous en ont dit, vous les avez vu faire eux-mêmes, vous avez pris tous ces soins pour votre vigne; pourquoi négligeriez-vous de les prendre pour votre âme ? Faites attention, mes frères, qu'il y a deux espèces de terre, deux sortes de champ. L'une est la terre, le champ de Dieu; l'autre est celui de l'homme. Vous avez le vôtre, Dieu a aussi le sien. Le vôtre, c'est votre morceau de terre; celui de Dieu, c'est votre âme. Serait-il juste que vous donniez tous vos soins pour cultiver votre champ, que vous laissiez celui de Dieu en friche ? Je vous le demande mes frères, cela serait-il raisonnable, Dieu mériterait-il que nous en agissions ainsi envers lui, que nous négligions notre âme, ce champ qu'il aime si tendrement ! Quand vous voyez votre champ en bon état, cela vous fait plaisir. Vous verrez votre âme en friche, abandonnée, vous n'en seriez point touché ! Quel que soit le produit de notre bien des champs, ce n'est toujours que pour nous faire vivre ici bas, pendant le peu de temps que nous sommes en ce monde. C'est justement la raison pour laquelle nous devons avoir bien plus de soin de notre âme. Car, Dieu a bien voulu nous la confier, cette âme, qui est comme son propre bien de campagne, pour que nous la cultivions avec tout le soin qui nous est possible. Appliquons-nous y donc de toutes nos forces, avec la grâce de Dieu, afin que lorsqu'il viendra visiter son cher bien de campagne, c'est-à-dire notre âme, il y trouve tout, bien cultivé, bien arrangé, en bon état. Qu'il y trouve une moisson toute prête, non des épines; du vin, non du verjus; du froment pur, non de l'ivraie. S'il ne trouve rien qui ne soit agréable à ses yeux, il nous en récompensera pendant toute l'éternité. Mais s'il trouvait tout en friche, abandonné; s'il n'apercevait partout que les ronces, les épines de nos mauvaises oeuvres, il ferait jeter ces épines au feu, nous condamnerait avec elles à un embrasement qui n'aurait pas de fin. Dès-à-présent, d'où penseriez-vous mes frères, que nous viendraient si souvent ces calamités, ces pestes, ces tribulations amères que nous éprouvons ? Dieu, par là, nous vend en quelque sorte le change; c'est-à-dire que nous n'avons pas la bonne volonté de soigner notre âme que Dieu chérit. Dieu de son côté, abandonne, laisse périr notre bien de campagne que nous aimons. Par exemple, de combien de passions, de crimes, notre âme n'avait-elle pas été infectée; combien en avons nous négligé, abandonné le soin, avant que l'ennemi eût ravagé notre pays, désolé nos villes et nos campagnes, et que le tout fut resté en friche. Voyez le présentement; parce que nous n'avons pas eu pour notre âme que Dieu chérit, tout l'amour, tout le soin que nous devons, nous avons perdu tout ce que nous aimions en ce monde. Apprenons au moins de là, mes très chers frères, à avoir pour notre âme plus d'amour, plus de soin, que pour notre corps; à nous attacher aux biens éternels plus qu'à ceux qui nous sont enlevés si aisément. Toutes les peines que nous prenons pour notre corps, périront bientôt avec lui; il n'y aura que ce que chacun de nous aura déposé dans le ciel pour le salut de son âme, qui ne pourra pas périr. Que personne donc, je le répète, ne prétende se disculper d'accomplir les commandements de Dieu, sur ce qu'il ne sait pas lire. Ce que Dieu demande de nous, n'est ni pénible, ni difficile. Sa justice éternelle tous crie au fond de vos coeurs : faites pour votre âme, ce

que vous faites pour votre champ. Ayez soin de votre âme, comme vous avez soin de cultiver votre terre. Retranchez de votre coeur, les affections dérégées, comme vous ôtez de votre vigne les bourgeons inutiles. Vous ne manquerez pas d'ôter de votre vigne ce qui est mauvais, ce qui lui serait nuisible, retranchez de même de votre âme toute iniquité. Quelqu'un qui passerait une année sans tailler la vigne, en recueillerait cette année là, beaucoup de fruit; mais ensuite elle deviendrait stérile, ne porterait plus rien. De même celui qui ne retrancherait pas de son coeur les mauvaises pensées, les mauvais désirs, paraîtrait faire des profits considérables, s'enrichir de ses rapines, de ses fourberies, de ses larcins, pendant sa vie qui n'est que comme une année en ce monde, mais aussi quelle stérilité, quelle disette pendant toute l'éternité. Car n'ayant point porté de fruits légitimes, il serait traité, comme vous faites du sarment inutile qui, avec sa belle apparence, ne fait que charger la vigne; c'est-à-dire, qu'il serait jeté sans miséricorde, tourmenté sans relâche dans les flammes éternelles. Le Seigneur nous l'a dit : brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Ainsi, de même que vous retranchez de votre vigne toutes les bourres préjudiciables par leur quantité même, que vous n'y en laissez que deux ou trois; retranchez de même de votre coeur, par l'impression de l'Esprit saint et la vertu de la croix, tout mauvais désir, tout regard dérégé, toute convoitise du bien d'autrui. N'y laissez subsister que ce qui concerne la justice, la miséricorde. Si vous êtes fidèles à faire ce que je recommande mes frères, à vous donner ces avis mutuellement les uns aux autres, vous vivrez en vrais fidèles sur la terre, vous parviendrez ensuite au vrai bonheur de la vie éternelle. Mais si dès que vous serez sortis de l'église, vous oubliez tout ce que vous avez oui dire à votre évêque, c'est fort inutilement que vous êtes venus à l'église, sans aucune utilité. A Dieu ne plaise que cela vous arrive, mes frères, je souhaite au contraire que ce qui est écrit s'accomplisse en vous. Heureux ceux qui gardent l'équité, qui pratiquent la justice en tout temps encore. Mais la miséricorde du Seigneur est de toute éternité, elle demeure éternellement sur ceux qui le craignent, sa justice s'étendra sur les enfants de ceux qui gardent son alliance, qui se souviennent de ses préceptes pour l'accomplir. Que le Seigneur par sa bonté ineffable vous fasse cette grande miséricorde, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.»³⁰

Qui n'admirerait pas cet édifiant et judicieux commentaire, où se dévoile l'élan d'une volonté compatissante ?

«Dans la lecture qu'on vient de nous faire mes frères nous avons entendu notre divin Sauveur nous dire : *Heureux les miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde.* Que le nom seul de miséricorde a de douceurs et de charmes, mes très chers frères ! Mais combien la vertu même de miséricorde en a-t-elle davantage. Tout le monde prétend avoir un coeur tendre, miséricordieux, mais qu'il est triste de voir que tout le monde ne se conduit pas comme ce coeur l'inspirerait, si on l'avait véritablement. Tous prétendent qu'on doit user de miséricorde envers eux, mais il y en a bien peu qui veuillent user de miséricorde envers les autres. Dites moi, je vous prie, mon frère, de quel front vous osez demander ce que vous ne voulez pas accorder vous même ? Celui qui veut qu'on lui fasse miséricorde dans le ciel, doit commencer par faire lui-même miséricorde en ce monde : ce serait-là vraiment choisir la miséricorde pour sa patronne, se mettre sous sa protection, afin qu'elle nous délivre dans le siècle à venir, comme nous le souhaitons tous, mesures chers frères. Il y a dans le ciel une miséricorde à laquelle on a accès, par les miséricordes qu'on pratique sur la terre, et c'est ainsi qu'en parle l'Ecriture : *Seigneur, dit le psalmiste, votre miséricorde est dans le ciel.* Il y a donc une miséricorde céleste et une miséricorde terrestre, c'est-à-dire une miséricorde humaine, une autre divine. Qu'est-ce que la miséricorde humaine ? c'est la compassion avec laquelle on a égard aux misères du pauvre. Qu'est-ce que la miséricorde divine ? C'est sans doute celle qui accorde le pardon des péchés; or tout ce que la compassion nous fait donner ici bas pendant notre pèlerinage, la miséricorde nous le rend dans notre patrie. En ce monde, c'est Dieu même qui a froid, faim dans tous les pauvres, comme il nous en assure lui-même : *Toutes les fois que vous avez rendu ces devoirs à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous les avez rendus.* Il est donc vrai, que ce même Dieu qui a la bonté de donner dans le ciel, c'est lui-même qui veut recevoir sur la terre. Nous voulons bien recevoir quand Dieu donne. Je le demande, sommes nous raisonnables de ne vouloir pas donner quand il demande ? Quand le pauvre a faim, c'est Jésus Christ qui est dans le besoin, comme il le dit lui-même : *J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger.* Ne négligez donc pas la misère des pauvres, si vous voulez espérer avec confiance le pardon de vos péchés. Jésus Christ est présentement dans le besoin, mes frères, oui, c'est lui-même qui veut bien avoir faim dans tous les pauvres, qui rend dans le ciel ce qu'il reçoit sur la terre. Que prétendez-vous, je vous prie mes

³⁰ sermon 97

frères, que cherchez-vous, quand vous venez à l'église ? Qu'espérez-vous, dis-je, autre chose, que recevoir miséricorde ? Pratiquez donc celle qui se fait sur la terre, afin de recevoir celle qui s'accorde dans le ciel. Le pauvre vous demande une bouchée de pain, et vous, vous demandez la vie éternelle : donnez au pauvre, afin que vous méritiez de recevoir Jésus Christ. Ecoutez-le parler lui-même : *Donnez, on vous donnera*. Seriez-vous assez hardis, assez déraisonnables pour prétendre qu'on vous accorde ce que vous ne voulez pas accorder vous-mêmes? Faites donc quelques aumônes aux pauvres selon vos facultés. Lorsque vous venez à l'église, si vous en avez la commodité, apportez de l'argent, si vous ne le pouvez pas, donnez du vin: si vous n'avez pas même de vin, donnez un peu de pain à celui qui a faim; si vous n'avez pas un pain entier, donnez-en un petit morceau, afin d'accomplir ce qu'a dit le Seigneur par un prophète; *Faites part de votre pain à celui qui a faim*. Il n'a pas dit : donnez-le tout entier, de crainte que vous ne soyez si pauvre, que vous ne puissiez en avoir davantage. A bien prendre les choses mes frères, en les examinant de près, on trouve que si Jésus Christ a faim dans les pauvres, c'est exactement pour notre intérêt, et que Dieu a permis qu'il y eût des pauvres, afin que chacun eût le moyen de racheter ses péchés. En effet, s'il n'y avait point de pauvres, personne ne donnerait l'aumône, personne aussi ne recevrait le pardon de ses péchés. Dieu pouvait rendre tout le monde riche; mais il a mieux aimé nous secourir par la misère des pauvres, afin que le pauvre, le riche pussent mériter et obtenir la grâce de Dieu, l'un par la patience, l'autre par l'aumône. Les besoins des pauvres nous sont donc tout-à-fait avantageux. Si vous vouliez bien y faire réflexion, peser les choses exactement, judicieusement, vous verriez que vous recevez incomparablement plus pour ce que vous donnez au pauvre, que vous ne lui donnez effectivement. Voyez, comparez une pièce de monnaie et un royaume. Que donnez-vous au pauvre, mon frère ? Vous lui donnez une pièce de monnaie, et vous recevez un royaume, vous lui donnez un peu de pain et vous recevez la vie éternelle, vous lui donnez un habit, vous recevez de Jésus Christ la rémission de vos péchés. Ne méprisons donc pas les pauvres mes frères, au contraire, soyons bien aise d'en trouver, allons au devant d'eux, de notre propre mouvement, pour leur donner; parce que le Seigneur nous assure lui-même que la misère des pauvres est le remède des riches. Cependant donnez l'aumône, dit-il, tout sera pour vous. Et encore : *Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône*. Le saint Esprit nous avait dit auparavant par un prophète : *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché*. Et encore: *Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, elle vous délivrera de tout mal*. Soyons donc compatissants mes frères, faisons miséricorde, pratiquons avec la grâce de Jésus Christ cette bonne oeuvre, à laquelle Jésus Christ a engagé sa parole et promis son cautionnement, comme je vous l'ai dit : donnez, dit-il, on vous donnera. Encore : *Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde*. Ne venons donc pas à l'église les mains vides, mais que chacun y apporte selon ses facultés. Car celui qui désire de recevoir, doit donner quelque chose. Que celui qui le peut donne au pauvre un habit neuf, que celui qui ne le peut pas lui en donne un vieux, que celui qui n'aurait pas eu cette commodité lui donne un peu de pain, qu'il reçoive chez lui l'étranger, le voyageur. Qu'il lui donne à coucher, qu'il lui lave les pieds, afin de mériter d'entendre de la bouche de Jésus Christ même : *Venez, vous qui êtes bénis de mon père, possédez le royaume; parce que j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, je n'avais point de logement, vous m'avez logé*. Non mes très chers frères, personne ne pourra jamais se dispenser, ni s'excuser de n'avoir pas fait l'aumône, puisque Jésus Christ a promis de donner récompense, même pour un verre d'eau froide. Or, comme je vous l'ai dit souvent, il y a deux espèces d'aumônes, l'une bonne, l'autre meilleure. L'une qui consiste à donner du pain aux pauvres; l'autre à pardonner promptement à votre frère qui vous aurait offensé. Emprasons-nous, avec le secours du Seigneur, d'accomplir ces deux espèces d'aumônes, afin que nous puissions obtenir notre pardon pour l'éternité, parvenir à recevoir la vraie miséricorde de Jésus Christ. Car c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même : *Si vous pardonnez, votre Père vous pardonnera aussi vos péchés, mais si vous ne pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos péchés*.» Le saint Esprit nous dit ailleurs : L'homme garde sa colère contre un homme et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse; il n'a point de compassion pour un homme semblable à lui, et il demande miséricorde à Dieu. L'Apôtre saint Jean nous dit aussi : *Tout homme qui hait son frère est homicide* : Et encore : *Celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé*.

Cette miséricorde, saint Césaire la pratiquait toujours, avec une persévérance passionnée. La pensée de ne pouvoir apporter un soulagement à l'indigence, le rendait inquiet et mécontent. Les raisons les plus plausibles, sur la nécessité d'une prévoyante économie, ne pouvaient arrêter son officieuse générosité. Un moment, il conçut le projet d'aliéner, en faveur des pauvres, une

portion des biens de sa métropole. En scrupuleux observateur des canons, qui avaient défendu ces mutations importantes, il en référa au pape Agapet. Ce pieux pontife ne crut pas devoir favoriser ses louables desseins.

«Nous avons tant d'envie, lui écrivit-il, de soulager les pauvres et de vous faire plaisir, que nous vous accorderions volontiers ce que vous nous demandez; mais nous en sommes empêchés par les canons des pères qui défendent, sous quelque titre que ce soit, d'aliéner les terres de l'église. Notre glorieux prédécesseur Symmaque, d'heureuse mémoire, l'a expressément et formellement ordonné.»³¹

Les libéralités du roi Childebert adoucirent en l'âme du charitable archevêque, la douleur causée par ce refus. Sans empiéter sur les immeubles ecclésiastiques, il put se livrer encore à l'ardeur de sa tendre sympathie pour les pauvres. Le religieux monarque, se trouvait alors à Arles, soumise depuis peu à sa domination. Clotilde sa soeur avait épousé Amalaric roi des Visigoths. Cette princesse digne héritière du nom et des vertus de sa sainte mère, comme elle dévouée à la religion catholique, eut à souffrir beaucoup, au milieu d'un peuple arien. Souvent elle fut insultée par les habitants de Narbonne, en se rendant à l'église réservée aux chrétiens. Amalaric lui-même donnait l'exemple de cette odieuse persécution, et lui faisait éprouver des traitements rigoureux. Un jour, Clotilde recueillit, sur un voile blanc, le sang qui coulait de ses blessures et l'envoya à Childebert. Celui-ci vole au secours de sa soeur affligée. Son armée écrasa, sur les frontières de la Septimanie, les troupes d'Amalaric qui périt dans la fuite. Clotilde délivrée offrit le sceptre à Théodat son parent. Un traité d'alliance fut signé entre le nouveau roi des Goths et Childebert. Il concédait à ce dernier une parcelle de la Provence et la ville d'Arles. Cette donation indigna les Goths. Ils se révoltèrent contre leur souverain et le massacrèrent impitoyablement. A sa place ils élurent Vitigés, lequel se vit bientôt forcé de braver la colère de ses sujets en publiant le fatal édit qui avait coûté la vie à son malheureux prédécesseur. Les hautes raisons politiques de cet acte de cession furent irrévocablement confirmées par l'empereur Justinien l'an 537

Childebert vint visiter avec empressement la Rome des Gaules, dont il voulait, disait-il, relever la vieille omnipotence. Son entrée solennelle dans la célèbre cité se fit au milieu d'un pompeux appareil, relevé par les applaudissements prolongés des arlésiens, avides de contempler les traits de leur nouveau maître. Le roi, monté sur un cheval richement caparaçonné, s'avancait suivi d'une brillante escorte de jeunes courtisans, portés comme lui par des coursiers superbes. De bruyantes trompettes remplissaient l'air de leurs joyeux accords. Le monarque s'arrêta sous le portique de Saint-Etienne où l'attendait saint Césaire. Tous les prêtres et les clercs de la sainte église d'Arles le conduisirent processionnellement jusqu'au sanctuaire, en chantant des psaumes et des cantiques. Un instant il humilia, au pied des autels, la majesté périssable d'un diadème fragile, tandis que l'archevêque implorait, en sa faveur, la clémence de celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires.

Dès lors, ces deux éminents personnages contractèrent une de ces liaisons intimes que ni l'éloignement, ni les passions humaines ne sauraient jamais rompre et éteindre. Plusieurs fois cette affection se traduisit en dons opulents, de la part de Childebert. On vit le pasteur assis au conseil de la royauté, discuter avec intelligence les divers besoins des peuples, en indiquant les améliorations indispensables et les moyens certains de calmer la souffrance du pauvre. Souvent, ses paroles franches et libres apportèrent de salutaires amendements aux lois proposées à son examen. Reconnaisant de ses sages avis, Childebert lui conféra le titre de conseiller d'Etat; titre influent qui lui permit de développer envers les nécessiteux ses plus chers et bien aimés enfants les heureuses dispositions du coeur royal. La métropole d'Arles, l'hospice des vieillards, le monastère de Saint-Jean furent dotés de propriétés considérables.

Au nord-est de la ville d'Arles, s'étendaient des marais immenses où vivait un abondant gibier. Au centre s'élevaient deux montagnes, comme deux îles flottantes, sur lesquelles le thym, l'aspic et le romarin nourrissaient des troupes vagabondes de sangliers et d'animaux recherchés. Les braconniers s'y rendaient en grand nombre, dans de légers batelets. Childebert qui aimait à se livrer au plaisir de la chasse se fit conduire à Mont-Majour, le plus élevé des deux rochers. En chasseur aventureux il explora toutes les issues, poursuivit la bête effrayée dans les épais taillis. Tout d'un coup, un étrange spectacle arrête sa course précipitée. Au milieu d'un petit vallon verdoyant, mais isolé, est plantée une croix de bois. Des chants mélodieux frappent son oreille attentive. Le monarque surpris s'avance lentement et avec précaution. Au fond d'une grotte humide, en face d'un autel mal taillé, sont pieusement recueillis plusieurs religieux. Childebert les considère avec attendrissement. Bientôt ils disparaissent successivement sous une porte basse. Un seul reste, et s'approchant du visiteur inconnu : Seigneur, lui dit-il, après les fatigues de la

³¹ Epist. Agap. ad. Cæsarium

chasse, daigneriez vous accepter l'hospitalité que vous offrent, de bon coeur, les pauvres solitaires.

– Volontiers, répliqua le prince.

– Venez seigneur.

Ils entrent dans une seconde excavation, au tour de laquelle des nattes de paille sont étendues sur le sol; c'est le lieu du repos. Ainsi au séjour près du sanctuaire, ces humbles pénitents s'en dorment dans la paix du Seigneur; prêts à se lever, à toute heure de la nuit, pour chanter ses louanges.

Plus loin, sur une table de pierre, sont des fruits sauvages fraîchement cueillis, une urne antique remplie d'eau claire et limpide. Childebart goûte de tout avec délice, et s'étonne, de plus en plus, de l'affabilité de l'anachorète. Enfin, lui dévoilant son nom et sa souveraine position : je chercherai, poursuit-il, à me montrer reconnaissant de votre généreuse hospitalité.

Le lendemain saint Césaire est appelé. Saint père, dit le roi, sur la montagne que j'ai visitée hier, vivent bien austèrement de fervents ermites. Leur habitation malsaine et étroite pourrait être comparée au plus triste repaire. Dieu m'a choisi, sans doute, pour les secourir dans leur misère, puisqu'il m'inspire le désir de les retirer de cet affreux séjour. Voilà une somme d'argent que je vous livre. Bâissez leur une demeure spacieuse et commode.

Peu de temps après, un monastère approprié aux besoins et aux exercices de la vie religieuse, se dressait imposant, comme la citadelle de Sion édifiée au haut de la colline. De là, plus rapprochés du ciel, après lequel ils soupiraient sans cesse, les habitants de ce désert priaient avec effusion, pour leur royal bienfaiteur. Une élégante chapelle s'élevait à côté du cloître. Saint Césaire la consacra solennellement, et la dédia à l'apôtre saint Pierre. Mais, que sont des barrières extérieures et visibles que la main recule ou restreint à son gré, sans les observances spirituelles et morales ? Le grand archevêque voulant rendre durable l'oeuvre du monarque, donna aux religieux les moyens de poser, solides et inébranlables, les bases de la sanctification.

«Rappelez-vous, leur disait-il, en leur expliquant le texte de la règle qu'il composa, lorsqu'il était abbé, et à laquelle il les soumettait, rappelez-vous ce qu'écrivait le prince des apôtres dont vous serez désormais les enfants adoptifs :

Ceignez les reins de votre âme, vivant dans une tempérance exacte et une vigilance continuelle; attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous sera donnée, à l'avènement de Jésus Christ. Et, vous conduisant comme des enfants d'obéissance, ne devenez pas semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre ignorance, vous vous abandonniez à vos passions. Mais soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelé est saint, selon qu'il est écrit : *soyez saints, parce que je suis saint*. Et, puisque vous invoquez comme notre père celui qui, sans avoir égard à la différence des personnes, juge chacun selon ses oeuvres, ayez soin de vivre dans la crainte, durant le temps que vous demeurerez comme étrangers sur la terre, prenant garde de ne pas vous engager de nouveau dans la servitude du péché. Sachant que ce n'a point été par des choses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent, que vous avez été rachetés de la vaine superstition où vous avait fait vivre la tradition que vous aviez reçue de vos pères, mais par le précieux sang de Jésus Christ, comme de l'agneau sans tache et sans défaut.

Vous étant dépouillés de toute sorte de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisance, comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel et tout pur de la parole de Dieu et de la sainte Eucharistie, qui contient le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus Christ, afin qu'il vous fasse croître pour le salut; si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux. Et vous approchant de lui comme de la pierre vivante, que les hommes de la vérité ont rejetée, mais que Dieu a choisie, et mise en honneur dans l'église qui est son temple, entrez vous-mêmes dans la structure de cet édifice, comme tant de pierres vivantes, pour composer une maison spirituelle et un ordre de saints prêtres, afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables par Jésus Christ, qui est la principale pierre de cet édifice, l'objet de notre foi, et le fondement de notre espérance.»

L'autorité du pape Vigile confirma la fondation royale, ainsi que nous l'apprend la bulle du grand saint Grégoire à saint Virgile archevêque d'Arles :

«Puisque le désir d'une pieuse volonté et l'intention d'une louable dévotion doivent toujours être aidées par les soins des prêtres, il importe à notre sollicitude de conserver religieusement ce qui a été disposé ou ordonné pour le repos des moines, afin qu'une présomptueuse dissimulation ne puisse le troubler. Ce qu'une raison d'utilité a fait définir ne peut pas être indifféremment changé. Donc, comme nous l'avons trouvé écrit, Childebart, de glorieuse mémoire, roi des Français, enflammé par le zèle de la religion catholique, ayant construit hors d'Arles un monastère d'hommes, le dota avec magnificence pour la sustentation de ses habitants

et afin que ces droits octroyés par des titres demeuraient incontestables, il demanda l'approbation de l'autorité apostolique. Bien plus, il insista pour obtenir des privilèges, tant en faveur du monastère que de l'abbé lui-même; sachant que la révérence des fidèles au Saint-Siège rendrait inviolables et sacrées toutes les dispositions prises et décrétées. Ces ordonnances, vous les lirez dans la lettre écrite par notre prédécesseur Vigile, évêque de ce siège de Rome, à votre prédécesseur Aurélien. Votre fraternité s'étudiera à les protéger contre les audacieux qui oseraient les révoquer en doute, continuant ainsi les honorables travaux de ceux qui, sur cette terre, nous ont donné l'exemple du bien.»³²

Le monastère de Mont-Majour était en effet l'oeuvre chérie du roi Childebert. Auxanien et saint Aurélien, successeurs immédiats de saint Césaire, secondèrent, avec bonheur ses pieux désirs. En 557, des ambassadeurs furent mandés au pape Pelage, avec des lettres du prince et de l'archevêque Sapaudus pour obtenir quelques parcelles des reliques de saint Pierre, de saint Paul et d'autres saints martyrs, destinées à la basilique de Mont-Majour.

Le pontife écrivait au roi :

«Nous députons vers vous, Bon sous-diacre de notre église, à qui sont confiées les reliques des saints apôtres et des saints martyrs que vos envoyés nous ont demandées, et qu'il remettra, avec la grâce de Dieu, à Sapaudus notre frère dans l'épiscopat.»

Et à cet archevêque d'Arles :

«Les ambassadeurs de notre très-cher fils le roi Childebert ayant sollicité des reliques des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et des saints martyrs, nous avons cru nécessaire de les faire porter jusqu'à vous, par un homme pieux, Bon sous-diacre de notre clergé. Donc, vous saluant avec amour, nous vous prions de nous le renvoyer, soit sur le premier navire, soit par terre, en compagnie de personnes sages qui le ramènent sain et sauf, avec l'aide du Seigneur.»³³

Le nombre des solitaires s'accrut considérablement. L'archevêque saint Aurélien se vit forcé de leur construire un autre monastère, dans la cité même. La munificence de Childebert fut encore mise à contribution. Elle ne frustra pas les espérances du prélat. La nouvelle colonie s'établit, sous la conduite du saint abbé Florentin, dont on voyait l'inscription tumulaire dans l'église de Sainte-Croix.

D'âge en âge, la communauté de Mont-Majour devenait plus célèbre et plus importante. Pomère qui la gouvernait à la fin du 6^{me} siècle, par ses écrits religieux et par ses oeuvres scientifiques et littéraires, lui valut l'admiration de l'univers catholique et l'estime des savants.

Mais voila que, du fond de l'Espagne, les hordes sarrasines se jettent en Provence, massacrant, pillant et incendiant tout ce qui met obstacle à leurs desseins de domination. Cinq cents religieux de Lérins, avec leur saint abbé Porcaire, périrent sous le fer de ces barbares infidèles. Arles se rendit à discrétion et sans résistance. Ce qui n'empêcha pas la ruine des plus beaux édifices romains dont elle se parait. Les chapelles du cimetière des Aliscamps, et le monastère de Mont-Majour furent complètement détruits, par l'ordre du cruel général des musulmans Joseph Hin Abdérâme. Les coups meurtriers dont les frappa le vaillant Charles Martel arrêta leur fureur sanguinaire. Le petit nombre des vaincus qui survécurent à la grande défaite de Poitiers (738), s'enfuirent au-delà de nos frontières, la rage dans le coeur, jurant de se venger tôt ou tard.

Cinquante-cinq ans après cette mémorable bataille (793), les sarrasins reparurent plus forts, plus audacieux. De nouveau, la Gaule tremble et s'épouvante. Charlemagne arrive. De toutes parts, le sang coule, les cadavres jonchent le sol de l'empire français. Refoulées jusqu'au fond de la Gaule méridionale, les cohortes musulmanes campent près d'Arles, sur le plateau de Mont-Majour. Le grand conquérant les rejoint et les provoque à une dernière lutte qui leur devint fatale. La croix de Jésus Christ dont on célébrait ce jour là, trois Mai, la miraculeuse invention, avait protégé les armes de cet autre Constantin, en abattant l'orgueil fanatique du croissant. En reconnaissance de la protection céleste, et pour perpétuer à jamais le souvenir de cette victoire complète, le glorieux vainqueur, éleva une chapelle à la sainte croix. Sur la porte intérieure on y lit l'inscription suivante, que l'archevêque d'Arles Pons de Marignane conserva scrupuleusement, lorsqu'il rebâtit, en 1012, cet élégant monument, qui s'écroulait de vétusté.

«Sachent tous, que lorsque le sérénissime prince Charles, le grand roi des Français, eut assiégé et pris par la force de ses armes, la ville d'Arles qui était en la possession des infidèles; les Sarrasins, s'enfuirent sur la montagne de Mont-Majour, s'y retranchant et s'y fortifiant. Le roi accouru avec son armée pour les combattre, triompha sur eux; et, voulant rendre à Dieu des

³² Gregor. lib. 7

³³ Pelag. Epist. 132

actions de grâces de cette victoire, fit construire cette église, en l'honneur de la sainte croix. De plus, il rebâtit et dota ce monastère dédié au prince des apôtres saint Pierre, que les infidèles avaient abattu de fond en comble et rendu inhabitable. Ce prince y plaça des religieux pour le service du Seigneur, et les combla de faveurs abondantes. Plusieurs français morts dans le combat reposent dans le monastère. C'est pourquoi, frères, priez pour eux.»

Tout autour de ce sanctuaire béni sont couchés, en des tombeaux creusés dans le roc, les ossements des preux chrétiens qui succombèrent en défendant leur foi et leur pays.

Par les soins du religieux empereur, le monastère de Mont-Majour redressa bientôt sur la colline ses murailles écroulées naguère. Ses illustrations et ses richesses le placèrent au-dessus de toutes les abbayes de la contrée. Les comtes de Provence s'en déclarèrent les protecteurs, et y posèrent leur sépulture.³⁴ Alors les moines de Mont-Majour suivaient la règle de saint Benoît. Au mois de Mai, lorsque la nature entière étale ses beautés, la montagne de Mont-Majour se couvre de fleurs odoriférantes, et se transforme en un jardin pittoresque, que les accidents du rocher rendent encore plus enchanteur. Ce site admirable, couronné par des monuments qui rappelaient de si nobles exploits, et que gardaient en les embaumant de leurs vertus, les saints anachorètes, attirait à cette époque une multitude de pieux visiteurs. Dans l'église de Sainte-Croix, se célébrait avec pompe, l'anniversaire mémorable de l'heureuse délivrance de la patrie. Ce fut bientôt un vrai pèlerinage auquel on se rendait de toutes les parties de la Provence.

Et l'abbaye de Mont-Majour prospéra toujours, abritant dans ses vieux murs l'humilité, la science et surtout la charité. Il n'y a plus d'elle que de beaux et attristants souvenirs, d'immenses décombres. L'église de Saint-Pierre avec sa crypte souterraine, la tour bâtie en 1369 par Pons de Ulmo, abbé du monastère et cellérier de Saint-Victor de Marseille, le cloître et la chapelle de Sainte-Croix sont les seuls restes que l'on ait pu soustraire à une totale destruction.

Tandis que saint Césaire achevait le monastère de Mont-Majour, celui des saintes filles d'Arles, faillit devenir la proie des flammes, et disparaître pour la seconde fois. Pendant la nuit, le propriétaire d'une maison attenante, nommé Jean, avait eu l'imprudence de laisser, auprès de lui, une petite lampe allumée. L'huile pétillant, jette à l'entour des étincelles ardentes. Les tentures du lit sont saisies et communiquent au plafond de bois qu'elles décorent, les ravages du feu. Etouffé par la fumée, l'infortuné se réveille en sursaut, veut fuir, court étourdi sans pouvoir trouver une issue. Il meurt victime de sa faute. Le fracas des planchers qui s'écroulent et craquent, attire l'attention des voisins. L'incendie marche et se propage. Déjà une portion du couvent est attaquée. Les religieuses épouvantées jettent pêle-mêle dans les citernes, heureusement vides, les livres, le linge et ce qu'elles ont de plus précieux. Elles mêmes s'y précipitent pour échapper au danger. La rumeur publique porte cette fâcheuse nouvelle jusqu'au palais épiscopal. Saint Césaire accourt, et, soutenu de ses clercs, il gravit, par une échelle, le mur que les débris flamboyants des poutres et des meubles environnent. «Bienheureuses, crie-t-il, ne craignez rien, cessez vos pleurs, mettez-vous en prière avec moi. Dieu aura pitié de nous.» Il fait le signe de la croix, et les flammes disparaissent.

On doit présumer, avec raison, que la douloureuse impression produite par cet accident inattendu, aggrava l'état maladif de notre saint déjà parvenu à sa soixante-treizième année. Après le désastre, à peine pouvait-il, aidé de ses diacres, monter au saint autel. Souvent même il tombait en défaillance. Dieu voulut que son dernier acte de charité fut en faveur de cette congrégation bien-aimée, pour laquelle il n'avait pas cessé de travailler, avec tant de sollicitude et d'amour. Pour elle aussi, s'exhalèrent les derniers épanchements de son cœur paternel, dans le testament qu'il leur adressa comme un gage éclatant de son affectueuse prédilection.

«Césaire évêque, aux prêtres et aux diacres, à la sainte et vénérable Césarie abbesse, que le Seigneur, par ma petitesse, à préposée à notre monastère, et à toute la congrégation, que la grâce divine y a rassemblée, salut éternel dans le Seigneur.

Si c'est une louable coutume de la piété et de la charité ecclésiastique, d'offrir ses ressources aux pèlerins et aux pauvres, quand l'occasion se présente, où la nécessité le requiert, vaut-il mieux les distribuer aux personnes saintes et craignant Dieu, et ouvrir le plus amplement les entrailles inépuisables de la miséricorde. A cette cause, dans cette épître souscrite et scellée de ma main, avec la date précise et le nom du consul, Dieu aidant, j'y écris mon testament, le rendant certain et affirmatif, tant par droit municipal que civil, et par droit de codicile.

Moi Césaire pécheur, quand j'aurais rendu le tribut de mon corps, je veux et ordonne que le monastère de saint Jean à Arles, que j'ai bâti, soit soumis à la puissance de l'évêque d'Arles,

³⁴ En 1011, Guillaume 11, 4^{me} comte de Provence, ennuyé des grandeurs humaine, prit l'habit religieux dans le monastère de Mont-Majour, à qui il avait fait des donations considérables. Il y mourut en odeur de sainteté, neuf ans après, et son corps fut déposé dans le cloître.

selon les décrets et statuts des saints canons; et ce monastère, je l'institue mon héritier, au-dessus de tous autres, quels qu'ils soient. Ce que j'aurai donné, légué ou ordonné d'être réparti par ce mien testament, je désire qu'il soit fait et exécuté. Du reste, j'établis cohéritier de mon monastère, l'évêque d'Arles.

Que ceux ou celles que j'aurais rendus libres, soient affranchis.

Quand j'ai formulé ce testament, ce n'a pas été pour distribuer l'héritage de ma famille; car les biens de mes parents ne me sont point parvenus. Non, mais poussé par le zèle de la dévotion et de la piété, j'ai voulu laisser quelque chose à mon église, en attendant avec crainte le jour incertain du Seigneur. Et de peur qu'après mon trépas, mes parents osassent inquiéter l'église dont je suis le pasteur, j'ai dès à présent déclaré ma volonté; ordonnant qu'aucun de mes parents ne demande rien audit monastère ou au pontife de l'église d'Arles, outre ce que je leur en aurai laissé. Et, bien que mon saint maître l'archevêque qui, à moi indigne, dignement succédera, ait tout en sa puissance, toutefois, si ainsi lui plaît, je désire qu'il se serve des vêtements pontificaux de Pâques, dont on me fit présent, et aussi de la chasuble fourrée et de la meilleure tunique. Les autres vêtements, excepté mon capuchon, seront partagés entre mes serviteurs clercs ou laïques, par le commandement et l'ordre du seigneur archevêque.

Ce que j'ai déjà attribué par donation au monastère, je le confirme.

Voulons aussi que ce que, Dieu aidant, nous comme dispensateur et administrateur des biens de l'Eglise, avons vendu aux séculiers après mure délibération et justice, et ce que nous avons donné par l'aveu et par le consentement de nos vénérables frères, aux pieuses personnes qui sont au service du Seigneur, leur demeure perpétuellement.

Et vous, mes chères filles, je vous adjure par la sainte Trinité inséparable et par l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ de vénérer, de respecter et d'aimer ce pasteur qui par la providence divine me succédera dignement, à moi indigne que je suis. Ayez recours à lui dans vos afflictions et vos peines. Gardez-vous bien surtout de ne jamais l'attrister par votre désobéissance. Car notre confiance en la bonté et la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous est impossible de penser que les charitables prêtres auxquels nous livrons vos intérêts, vous laissent manquer un jour de ce qui est nécessaire, pour l'entretien de cette petite société.

Je vous prie donc instamment encore une fois, ô excellent pontife, par la grâce de Dieu, d'avoir un soin spécial du monastère de ces saintes vierges, de veiller à la conservation de leur intègre réputation. Si on osait, à cet égard, vous inspirer un mauvais et sinistre conseil, répondez avec une douce fermeté, que ce qui est fait par le conseil de l'évêque, ne doit ni ne peut être changé. Dites que notre saint père le Pape l'a corroboré de son autorité. Mais j'espère en vous, mon saint seigneur et maître. Non, jamais aucune inique persuasion ne vous entraînera à détruire ce qu'a établi la juste volonté d'un prélat quel qu'il soit. D'autant plus que par ma prévoyance, les moyens de subsistance et les propriétés de ce monastère se sont accrues de moitié, en obtenant exemption d'impôt pour ce qui est aux environs de la cité, aux faubourgs et aux métairies. Quant à la terre *aucharienne* dont nous avons déjà donné une portion au monastère, nous lui en réservons 100 arpents; plus une autre terre de 100 muids, et 40 arpents de la vigne que j'ai moi-même plantée. Les champs de Gallician et de Merclan, ou de Gemeau, leur étang et marais, les herbages au terroir de la Crau, un autre champ situé en *trébon* près du grand chemin, les propriétés d'Ornide, de Martinat, la forêt où se trouve l'église de Sainte-Marie Derats; avec tous leurs droits et contenance, serviront à l'entretien de cette sainte église.

Donc, vénérable pontife, si quelques gens de bien, ayant la crainte de Dieu, se sentaient inspirés à doter l'église-mère et ce monastère que votre charité ne sépare pas l'une de l'autre. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, cette sainte congrégation venait à se dissoudre, que tous les biens retournent à la sainte église.

C'est la crainte qui m'a forcé à écrire ceci, loin de moi le plus léger doute de votre zèle, ô très pieux pontife; je tremblais de voir perdre les immunités que la piété divine a daigné concéder à mon église, sous tant de rapports.

Ce que j'ai donné au monastère du consentement de nos frères, je le confirme par ma volonté.

Je lègue à la servante de Dieu Césarie abbesse, le grand manteau qu'elle m'avait elle-même tissu.

Le prêtre Léon aura mon manuterge, mon seigneur Cyprien, évêque, prendra mon manteau ordinaire et ma meilleure ceinture.

À vous, mon seigneur archevêque, je vous recommande devant Dieu et devant ses anges, tous mes camériers et serviteurs.

Quand ce testament eut été publié, la désolation devint générale. Les bons Arlésiens ne se dissimulaient plus la perte immense dont il était le présage certain.

A ceux qui ne pouvaient cacher leurs larmes en le voyant si faible et si exténué, le saint archevêque disait : «Mes chers enfants, pourquoi gémir sur mon sort ? Ne savez-vous pas que nous ne sommes ici-bas que pour un temps. Heureux, si notre vie est trouvée juste par la divine justice ! Ma trop longue carrière touche à sa fin, puissé-je éviter les redoutables châtiments réservés aux pécheurs.»

Et aux prêtres qui le servaient : «Vous qui avez partagé mes travaux apostoliques, vous, dont le concours incessant et dévoué, m'a rendu plus douces les difficiles attributions de l'épiscopat, n'oubliez pas les graves enseignements du Christ, que mon zèle inconstant pour sa sainte maison m'a peut-être souvent fait oublier. Montrez-vous les plus ardents au service de ce bon Maître. Soyez saints et parfaits, comme il est saint et parfait lui-même. Vivez dans l'humilité, dans la chasteté et avant tout dans la charité. Gardez-vous de laisser germer en vos coeurs cette infâme passion de la jalousie qui rend impossible la société humaine, et pousse ses membres à détruire mutuellement leur honneur et leur réputation, par le mépris, par la haine et par la calomnie. Si Dieu vous a départi des talents supérieurs, usez-en pour sa gloire, avec modestie, sans ambition et sans orgueil. S'il vous les a refusés, contentez-vous de ce qu'il vous a donné, n'enviant pas les qualités d'autrui. Travaillez à recueillir les trésors de la grâce, infiniment préférables à ces biens de l'esprit, que saint Paul appelle la perte de la créature.

Unis, en vous aimant et en vous respectant, vous réussirez mieux à propager l'extension de la foi. Le peuple dont vous affermirez les convictions religieuses, marchera plus joyeusement vers le but où doivent tendre nos efforts continuels, vers cette bienheureuse patrie où fleurissent la paix, la concorde et le bonheur. Ô prêtres de Jésus Christ, je vous en conjure par ce que la miséricorde infinie a de plus entraînant, aimez-vous les uns les autres, comme le divin Sauveur vous a aimés. Promettez-le moi.»

Et les prêtres, fondant en larmes, répondirent avec une ferme assurance : «Oui, saint père, nous en prêtons le serment solennel, nous nous chérirons tous comme des frères.»

Le pontife défaillant, les bénit, et, retombant sur sa couche, il sembla rendre l'âme.

C'était le 25 août, fête de saint Genès d'Arles. Les clercs, malgré leur affliction, récitèrent en chœur les actes édifiants de ce valeureux martyr. Le saint archevêque, sortant comme d'une profonde léthargie, ouvre les yeux et mêle ses prières aux prières des assistants. Ainsi trouvait-il un soulagement aux douleurs intérieures qui déchiraient son corps si cruellement. Pendant la nuit elles s'apaisèrent, le mal paraissait affaibli.

Plusieurs fois il prononça le nom de saint Augustin, dont il s'était appliqué à retracer les vertueuses actions. Enfin, il demanda si le jour où l'église en vénérât la mémoire était encore éloigné.

C'est demain, vénérable père, répondit un de ses disciples.

«J'espère, ajouta-t-il, que le Seigneur ne mettra pas un long intervalle entre ma mort et la fête de ce docteur incomparable. Vous connaissez mon attachement à sa doctrine si pure et si catholique; que sa favorable médiation m'obtienne la grâce de mourir dans la paix de mon Sauveur.»

Dès ce moment, son visage se couvrit d'une rougeur vermeille. Une animation surnaturelle étincelait dans ses yeux. Dieu, sans doute, lui avait révélé l'heure de son trépas. Vers le milieu du jour, il voulut être porté dans le monastère des religieuses qu'il avait fondé, afin de les consoler lui-même de sa mort prochaine. Six ecclésiastiques l'élevèrent sur leurs épaules. Le peuple accourait pour saluer son pasteur mourant.

A chacun il jetait un regard de tendresse, et souriait avec bonté.

Mon Dieu ! criait-on de toutes parts, pourquoi nous ravir sitôt le meilleur des pères ?

Ô bon pasteur, votre sainte bénédiction !

Quand le cortège arriva dans la chapelle du couvent, les deux cents religieuses et l'abbesse Césarie y étaient déjà réunies; toutes pleuraient amèrement.

«Bienheureuses vierges, leur dit le saint fondateur, cessez vos pleurs. Cette vie qui m'échappe, appartient à Dieu seul. Les lamentations les plus vives ne sauraient la retenir. Le cours de notre triste pèlerinage a été fixé dès le principe de notre existence. Si nous sommes venus, c'est pour mourir. Terme inévitable dont l'effrayante perspective s'évanouit, lorsque nous pouvons nous rendre témoignage de quelques bonnes oeuvres. Vous donc à qui l'âge promet un grand nombre de jours, efforcez-vous, sans jamais vous décourager, de les passer dans la sainteté et dans la perfection. Par vos mortifications et par vos prières, formez-vous sur cette terre, l'immortelle auréole dont Dieu ceint le front de ses élus. Rappelez-vous que la première vertu d'une religieuse, c'est l'obéissance. Mieux vaut, dit l'Écriture, l'obéissance que les victimes. Si vous êtes aveuglement soumises aux ordres et à la volonté de votre supérieure, vous acquerrez la perfection digne de personnes consacrées au Seigneur.

Pour vous, vénérable Césarie, qui avez, par la grâce divine, le commandement de cette sainte réunion, conservez avec scrupule les salutaires règlements établis. Ne permettez jamais que la mollesse, la nonchalance ou la perversité n'y portent atteinte. Faites les respecter avec sévérité, mais aussi avec douceur. Vous vous aiderez ainsi réciproquement à soutenir, devant le Tout-Puissant et en face de ses créatures, la réputation méritoire de celles qui il y a eu hier 29 ans se renfermèrent ici. Priez quelquefois pour le repos de mon âme.»

Alors il étendit la main, et donna sa bénédiction à ces vierges éplorées qui se prosternèrent au tour de lui. Les sanglots redoublèrent, lorsqu'il fut de nouveau soulevé par ses clercs. Dans les rues, la foule avait augmenté. Depuis le couvent jusqu'au péristyle de la maison épiscopale, les arlésiens allaient et venaient, se flattant timidement de jouir, pendant un temps encore, de la présence du saint pasteur. Il fut transporté dans la basilique Saint-Etienne, où il désirait prier sur le tombeau des martyrs. On le plaça sur les marches de l'autel qu'entouraient les évêques, ses suffragants presque tous ses anciens disciples, les prêtres et les clercs.

Le regard fixé sur la croix de son rédempteur, il répétait avec une pieuse onction : «Seigneur Jésus, tout est consommé ... Ouvrez-moi les portes du paradis ...»

Paisiblement et sans crainte il s'endormit du sommeil éternel des justes, le 27 août 542, avant la dernière heure du jour, le lendemain de la dédicace de son monastère, et la veille de la fête de saint Augustin.

Aussitôt une agitation douloureuse s'empara de la multitude, déjà péniblement impressionnée. Les accents plaintifs du désespoir se mêlaient au frémissement d'une dévote impatience. On se pressait avec frénésie pour arriver jusqu'auprès du saint corps. Les vêtements dont il était couvert furent mis en pièces, malgré la défense et l'opposition des évêques et des prêtres.

Au-dessus de ces voix qui gémissent et se lamentent, un cri plus déchirant s'échappe et domine le tumulte. Une femme éperdue, élève sur ses bras tremblants, un jeune et bel enfant que l'impitoyable mort a ravi à son amour. A cette vue, la foule attendrie se sépare avec respect, et lui livre passage. Ô grand saint, ô bon père Césaire, ayez pitié de moi, rendez-moi mon enfant. – Et elle arrosait de ses larmes, le cadavre inanimé de son fils, qu'elle avait posé sur les pieds du serviteur de Dieu. Le petit innocent remue bientôt ses membres raidis et glacés, ses paupières s'ouvrent; il vivait. Qui définirait le sentiment de stupéfaction qu'excita ce spectacle émouvant ?

Un notaire public, appelé Désiré, à qui une fièvre quarte opiniâtre avait enlevé la vigueur de la jeunesse, se trouvait présent lorsque le saint corps fut lavé. Il demande à boire de l'eau qui a servi à cet usage. Aussitôt les palpitations et l'ardeur brûlante de l'estomac s'apaisent; les symptômes d'un accès prochain qui se manifestaient en lui, cessent. Le malade était complètement et pour toujours délivré.

Jusqu'au lever du soleil la basilique ne cessa pas d'être remplie. Les clercs qui gardaient le cercueil, ne pouvaient suffire à faire toucher les objets qu'on leur présentait.

Enfin sonna l'heure des obsèques. Le convoi funèbre se mit en marche vers l'église principale du couvent des religieuses, dédiée à la sainte Vierge.

Là, confondaient leur affliction, les bons et les méchants, les chrétiens et les juifs ; car le saint archevêque avait fait du bien à tous sans distinction. Souvent le chant des psaumes était interrompu par cette éloquente exclamation : « Malheur ! malheur ! le monde ne méritait pas un » intercesseur aussi héroïque (1).»

Un bon vieillard perclus de tous ses membres, supplia ses enfants de le porter auprès du saint archevêque. Pourvu, disait-il, que je le voie, je serai soulagé. On satisfait ce pieux désir. Il baise avec ardeur le pan du manteau épiscopal de saint Césaire. Comme électrisé par une force invincible, il se dresse sur ses pieds et se joint au cortège. «Ô saint évêque, s'écriait-il avec joie, que puis-je, en reconnaissance de ce bienfait. – Tant qu'il me sera donné de vivre, je vous bénirai, je vous aimerai; maintenant que vous y avez guéri mon corps, guérissez aussi mon âme, et accordez-moi la grâce de vous revoir un jour dans le ciel, où vous êtes déjà.»

Les restes mortels du serviteur de Dieu furent mis dans un simple sarcophage, à côté duquel reposaient, depuis plusieurs années, les dépouilles de sa soeur sainte Césarie.

Les Arlésiens affligés se dispersèrent en silence, conservant précieusement, en leur coeur, l'aimable souvenir, de leur vénéré pontife.

Quand la guerre s'avançait terrible et menaçante; ou bien lorsqu'une calamité désolait la cité, ils lui adressaient les plus vives instances, fermement convaincus qu'il les entendait et les protégeait du haut des cieux.

Ce ne fut jamais en vain.

Nous, aussi, ô bienheureux Césaire, nous avons confiance en votre protection; nous, aussi, nous vous aimons comme vous aimait nos religieux ancêtres. Prenez pitié de vos

enfants; dirigez-les dans les sentiers de la justice et de la charité, et conservez parmi eux le feu sacré de la foi.

Puisse cette sainte et vénérable métropole d'Arles reconquérir, un jour, par votre entre mise puissante, les augustes privilèges qui la plaçaient à la tête de toutes les églises des Gaules !

Puisse ce siège primatial justement illustre et célèbre, que vos vertus, votre science et vos travaux ont si glorieusement ennobli, se relever de l'abaissement et de l'humiliation pour reprendre à jamais son rang, sa prépondérance et sa splendeur !



Ceinture de saint Césaire

DU VENT DE NYONS DIT LE PONTIAS OU VENT DE SAINT CÉSAIRE

Voici comment Gervais de Tilbury raconte l'histoire de ce vent salubre que saint Césaire fit souffler au pays de Nyons et que les habitants de ce lieu appellent encore aujourd'hui du nom du saint archevêque.

«Dans le royaume d'Arles et en l'évêché de Vaison, il y a un certain lieu fort peuplé appelé Nyons. Il est situé dans une vallée, dans laquelle, comme il n'était entré le moindre vent du monde, elle avait toujours été stérile et dépourvue de toutes les commodités à l'usage des hommes. Saint Césaire archevêque d'Arles, très saint personnage et illustre en miracles, ayant reconnu cette infécondité, fut jusque à la mer qui est au-dessous de sa ville, et ayant rempli un gant de vent marin, il le resserra. Etant après allé en cette vallée jusqu'alors infertile, il jette au nom du Christ son gant plein de vent contre un rocher, avec injonction de venturer perpétuellement. Soudain, s'étant fait un trou au rocher, il a soufflé toujours par cette fente qui avait reçu ce vent que le vulgaire appelle Pontias comme y ayant été transporté de Ponto, de la mer, par une vertu divine. Or ce vent quelque impétueux qu'il soit, ne passe point la barrière d'une eau qui court au-dessous de la ville, et rend fructifiant et salubre tout, partout où il souffle; et passant au devant du lieu, il y fait sentir une froideur glaciale, sans approcher néanmoins aux endroits qui sont hors de sa barrière, comme si on lui avait fait des défenses de les outrepasser.»

Hist. du vent de Nyons par Gabriel Boule, marseillais, conseiller et historiographe du roi.
Orange M.DCXLII.

Le R. P. Anselme Boyer, dans son histoire de la cathédrale de Vaison, rapporte à ce propos en l'honneur de saint Césaire, des vers composés par Jos. Maria de Suarès, 74^o évêque de cette église.

La plus ancienne des prophéties qui se rapportent encore aux temps actuels est celle de Saint Césaire d'Arles (470-542). Elle fut découverte parmi les papiers de Mgr Du Lau, dernier archevêque d'Arles, mort pendant la révolution de 1789. Le texte original est en latin et fut traduit par Elie Daniel.

1. Au Dieu Tout-Puissant tout seul il appartient de connaître d'avance les choses futures, et le lait salutaire des prophéties provient uniquement de ce Dieu aussi tendre que puissant. «Donc, dit l'Apôtre, ne méprisez pas les prophéties.» Mais tandis que nous nous mouvons et nous vivons, le temps présent, ce ravageur infatigable, nous absorbe. Ignorant l'avenir et très imprévoyants, nous consumons en vain le cours si restreint de notre existence. Malheur à celui qui ne songe plus à édifier dans son cœur une habitation éternelle ! Le Seigneur a réfléchi et il a accompli tout ce qu'il a annoncé. Vous êtes en effet, Seigneur, le seul Très-Haut, puissant, véridique et le Créateur fécond de toutes choses. A travers la succession des années innombrables qui s'accumulent avec une puissante impétuosité jusqu'au Jugement dernier comme les vagues de la mer sur les sables des rivages, combien de graves événements s'accompliront !
 2. Bientôt la cité sera atteinte par une horrible peste qui entraînera le pasteur zélé.
 3. Mais un autre pasteur arrête, par sa ferme dignité, un autre ennemi plus cruel et le persuade de réparer les dommages qu'il a causés à la ville Sainte.
 4. Oh, troupes barbares de diverses nations !
 5. La Gaule frémit au courroux des femmes. Mieux vaut habiter sur une terre déserte qu'avec une femme querelleuse et irascible.
 6. Bienheureuse notre Arles, de laquelle, comme d'une fontaine sacrée, la terre étrangère reçoit les ruisseaux de la foi.
 7. L'infâme guerre agite la ville et la Gaule. Fuyez, ennemis. Un marteleur vigoureux frappe de toutes parts fortement de son marteau formidable, laissant à un illustre empereur la gloire de dompter les Arabes.
 8. Gaule infortunée, pourquoi te plonges-tu en des vices exécrables ? Pleure, frappe ta poitrine, crie vers le ciel pour détourner la colère divine.
 9. Plusieurs fois la pieuse foule des chrétiens court à la délivrance du premier tombeau du monde. Mort impitoyable, pourquoi frappes-tu le futur patron de la Gaule ?
 10. De la Germanie orientale, une ancienne hérésie se précipite comme un torrent impétueux vers la province du midi. Voilà l'homme du Seigneur qui, vêtu des armes maternelles, avec ses compagnons, la terrasse et la broie.
 11. Contemplez les saintes milices de la pauvreté auxquelles se joignent, après quelques siècles, les intrépides porte-drapeaux de Jésus Christ. Le moins insolent les redoute.
 12. Hélas ! la barque de Pierre, armée en guerre, navigue sur notre fleuve. Plusieurs pilotes, batailleurs insensés, s'en disputent le gouvernail.
 13. Vous avez examiné vos voies et votre vœu secret est miraculeusement stimulé par la parole d'une vierge.
- Réjouis-toi, Jérusalem, voilà ton Roi te rend la couronne immortelle.

14. Approchez, ensevelisseurs sans entrailles. Les cadavres tombés gisent entassés. Déjà, ils répandent une odeur fétide et les oiseaux du ciel s'en nourrissent.
15. La guerre, la famine, la peste, une soudaine inondation rendent la ville déserte et semblable à une cabane de jardinier.
16. Qui nous a armés contre des frères aveuglés ?
17. Revenu de l'hérésie à la foi catholique, le chef béarnais fait éclater la splendeur triomphante de la vérité.
18. Frappé d'un coup de poignard, le père dévoué du peuple meurt, je le vois.
19. Comme éclate partout un soleil brillant, ainsi, sous un puissant monarque, la Gaule domine le monde entier et ses frontières se dilatent. Ensuite, en Provence, peste homicide.
20. L'esprit public et les mœurs sont subtilement envahis par un poison rapide et prompt. Un aspic cruel, caché sous les fleurs de la littérature, ronge les saints autels souillés et le très antique trône.
21. Aux meurtrières clameurs d'une liberté menteuse, la maison de Dieu est attaquée. La nation française se couvre d'un éternel déshonneur par les crimes les plus atroces. La tête du plus doux des princes, de ses proches, de ses amis, roule d'en haut dans le sang. Un gouffre de sang innocent est ouvert immense. Anges de la Gaule tremblants, comblez-le avec des montagnes et des collines. Notre Sauveur si pur est détrôné par une chair immonde. Ô impitoyable envie de l'Enfer ! Horreur ! Exécration ! Dévastation !
22. Du sein de la Méditerranée, sort un capitaine illustre qui relève la Croix salutaire et recueille, en ses mains guerrières, les brebis du sceptre. Comme l'aigle, il vole et monte avec trop d'orgueil. Il presse le Saint des Saints de ses serres aiguës. C'est en vain. Lui-même est enchaîné et rompt audacieusement ses fers une fois. Mais la fortune contraire le lie au milieu des eaux jusqu'à la mort.
23. Les infortunés descendants des rois reviennent, la paix est rétablie et une grande joie s'empare de la foule. Mais les fils du mensonge traînent clandestinement des projets de trahison. Tandis que le sol barbaresque est dominé par le drapeau blanc victorieux, les Capétiens tremblants, ignominieusement trahis et l'enfant prédestiné sont poussés en exil par une soldatesque furieuse.
24. Tu as volé le trône, homme pervers ! Tandis que le vent de la prospérité souffle sur toi, tu prendras la fuite avec ta race.
25. Sang et carnage ! Le mépris de la foi, les fraudes honteuses, l'improbité des mœurs, les attaques contre l'église de Dieu hurlent comme des bêtes farouches. " Ô Seigneur, ne leur livrez pas les âmes de vos serviteurs fidèles ".
26. L'Aigle vole une seconde fois et porte la guerre au delà des Gaules. Tous les fléaux du Tout-Puissant tombent sur les hommes impies. Tous les éléments sont bouleversés. La terre tremble en plusieurs lieux et engloutit les vivants. Les fruits du sol diminuent. Les racines sont privées de l'humidité nécessaire. Les semences pourrissent dans les champs et celles qui germent ne produisent rien. L'air est corrompu et sa direction naturelle est presque partout changée. A cause des maladies pestilentiennes une mortalité subite et variée attaque les hommes et les animaux.
27. Vers ce temps-là, le monastère des vierges, réédifié depuis peu, est, de nouveau, ruiné par des membres de l'Eglise, bientôt châtiés de Dieu par de graves maladies.

28. Quel est ce roi de fureur, fanfaron, accourant de l'Aquilon avec une nombreuse armée de cavalerie et de fantassins ? Il ravage et purifie la Gaule infidèle à son Dieu et à ses princes.
29. Affaibli et délaissé, l'aigle laisse tomber le sceptre de ses serres débiles et disparaît à jamais.
30. Horrible cliquetis d'armes.
31. Le fer et le feu enserrant la Babylone de la Gaule, qui tombe dans un grand incendie, noyée dans le sang.
32. Puis la seconde ville du royaume et encore une autre seront détruites.
33. Alors brille l'éclair de la miséricorde divine, car la justice suprême a frappé tous les méchants.
34. Il arrive, le noble exilé, le donné de Dieu. Il monte sur le trône de ses ancêtres d'où la malice des hommes dépravés l'avait chassé. Il recouvre la couronne de lis reflouris. Par son courage invincible, il détruit tous les fils de Brutus, dont la mémoire sera à jamais anéantie. Après avoir posé son siège dans la ville pontificale, le roi de Blois relèvera la tiare papale sur la tête d'un saint pontife abreuvé par l'amertume des tribulations qui obligera le clergé à vivre selon la discipline des âges apostoliques. Tous deux unis de coeur et d'âme feront triompher la réformation du monde. Ô très douce paix ! Vos fruits se développeront jusqu'à la fin des siècles. Amen.

LÉGENDE DE SAINTE RUSTICULE

Sainte Rusticule était née en Provence, dans le territoire de Vaison; ses parents avaient déjà un fils.

Une certaine nuit que sa mère, Clémence, était endormie, elle se vit en rêve, nourrissant avec grande affection deux petites colombes, l'une d'une blancheur de neige, l'autre de couleur variée. Comme elle s'occupait avec beaucoup de plaisir et de tendresse, il lui sembla que ses serviteurs venaient lui annoncer que saint Césaire, évêque d'Arles, était à sa porte. Entendant cela, et ravie de l'arrivée du saint, elle court joyeuse au-devant de lui, et, le saluant avec empressement, le prie humblement d'accorder à sa maison la bénédiction de sa présence; il entra et la bénit. Après lui avoir rendu les honneurs qui lui étaient dus, elle le pria de vouloir bien prendre quelque nourriture; mais il lui répondit : «Ma fille, je désire que tu me donnes cette colombe que je t'ai vue élever avec tant de soin.» Hésitant en elle même, elle cherchait d'où il pouvait savoir qu'elle eût cette colombe et elle nia qu'elle possédât rien de semblable. Il reprit alors : «Je te dis devant Dieu que je ne sortirai pas d'ici que tu ne m'aies accordé ma demande.» Elle ne put se défendre plus longtemps. Elle montra ses colombes, et les offrit au saint homme. Celui-ci prit avec grande joie celle qui était d'une blancheur éclatante, la mit, en se félicitant, dans son sein, et après avoir pris congé d'elle, il partit. Quand elle se réveilla, elle réfléchit à ce que signifiait tout ceci, et elle chercha dans son âme pourquoi celui qui n'était plus, lui avait apparu. Elle ignorait que le Christ avait choisi sa fille pour épouse, lui qui a dit : «On ne peut cacher une ville située sur le haut d'une montagne, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous un boisseau, mais on la place sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.»

Elle gouverna son abbaye avec un grand succès, et inspira à ses religieuses une piété profonde : en 632, elle était malade, et touchait au terme de sa vie.

Il arriva, un certain jour de vendredi, qu'après avoir chanté, selon son habitude, les vêpres avec ses filles, se sentant fatiguée, elle alla au-dessus de ses forces en faisant la lecture accoutumée : elle savait qu'elle n'en irait que plus vite au Seigneur. Le samedi matin, elle eut un peu froid et perdit toute vigueur dans ses membres. Se couchant alors dans son petit lit elle fut prise d'une grande fièvre; elle ne cessa pourtant pas de louer Dieu, et, les yeux fixés au ciel ... elle lui recommanda ses filles qu'elle laissait orphelines, et consola d'une âme ferme celles qui pleuraient autour d'elle.

Elle se trouva plus mal le dimanche; et comme c'était son habitude qu'on ne fit son lit qu'une fois l'an, les servantes de Dieu lui demandèrent de se permettre une couche un peu moins dure, afin d'épargner à son corps une si rude fatigue ; mais elle ne voulut pas y consentir. Le lundi, jour de saint Laurent martyr, elle perdit encore des forces, et sa poitrine faisait grand bruit. A cette vue, les tristes vierges du Christ se répandirent en pleurs et gémissements. Comme c'était la troisième heure du jour, et que, dans son affliction, la congrégation psalmodiait en silence, la sainte mère mécontente demanda pourquoi elle n'entendait pas la psalmodie. Les religieuses répondirent qu'elles ne pouvaient chanter, à cause de leur douleur.

«Ne chantez que plus haut, dit-elle, afin que j'en reçoive du secours, car cela m'est très doux.» Le jour suivant, tandis que son corps n'avait presque plus de mouvement, ses yeux, qui conservaient leur vivacité, brillaient toujours comme des étoiles; et, regardant de tous côtés, sans pouvoir parler, elle imposait silence de la main à celles qui pleuraient, et leur donnait de la consolation. Lorsqu'une des soeurs toucha ses pieds pour voir s'ils étaient chauds ou froids, elle dit : «Ce n'est pas encore l'heure.» Mais peu après, à la sixième heure du jour, d'un visage serein, avec des yeux brillants, et comme en souriant, cette glorieuse âme bienheureuse passa au ciel et s'associa aux chœurs innombrables des saints.

Vie de sainte Rusticule. (Utrecht. 1742)